Et croit posséder un trésor.

couleur du métal que l'univers adore (2)

uit jusqu'aux enfans. Celui-ci, bien joyeux,

ire un si beau fruit, et s'imagine encore

Qu'il est d'un goût délicieux.

fut attrapé, notre petit compère :

Car cette orange était amère (3).

Pommes

Métal ore, c'est-à-dire l'*or*. Admirons ici la avait eu la toute-puissance, il n'aurait r que de fer, parce que l'or est plus Dieu, au contraire, a créé bien davan- s utile à nos besoins. On ne ferait pas de l'or, d'aussi bonnes charrues, d'aussi bons , d'aussi avec du fer.

Amère. Cette orange n'était pas mûre. Au reste, il y a des s aigres et des oranges douces.

UN nid était tombé dans les

Nid de Passereaux (1) nus, ma

Que menaçaient la faim, le fro

Qu'on voyait tous ouvrir le bec en même tems,

Pour implorer leur mère et demander leur vie.

Ils semblaient affectés de besoins si pressans,

Que Sophie en fut attendrie.

Ce sexe peut au moins, quoi que l'on en publie,

Se montrer sensible à huit ans :

De l'aimable enfant c'était l'âge.

Et vite, elle prend soin de ce pauvre ménage;

Elle choye et nourrit ces embryons naissans,

Les tient dans du coton, les garantit des vents;

Pour qu'ils soient mieux encor, leur prépare une cage,

---

(1) *Passereaux*, moineaux.

FANTASMAGORIANA.

IMPRIMERIE DE LE NORMANT.

FANTASMAGORIANA,

OU

RECUEIL

D'HISTOIRES D'APPARITIONS DE SPECTRES,

REVENANS, FANTÔMES, etc.;

Traduit de l'allemand, par un Amateur.

Falsis terroribus implet.
HORAT.

TOME PREMIER.

PARIS,

Chez F. SCHOELL, rue des Fossés-Montmartre, n°. 14

1812.

On trouve chez le même libraire.

Le Caravansérail, ou Recueil de contes orientaux, ouvrage traduit sur un manuscrit persan, par Adrien de Sarrazin. Paris 1811. 3 vol. in-18, 6 fr., et 7 fr. franc de port.

Alphonse de Lodève, par madame la comtesse de Goloffkin. Paris 1809. 2 vol. in-12, 4 fr. 50 c., et 6 fr. 70 c. franc de port. Pap. vélin, 8 fr., et 9 fr. 20 c. franc de port.

Eugénie et Mathilde, ou Mémoires de la famille du comte de Revel, par l'auteur d'Adèle de Sénange. Paris 1811, 3 vol. in-12, 7 fr. 50 c., et 9 fr. 20 c. franc de port. Pap. vélin 10 fr., et 11 fr. 80 c. franc de port.

Ladislas, ou suite des Mémoires de la famille du comte de Revel, par madame de B... Paris 1811. in-12. 2 fr. 50 c., et 3 fr. franc de port.

Mehaled et Sedli, histoire d'une famille druse, par M. le baron de Dalberg, frère de S. A. R. le grand-duc de Francfort. Paris 1812. 2 vol. in-12, 4 fr. 50 cent., et 5 fr. 75 c. franc de port. Papier vélin 7 fr. et 8 fr. 25 c. franc de port.

Valérie, ou Lettres de Gustave de Linnar à Ernest de G, par madame la baronne de Krudener. Troisième édition. Paris 1804. 2 vol. in-12, 3 fr. 75 c., et 5 fr. franc de port. Pap. vélin, 7 fr. 50 c., et 8 fr. 75 c. franc de port.

Contes des fées, par Charles Perrault, ornés de vignettes. Paris 1807. 2 vol. in-18, 2 fr. 80 c., et 2 fr. 50 c. franc de port.

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

On pense assez généralement que personne ne croit plus aux revenans. Cette opinion ne semble pourtant pas tout à fait exacte, quand on y réfléchit un peu mûrement. En effet, sans parler des mineurs et des montagnards, qui sont persuadés, les uns de l'existence d'esprits ou lutins, gardiens des trésors renfermés dans le sein de la terre, les autres de la vérité des apparitions de fantômes qui annoncent des nouvelles tantôt agréables, tantôt fâcheuses ; ne peut-on pas demander pourquoi, parmi nous, certains individus répugnent à passer dans un cimetière lors-

que le jour a disparu? pourquoi d'autres éprouvent un frisson involontaire en entrant la nuit dans une église, ou dans un édifice vaste et non habité? pourquoi, enfin, des gens qui jouissent d'une réputation méritée de bon sens et de hardiesse, n'osent, dans les ténèbres, se hasarder à visiter des lieux où ils sont sûrs de n'avoir rien à redouter des vivans? On répète sans cesse que ceux-ci sont les seuls à craindre, et néanmoins on a peur la nuit, parce que l'on croit, par tradition, que ce temps est celui que préfèrent les fantômes pour apparoître aux habitans de la terre.

En admettant, au reste, comme une vérité démontrée, qu'à peu d'exceptions près, l'on ne croit plus aux revenans, et que tous les genres de frayeur dont nous venons de parler ne sont dus qu'à une

horreur des ténèbres naturelle à l'homme, horreur dont il ne peut se rendre raison, il est un fait certain, c'est que l'on se plaît beaucoup à écouter les histoires de revenans, de spectres, de fantômes. Nous avons pour le merveilleux un certain goût qui nous fait prêter une oreille attentive à tous les récits dont les événemens sortent de la sphère habituelle des choses. Voilà sans doute pourquoi l'étude des sciences étoit jadis entremêlée de prodiges; aujourd'hui, on l'a réduite à la simple observation des faits. Cette révolution salutaire et propre à hâter les progrès de la vérité, a cependant déplu à quelques esprits; ils ont dit que l'on avoit dépouillé les sciences d'un de leurs attraits les plus vifs, et que la nouvelle méthode flétrissoit l'ame et désenchantoit l'étude. Ils ne négligent aucune occasion de faire

reprendre au surnaturel un peu de cet empire dont il a justement été privé, et s'applaudissent hautement de leurs efforts dont ils ne peuvent néanmoins se féliciter; les prodiges étant bannis à jamais des traités de physique et d'histoire naturelle.

Mais si le merveilleux, le surnaturel sont mal placés dans ces sortes d'ouvrages, ils le sont parfaitement dans un livre du genre de celui que nous publions. Ils n'y peuvent amener aucune conséquence dangereuse pour l'esprit; car on s'attend d'après le titre, à lire des choses extraordinaires auxquelles chacun peut ajouter foi, suivant son degré de crédulité. Il est bon aussi qu'il existe des espèces de répertoires où l'on trouve quelques traces des travers d'imagination auxquels les hommes ont été si long-temps livrés. On

en rit aujourd'hui, et cependant il n'est pas probable que les récits où les fantômes jouent le rôle principal, cessent d'avoir cours parmi nous. Tant que le genre humain subsistera, on parlera de revenans et de spectres, il se rencontrera des visionnaires de bonne foi.

On auroit pu, dans cette préface, traiter d'une manière érudite et méthodique la question des apparitions; mais l'on n'auroit fait que répéter ce que don Calmet et l'abbé Lenglet-Dufresnoy (1) ont déjà

(1) Dissertation sur les apparitions et sur les revenans, par don Augustin Calmet. 3.ᵉ édition. Paris, 1751, 2 vol. in-12.

Traité historique et dogmatique sur les apparitions, les visions et les révélations particulières, avec des remarques sur la dissertation du R. P.

dit sur cette matière. Ils l'ont à peu près épuisée, de sorte qu'il seroit très-difficile d'écrire après eux quelque chose qui eût le mérite de la nouveauté. Les personnes curieuses de connoître tout ce qui est relatif aux apparitions, consulteront avec fruit les ouvrages de ces deux écrivains. Ils offrent des récits au moins aussi étranges que ceux qui se trouvent dans notre recueil. L'abbé Lenglet-Dufresnoy, quoiqu'il dise qu'il y a réellement des apparitions, ne semble pas ajouter foi à ce qu'il rapporte; mais don Calmet finit,

---

don Calmet, par l'abbé Lenglet-Dufresnoy. Avignon ou Paris, 1751, 2 vol. in-12.

Recueil de dissertations anciennes et nouvelles sur les apparitions, les visions et les songes, avec une préface historique, par l'abbé Lenglet-Dufresnoy. Avignon ou Paris, 1751, 4 vol. in-12.

comme l'observe Voltaire, par avoir l'air de croire à ce qu'il raconte, et surtout aux épouvantables histoires des vampires. Nous ajouterons, pour l'instruction des personnes qui seroient tentées d'approfondir le sujet dont il est question, que l'abbé Lenglet-Dufresnoy a donné une liste des principaux auteurs qui ont traité des esprits, démons, apparitions, songes, magies et spectres.

Depuis que ce laborieux écrivain a publié cette notice, Svedenborg et Saint-Martin se sont fait connoître par leurs ouvrages; il a paru aussi en Allemagne des livres où l'on a traité à fond la question de l'apparition des esprits. Les deux auteurs qui l'ont embrassée dans le plus grand détail sont Wagener et Jung. Le premier, dans son livre intitulé : *Les Spec-*

tres (1), cherche à expliquer les apparitions et à les rapporter à des causes naturelles et ordinaires. Le second, au contraire, croit fermement aux esprits. Sa théorie de la Phantasmatologie (2) fournit les preuves les moins douteuses de cette assertion. Ce livre, fruit d'une imagination ardente et exaltée, est en quelque sorte le manuel de la doctrine des *Voyans* modernes, connus en Allemagne sous la dénomination de *Stillingianer*. Ils doivent ce nom à celui de Stilling, sous lequel Jung a fait paroître les Mémoires de sa vie qui forment une suite d'ouvrages différens.

(1) Die Gespenster, kurze Erzæhlungen aus dem Reiche der Wahrheit. Berlin, 1797 et suiv., in-8°.

(2) Theorie der Geister-Kunde. Nurnberg, 1808, in-8°. Ce livre a été défendu par plusieurs consistoires protestans.

Cette secte, qui existe réellement, est entée sur le Svedenborgianisme et sur le Martinisme, et compte de nombreux adhérens, surtout en Suisse. Nous voyons aussi dans le numéro de décembre 1811 du Monthly Review, que M. Grant a donné des détails assez circonstanciés sur les apparitions des esprits auxquels les montagnards écossais ajoutent une foi implicite.

En faisant le choix des contes traduits de l'allemand que l'on offre au public, l'on n'a rien négligé pour mériter l'approbation des personnes qui se plaisent à ces sortes de lectures. Si ce recueil a le bonheur d'obtenir quelque succès, on le fera suivre d'un autre, où l'on tâchera également de piquer la curiosité des amateurs.

Quant aux gens d'un goût difficile, à qui il sembleroit étrange qu'il pût se trouver la moindre lueur de vraisemblance dans tous ces récits, qu'ils se rappellent les mots de Voltaire au commencement de son article *Apparition*, dans le Dictionnaire philosophique : *Ce n'est point du tout une chose rare qu'une personne vivement émue voie ce qui n'est pas.*

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

FANTASMAGORIANA,

OU

RECUEIL

D'HISTOIRES D'APPARITIONS DE SPECTRES, REVENANS, FANTOMES, etc.

L'AMOUR MUET,

ANECDOTE DU SEIZIÈME SIÈCLE.

Il y avoit à Brême un riche négociant, nommé Melchior. On avoit remarqué qu'il se frottoit toujours le menton avec complaisance, quand le sermon parloit du riche de l'Evangile, qui, en comparaison avec lui, n'étoit qu'un petit détailleur. Ce Melchior possédoit tant d'argent qu'il avoit fait

couvrir en écus le plancher de sa salle à manger. Ce luxe scandalisoit les concitoyens et les confrères de Melchior. Ils l'attribuoient à une vaine ostentation, n'en pénétrant pas le vrai motif; mais ils servoient parfaitement les intentions de Melchior, en parlant sans cesse avec improbation de cette vanité fastueuse; ils répandoient le bruit de la richesse immense de leur confrère, et augmentoient singulièrement son crédit; de sorte que ce capital mort, étalé publiquement, rapporta des intérêts immenses.

Melchior mourut subitement à un grand repas de communauté; il n'eut par conséquent pas le temps de faire ses dispositions testamentaires, et laissa tous ses biens à son fils unique François, qui venoit d'atteindre l'âge de majorité. Ce jeune homme étoit

singulièrement favorisé de la nature, soit pour les dons extérieurs, soit pour les qualités du cœur et de l'esprit ; mais l'héritage immense qu'il reçut de son père, causa sa perte. A peine eut-il goûté le plaisir de se voir possesseur d'une fortune considérable, qu'il en disposa comme si elle lui eût été à charge ; il fit des dépenses extravagantes dans tous les genres, et négligea ses affaires. Deux ou trois années se passèrent sans que ses dissipations lui fissent apercevoir que ses revenus baissoient ; mais enfin les coffres se vidèrent ; François ayant un jour fourni une assignation considérable sur son caissier, celui-ci ne put faire honneur au mandat, et le laissa protester. Ce contre-temps chagrina vivement notre prodigue, mais il ne s'en prit qu'à son commis rétif à ses volontés, et n'en chercha pas la cause dans sa vie désordonnée. Après avoir

juré et tempêté, il donna à son économe l'ordre positif et laconique de chercher de l'argent.

Tous les courtiers, les changeurs et les usuriers furent mis en activité. Le vide des caisses fut rempli à gros intérêts, parce que le plancher de la salle à manger étoit, aux yeux des prêteurs, une caution excellente. Ce palliatif produisit son effet pendant quelque temps; mais tout-à-coup le bruit circula dans la ville que le fameux plancher d'argent avoit à la sourdine été enlevé. La chose fut, à la demande des prêteurs, examinée et constatée juridiquement; alors ils exigèrent leur paiement; et comme il ne put être effectué, ils firent saisir les propriétés foncières et mobiliaires de François. Tout fut vendu à l'enchère; il ne lui resta rien, à l'exception de quel-

ques bijoux qui avoient fait partie de son héritage, et qui pouvoient le mettre pour quelque temps à l'abri du besoin.

Il se retira dans une petite rue d'un quartier éloigné, où il vécut fort à l'étroit. Cependant il s'accommoda à sa situation; mais l'ennui le dévoroit; il ne trouva d'autre ressource pour le chasser que de jouer du luth; quand cet exercice le fatiguoit, il se mettoit à la fenêtre et faisoit des remarques sur le temps; son esprit observateur ne tarda pas à trouver un objet qui l'occupa entièrement.

Vis-à-vis ses fenêtres, demeuroit une femme respectable, qui filoit du matin au soir, et suffisoit ainsi à sa subsistance et à celle de Meta, sa fille, jeune personne pleine de grâces et d'attraits. Elle avoit connu des

temps plus heureux; son mari, propriétaire d'un navire qu'il chargeoit pour son compte, faisoit tous les ans le voyage d'Anvers; mais dans une tempête, la mer l'avoit englouti avec tout ce qu'il possédoit. Sa veuve supporta cette double perte avec une résignation mêlée de fermeté, et résolut de n'avoir recours qu'à son travail, pour se nourrir elle et sa fille encore très-jeune. Elle abandonna aux créanciers de son mari sa maison et son mobilier, et vint habiter dans la petite rue, où, par son assiduité, elle trouva le moyen de n'avoir d'obligation à personne. Elle éleva sa fille au travail, et vécut avec tant d'économie que, de ses épargnes, elle put monter un petit commerce de lin.

Mère Brigitte, ainsi s'appeloit notre veuve, ne comptoit pourtant pas finir ses jours dans une situation aussi pénible; l'espoir

d'un meilleur avenir soutenoit son courage. La beauté et les bonnes qualités de sa fille, qu'elle élevoit parfaitement, lui faisoient penser qu'il se présenteroit pour elle quelque parti avantageux. Meta vivoit tranquille et isolée avec sa mère, ne se montroit à aucune promenade publique, et ne sortoit guère que pour aller tous les jours à la messe.

Un jour que François faisoit à la fenêtre ses observations météorologiques, il aperçut la belle Meta qui, sous l'œil surveillant de sa mère, revenoit de l'église. Le cœur de François étoit encore neuf; les plaisirs bruyans de sa vie passée ne lui avoient pas laissé le loisir de connoître le véritable amour. Dans ce moment où tous ses sens étoient calmes, l'aspect de la plus charmante figure de femme qu'il eût jamais

vue, le ravit; il ne s'occupa plus que de l'objet adorable que ses yeux avoient découvert. Il questionna son hôte sur les deux femmes qui demeuroient dans la maison opposée, et en apprit les détails que nous venons de raconter.

Il éprouva en ce moment, pour la première fois, un repentir bien vif des prodigalités qui l'avoient ruiné; mais il ne regretta ses anciennes richesses, que par l'idée de ne pouvoir les offrir à la charmante Meta, objet unique de son affection. Son logement dans cette rue étroite lui parut préférable aux maisons les plus magnifiques de Brême. Il restoit toute la journée à la fenêtre, pour saisir l'occasion d'apercevoir Meta : c'étoit pour lui le souverain bonheur.

Par malheur, mère Brigitte fit de son

côté des observations. Elle ne tarda pas à se douter du motif qui tenoit si constamment son voisin aux aguets. Ce qu'elle savoit de la vie passée de François lui en avoit donné la plus mauvaise opinion; elle tint les rideaux de sa fenêtre rigoureusement et continuellement fermés, enjoignit à sa fille l'ordre exprès de ne pas se montrer; et lorsqu'elles alloient à l'église, elle lui ordonnoit de prendre un voile, et la faisoit marcher devant elle, afin que sa figure échappât aux regards de l'observateur en vedette.

François ne jouissoit pas d'une grande réputation de finesse; mais l'amour éveille toutes les facultés de l'ame. Il remarqua qu'à force de guetter inconsidérément à la fenêtre, il s'étoit trahi. Il abandonna donc son poste, et prit la ferme résolution

de n'y plus retourner sous aucun prétexte. Mais il avisa au moyen de continuer ses observations sans être aperçu, et son imagination le servit très-bien.

Il loua le plus grand miroir qu'il put trouver, et le plaça dans sa chambre, de manière à ce qu'il lui présentât distinctement tout ce qui se passoit au logis de ses voisines. Mère Brigitte, voyant pendant plusieurs jours de suite, que l'homme ruiné n'étoit plus en vedette, souffrit que les rideaux se rouvrissent. Le grand miroir remplit alors parfaitement son office; et l'amour jeta de jour en jour des racines plus profondes dans le cœur de François. Il voulut faire connoître sa passion à la belle Meta: cela n'étoit pas très-facile, car il ne pouvoit lui parler ni lui écrire; mais l'amour le fit songer à employer un

idiome qui paroît singulièrement propre à exprimer ce que le cœur éprouve. François prit son luth, en tira les sons qui lui semblèrent les plus mélodieux et les plus touchans, et en moins d'un mois il fit, grâce à la passion qui l'animoit, des progrès inconcevables. Ses premiers essais n'avoient pas produit une grande sensation, mais bientôt tout fut oreille dans la petite rue, pour écouter ses accords. Il eut même la satisfaction de voir, à l'aide de son miroir, la main blanche de Meta ouvrir quelquefois la fenêtre lorsqu'il préludoit. Quand il réussissoit à l'attirer ainsi, il témoignoit sa joie par des airs gais; mais si elle ne se montroit pas, des sons mélancoliques exprimoient la tristesse de son âme.

Meta ne fut pas une écolière indocile, et comprit bientôt la signification de ce

langage. Elle fit différens essais pour voir si elle ne se trompoit pas, et se convainquit de son pouvoir souverain sur les dispositions du virtuose invisible. Sa vanité fut flattée de cette découverte, et elle prit plaisir à faire varier les accords qui la charmoient. Mère Brigitte, trop occupée de ses affaires, ne prit pas garde à tout cela; sa fille se garda bien de lui rien dire, et ne songea qu'au moyen de faire à son voisin une réponse symbolique, qui l'instruisît de ses sentimens pour lui. Elle manifesta le desir d'avoir à sa fenêtre quelques pots de fleurs. Sa mère, ne craignant plus rien des regards du voisin, qu'elle n'apercevoit plus, ne trouva pas d'inconvénient à lui accorder sa demande.

Meta prenoit le plus grand soin de ses fleurs. Son amant ravi, expliqua l'hiéro-

glyphe à son avantage, et le luth ne manqua pas de déceler sa joie. Il en résulta un effet étrange pour le cœur de Meta. Elle ressentoit une peine extrême, lorsqu'à table mère Brigitte, au milieu de ses sages discours, blâmoit le jeune musicien, et le traitoit de fainéant et de vaurien, ou bien le comparoit à l'enfant prodigue. Meta prenoit toujours son parti, rejetoit ses égaremens sur les séductions de ses faux amis. Mais en le défendant elle usoit de circonspection, et sembloit parler, moins par l'intérêt direct pour lui que pour prendre part à la conversation.

Tandis que mère Brigitte déclamoit contre le jeune étourdi, celui-ci avoit pour elle les meilleures intentions, et songeoit sérieusement, suivant ses foibles moyens, à améliorer son sort, et à parta-

ger avec elle le peu qui lui restoit, de manière pourtant qu'elle n'en sût rien. Il faut avouer qu'il avoit la fille en vue plutôt que la mère, en projetant cette œuvre de piété. Il avoit appris, sous main, que Meta desiroit une robe neuve, et que sa mère refusoit de la lui acheter, prétextant que les temps étoient durs. Il n'y avoit pas moyen de faire accepter une pièce d'étoffe par une main inconnue; cela auroit tout perdu. Le hasard fournit heureusement à François l'occasion d'effectuer sa bonne volonté d'une manière convenable.

Mère Brigitte se plaignit à une de ses voisines que la récolte du lin avoit manqué, qu'il coûtoit plus que l'on ne pouvoit espérer de le vendre, et que, pour le moment, cette branche d'industrie étoit de

nulle ressource. François n'eut pas besoin d'entendre deux fois ce discours ; il courut chez un orfèvre, lui vendit de vieux pendans d'oreille de sa mère, acheta, avec le produit, quelques bottes de lin, et les fit proposer, à bas prix, à sa voisine, par une femme qu'il gagna. Le marché fut conclu, et produisit un bénéfice si considérable, que Meta, le jour de la Toussaint, se montra avec une robe neuve. Elle parut si brillante aux yeux de son adorateur, que toutes les beautés du monde auroient pu passer devant lui sans attirer son attention.

Mais tandis qu'il se réjouissoit du succès de sa ruse innocente, son secret fut découvert. Mère Brigitte voulut, par esprit de justice, témoigner sa reconnoissance à la femme qui lui avoit procuré une affaire aussi

profitable, et l'invita à dîner. La bonne chère fit jaser cette femme : elle promit de continuer à apporter du lin à aussi bon marché, parce qu'elle avoit de fortes raisons de croire que son commettant lui en fourniroit encore les moyens. Une parole en amena une autre; mère Brigitte, naturellement curieuse, fit des questions : bref, le fatal secret fut divulgué. Meta pâlit de frayeur à cette découverte, qui l'eût enchantée, si sa mère n'en eût pas été instruite : elle connoissoit les maximes sévères de décence et de bienséance que se prescrivoit Brigitte, et elle craignoit de perdre sa robe neuve. Mère Brigitte éprouva un étonnement mêlé d'indignation, et regretta secrètement de n'avoir pas appris seule les circonstances détaillées de cette affaire; car elle craignoit que la générosité du jeune voisin ne produisit sur le cœur de

sa fille une impression capable de renverser tous ses projets; elle résolut ensuite de ne rien négliger pour extirper du cœur de Meta le germe d'une passion funeste. Insensible à ses prières et à ses larmes, elle commença par s'emparer de la robe neuve; le lendemain elle la vendit; elle en joignit le produit avec ce qui restoit du bénéfice de la vente du lin, calculé avec la conscience la plus scrupuleuse, fit un paquet du tout, et l'envoya comme une vieille dette à François, avec cette adresse : *A M. François Melcherson, à Brême.* Le jeune homme, en le recevant, rendit grâces à la délicatesse du créancier, et souhaita que tous ceux qui lui devoient encore fussent aussi scrupuleux à s'acquitter. Il ne se douta de rien; la femme qu'il avoit employée se garda bien de confesser son indiscrétion, et se contenta de lui dire

que la mère Brigitte avoit renoncé au commerce de lin.

Cependant son miroir lui apprit que, dans la maison de Meta, la face des choses avoit bien changé en une nuit : les pots de fleurs avoient disparu, et les rideaux étoient tirés devant les fenêtres. Meta n'étoit plus visible, ou si elle se laissoit apercevoir un instant, son visage triste, son œil abattu, annonçoient une affliction extrême; il sembla même à François qu'elle versoit des larmes. Il en eut le cœur navré, et son luth ne fit plus entendre que des sons tristes et lugubres. Il se tourmentoit sans succès à chercher la cause de son infortune, lorsque quelques jours après il découvrit, à son réveil, que le grand miroir, son meuble le plus précieux, lui étoit absolument inutile. N'ayant

pas aperçu les rideaux fermés, il crut d'abord qu'il alloit revoir l'objet de sa passion; mais il ne tarda pas à distinguer que l'appartement étoit vide et désert: mère Brigitte avoit, la veille au soir, quitté ce logis pour aller demeurer ailleurs.

La perte du voisinage de Meta lui fut très-sensible; dans le premier moment il resta muet et immobile de surprise et de douleur; mais bientôt il chercha quelle pouvoit avoir été la cause de la disparition de mère Brigitte et de sa fille; et à force de réfléchir, il supposa qu'il pouvoit s'en accuser. L'argent qu'on lui avoit envoyé, la cessation du commerce de lin, et le déménagement qui avoit suivi, se servirent mutuellement d'éclaircissement pour donner de l'évidence à ses suppositions. Il reconnut que mère Brigitte avoit

deviné son secret, et conclut, de toutes les particularités de cette affaire, qu'elle étoit assez mal disposée pour lui. Cette découverte ne releva pas ses espérances; mais en se rappelant le langage symbolique des fleurs, employé par Meta pour répondre à sa déclaration d'amour, exprimée par les accords de son luth, la tristesse de cette jeune fille, et les larmes dont ses yeux étoient noyés peu de temps avant le déménagement, il sentit renaître l'espoir dans son cœur, et reprit courage. Son premier soin fut de chercher la nouvelle demeure de mère Brigitte, afin de continuer à entretenir son commerce muet avec Meta. Il n'eut pas de peine à découvrir leur logis; mais il fut assez discret pour ne pas aller demeurer auprès d'elles: il se contenta de fréquenter l'église où elles entendoient la messe, pour jouir tous

les jours du plaisir de contempler sa belle. Lorsqu'elle retournoit chez elle, il se plaçoit sur son passage, dans une boutique ou dans une allée située sur la route par où elle devoit passer : quand il la voyoit, il lui faisoit un salut gracieux, ce qui équivaloit à un billet doux, et produisoit le même effet.

Si Meta n'eût pas été élevée dans une retraite excessivement rigoureuse, et si sa mère ne l'eût pas surveillée avec une vigilance égale à celle d'un avare qui garde son trésor, François n'eût probablement pas produit beaucoup d'impression sur son cœur, par cette manière mystérieuse de lui faire la cour ; mais Meta se trouvoit dans cet âge, où malgré les remontrances et les exhortations de sa mère, une jeune

fille écoute la voix de son cœur. Le sien étoit disposé aux sentimens les plus tendres; elle éprouva, sans s'écarter de la décence et de la vertu, dont on lui avoit dès son enfance fait sentir le prix, une certaine inclination pour François : elle se l'avouoit à peine; mais une fille plus expérimentée auroit reconnu que c'étoit de l'amour. Voilà pourquoi elle fut si vivement affligée quand il fallut quitter le voisinage de François; voilà pourquoi son œil le remercioit si affectueusement, quand il la saluoit le long de sa route au sortir de l'église, et pourquoi en ce même moment elle rougissoit. Les deux amans ne s'étoient pas encore adressé une parole, mais ils se comprenoient si parfaitement, que dans un entretien ils n'auroient pas pu se déclarer plus clairement leur amour

mutuel; enfin chacun jura tacitement à l'autre une fidélité, une constance inébranlables.

Le quartier où mère Brigitte étoit venue loger, renfermoit, comme celui qu'elle venoit de quitter, des hommes à qui la beauté de Meta ne pouvoit rester long-temps cachée. Précisément vis-à-vis de sa maison demeuroit un brasseur, que les plaisans, à cause de ses grandes richesses, appeloient *le roi du houblon.* Jeune, fort et dispos, veuf depuis un an et demi, à peu près, il songeoit à prendre une nouvelle compagne. Peu après la mort de sa femme, il avoit promis tacitement à saint Christophe, son patron, de lui offrir un cierge aussi long qu'un échalas de houblon, et aussi gros que le mât d'un bateau, si, pour la seconde fois, il lui faisoit faire un

choix selon le vœu de son cœur. A peine eut-il aperçu Meta, qu'il rêva la nuit que saint Christophe lui étoit apparu en passant la tête par la fenêtre du second étage, et l'avoit sommé de sa promesse. Le brasseur regarda ce rêve comme un avertissement du ciel. Le lendemain matin, il manda les courtiers, leur donna commission d'acheter de la cire blanchie, puis se para comme un conseiller, pour aller faire la demande de la main de Meta. Sa fortune étoit une recommandation suffisante, et il auroit pu s'attendre, même sans l'aide de saint Christophe, à voir cette propposition reçue avec empressement, surtout par une jeune fille sans dot.

Il alla donc directement trouver mère Brigitte, et lui fit connoître l'honnêteté de ses vues sur sa charmante et vertueuse

fille. L'apparition d'un ange n'auroit pas causé à la bonne mère un ravissement plus grand que celui qu'elle éprouva à cette agréable nouvelle. Elle voyoit enfin la réussite de ses plans, dictés par la sagesse, et l'accomplissement des espérances qu'elle avoit toujours nourries : elle alloit sortir de la pauvreté et goûter encore une fois le bien-être. Elle bénit l'idée heureuse d'avoir quitté la petite rue; et dans le premier transport de sa joie, ses pensées se succédèrent si tumultueusement, qu'elle songea aussi à François, quoiqu'elle ne l'aimât guères : elle se promit de lui donner, comme à l'auteur fortuit de son bonheur futur, quelque chose en secret, qui pût lui faire plaisir et le récompenser de ses bonnes intentions pour elle.

Mère Brigitte regardoit bien les préliminaires du mariage comme signés : la

bienséance ne permettant cependant pas d'aller trop vite dans une affaire de cette importance, elle dit au brasseur qu'elle prendroit sa demande en considération; qu'elle examineroit l'affaire avec sa fille, et qu'après un délai de huit jours, elle espéroit être en état de lui donner une réponse satisfaisante. Le brasseur voyant que tout se passoit suivant les formalités requises, fit un profond salut, et se retira.

. . . .

A peine eut-il le dos tourné, que les rouets, les devidoirs, en un mot, tout l'attirail à filer, fut sans égard pour ses bons et loyaux services, empaqueté comme meuble inutile, et placé dans le grenier. Mela, à son retour de la messe, où elle étoit allée, accompagnée d'une amie intime de sa mère, fut frappée d'étonnement à la vue du changement subit opéré dans

la salle de travail : tout étoit orné comme aux trois grandes fêtes de l'année : elle ne comprenoit pas comment sa mère pouvoit, un jour ouvrable, rester les bras croisés ; mais avant qu'elle eût eu le temps de lui adresser une question, mère Brigitte lui donna, en souriant de plaisir, le mot de l'énigme. Les paroles couloient de sa bouche avec une abondance et une facilité admirables ; elle mit en jeu toutes les ressources de son imagination pour peindre à sa fille, avec les couleurs les plus attrayantes, le bonheur qui l'attendoit. Elle se flattoit que Meta, après avoir doucement rougi de pudeur, donneroit un consentement entier aux volontés d'une mère chérie ; mais elle se trompoit sur ce point. Au lieu de rougir à cette nouvelle inattendue, Meta devint pâle comme la mort et tomba évanouie dans les bras de sa mère. Après avoir repris

ses sens, elle versa un torrent de larmes, comme s'il lui fût arrivé un grand malheur. Sa mère, en femme judicieuse, comprit que la proposition de ce mariage ne lui plaisoit pas : elle en fut extrêmement surprise, et n'épargna ni prières, ni représentations pour l'engager à ne pas perdre, par son caprice et son entêtement, l'occasion de faire son bonheur par un bon mariage ; mais elle ne put lui persuader que son bonheur dépendoit d'une union à laquelle son cœur ne consentoit pas. Les débats entre la mère et la fille durèrent plusieurs jours. Le terme du délai approchoit : le cierge gigantesque, orné de fleurs en peinture, étoit prêt à être présenté à saint Christophe qui, pourtant, n'avoit pas beaucoup agi pour son client, puisque le cœur de la belle Meta lui restoit fermé.

Les larmes de Meta n'avoient pas cessé de couler, ses yeux en étoient gonflés : l'éloquence de mère Brigitte n'avoit abouti qu'à produire un désordre extrême chez sa fille qui, en proie à sa douleur, refusoit obstinément, depuis trois jours, de prendre aucune nourriture. Meta perdit le sommeil, et fut enfin si mal, qu'elle demanda l'extrême onction. La pauvre mère voyant qu'elle alloit perdre l'objet sur qui reposoient ses douces espérances, considéra qu'il valoit mieux les abandonner que de laisser périr sa fille, et se résigna à condescendre à sa volonté. Elle eut, il est vrai, beaucoup à combattre avec elle-même pour se résoudre à refuser le parti excellent qui s'étoit offert ; mais enfin elle céda à sa fille, et ne lui adressa plus ni représentations, ni reproches. Le brasseur revint au jour fixé, dans la ferme confiance que son

agent céleste avoit tout fait réussir au gré de ses vœux; mais, contre son attente, il reçut une réponse négative, assaisonnée pourtant de tout ce qui pouvoit la rendre moins désagréable. Il se conforma sans peine à son destin, et se chagrina aussi peu de ce contre-temps que de la rupture d'un marché de houblon. Il n'y avoit pas, en effet, de quoi s'affliger : la ville de Brême ne manquoit pas de jeunes filles belles et vertueuses; il mit de nouveau sa confiance dans son patron, et celui-ci le servit si efficacement, qu'un mois après le cierge monstrueux fut, en grande pompe, planté devant son autel.

Mère Brigitte cependant avoit pris le sage parti de faire descendre du grenier, et de remettre en activité tout l'attirail à filer. Meta reprit sa fraîcheur et sa beauté, tra-

vailla avec ardeur, et alla assidûment à la messe. Mais sa mère ne pouvoit cacher le chagrin que lui causoient le renversement de son projet favori et l'anéantissement de ses espérances; elle devint abattue, triste, morose. Sa mauvaise humeur fut surtout extrême le jour de la noce du brasseur. Le son des fifres et des tambours qui précédoient le cortége de la mariée allant à l'église, lui arracha des gémissemens aussi douloureux que ceux qu'elle avoit poussés à la nouvelle de la mort de son mari. Meta vit passer, avec la plus grande indifférence, l'escorte pompeuse; et la parure brillante de la mariée n'altéra pas la tranquillité de son esprit. Mais la douleur profonde de sa mère obscurcit la sérénité de ses yeux. Elle s'efforça, par mille caresses et mille attentions, de rappeler la paix dans son cœur; ses efforts ne res-

tèrent pas sans succès, et mère Brigitte perdit un peu de sa taciturnité.

Le soir, lorsque le son des instrumens annonça que le bal commençoit, elle parla ainsi à sa fille : « Hélas ! ma chère enfant, c'est toi qui ouvrirois le bal ! quelle satisfaction pour le cœur de ta mère, si tu avois payé, par cette cérémonie si gaie, les peines et les soins que tu lui a coûtés ! Mais tu as dédaigné ton bonheur : non, c'en est fait, je ne te mènerai pas à l'autel. » — « Ma mère, répondit Meta, j'ai confiance dans la bonté de Dieu ; s'il est écrit là-haut que je dois aller à l'autel, vous placerez sur ma tête la couronne nuptiale. Lorsque l'homme qui m'est destiné arrivera, mon cœur n'hésitera pas à dire oui. » — « Ah ! ma chère Meta, il n'y a point de presse pour les filles sans dot. Marché pour mar-

ché, les jeunes gens sont aujourd'hui trop égoïstes ; ils ne font la cour que pour être heureux, et non pour faire une heureuse. Ta planète ne prédit pas d'ailleurs grand chose de bon ; tu es née en avril : voyons ce que dit l'Almanach... « Une jeune fille « née dans ce mois est d'une figure aimable « et gracieuse, et d'une jolie taille bien « prise, mais d'un esprit inconstant, et d'un « naturel amoureux. Qu'elle soit circons- « pecte et réservée ; et lorsque le prétendu « se présentera, qu'elle ne laisse pas échap- « per son bonheur... » C'est cela mot pour mot. Le prétendu est venu ; il ne revien- dra pas. — « Ma mère, ne nous inquié- tons pas de ce que la planète annonce. Mon cœur me dit que je dois aimer et respecter l'homme qui me demandera en mariage. Si je ne trouve pas cet homme, ou s'il ne me cherche pas, je veux conti-

nuer à me nourrir gaîment du travail de mes mains; à vous aider, à avoir soin de vous sur vos vieux jours, comme le doit une bonne fille. Mais si l'homme de mon cœur vient, bénissez mon choix, pour que votre fille soit heureuse sur terre, et ne vous informez pas s'il est d'une naissance distinguée, s'il est riche ou puissant; mais seulement s'il est honnête et bon, s'il aime et s'il sera aimé. » — « Hélas! ma fille, l'amour fait faire bien maigre chère à qui n'a que le sel et le pain. » — « Mais la bonne intelligence et la satisfaction se plaisent à l'accompagner, et assaisonnent ce sel et ce pain de tous les plaisirs d'une vie heureuse. »

Ce sujet fut traité amplement par la mère et la fille bien avant dans la nuit, tant que les violons se firent entendre

chez le voisin. Les désirs singulièrement modérés de Meta, qui, malgré sa jeunesse et sa beauté, sembloit borner ses prétentions à un bonheur peu éclatant, après avoir refusé un parti très-avantageux, donnèrent à penser à mère Brigitte : elle se rappela le jeune voisin de la petite rue, et conjectura qu'il pourroit bien être cet homme du cœur dont sa fille avoit parlé. Cette découverte la chagrina, mais elle n'en dit rien à Meta, car elle pensa que le mal étoit incurable : elle se soumit à sa destinée, et souffrit en silence ce qu'elle crut ne pas pouvoir changer.

Cependant le bruit se répandit dans la ville que la fière Meta avoit refusé l'opulent roi du houblon, et parvint jusqu'à la petite rue où demeuroit François. A cette nouvelle, celui-ci ne se sentit pas de joie,



et fut délivré de la crainte affreuse qu'un rival favorisé de la fortune ne le supplantât dans le cœur de celle qu'il idolâtroit. Il s'expliqua sans peine ce qui sembloit à la ville entière une énigme indéchiffrable, et sut en même temps apprécier l'importance du sacrifice que lui avoit fait Meta. Avec quelle amertume il se repentit des égaremens de sa jeunesse! combien il regretta de n'avoir pas connu plus tôt celle qui eût été pour lui un génie tutélaire et l'eût sauvé de sa ruine! « Fille généreuse! s'écria-t-il, tu te sacrifies pour un misérable qui ne possède qu'un cœur plein d'amour et plein aussi du désespoir de ne pouvoir t'offrir le bonheur que tu mérites! Infortuné que je suis! sans les écarts de ma vie passée, je jouirois de la satisfaction de rendre heureuse celle que j'aime! »

L'Amour ne laissa cependant pas son ouvrage imparfait; il avoit fait naître dans l'esprit de François le désir d'employer ses facultés et son activité pour se tirer du néant où il étoit plongé: il lui inspira la force de donner l'essor à cette bonne volonté. Parmi différens projets qu'il avoit formés, le plus raisonnable étoit celui de compulser les livres de son père, de prendre note des créances exigibles portées en compte de profits et perte, et d'en recueillir tout ce qu'il pourroit en tirer. Le produit de cette opération devoit lui servir à entreprendre un petit commerce, dont son imagination étendoit les ramifications jusqu'aux extrémités de la terre. Il se mit en devoir d'exécuter son projet, vendit ce qui lui restoit des effets de son père, et acheta un cheval pour commencer ses courses.

L'idée de se séparer de Meta lui fut difficile à supporter. « Que pensera-t-elle, se dit-il, de cette disparition soudaine, quand elle ne me rencontrera plus sur son chemin en allant à l'église? Ne me regardera-t-elle pas comme un parjure, et ne me bannira-t-elle pas de son cœur? Cette pensée lui causa un trouble extrême : il ne sut, pendant long-temps, comment il s'y prendroit pour instruire Meta de son projet; l'Amour, toujours fertile en expédiens, lui suggéra celui-ci : François alla trouver le curé de l'église où alloit tous les jours sa maîtresse, et l'engagea à faire dire au prône, et pendant la messe, des prières pour l'heureuse issue des affaires d'un jeune voyageur. On devoit les continuer jusqu'au moment où il viendroit demander qu'elles se changeassent en actions de grâces.

Tout étant disposé pour son départ, il monta à cheval, et passa tout près de Meta : il la salua d'un air significatif et avec moins de précaution qu'à l'ordinaire. La jeune fille rougit ; mère Brigitte en prit occasion de faire connoître tout haut son aversion pour cet étourdi, dont l'impertinence et la fatuité feroient tenir des propos sur sa fille.

Depuis ce moment les yeux de Meta cherchèrent en vain François. Elle entendoit bien lire la prière que l'on récitoit pour lui ; mais toute entière au chagrin de ne plus voir son amant, elle ne faisoit pas attention aux paroles du prêtre. Elle ne savoit que penser de cette disparition. Quelques mois après, sa douleur s'étant un peu apaisée, et son esprit se trouvant plus tranquille, un jour qu'elle songeoit au moment où elle avoit vu François pour la

dernière fois, la prière la frappa; elle réfléchit un instant, et devina bientôt pour qui on la disoit : elle s'y joignit avec la plus grande ferveur, et recommanda bien ardemment le jeune voyageur à la protection de son ange gardien.

François, cependant, continuoit son voyage. Il avoit, par un jour très-chaud, traversé un canton désert de la Westphalie sans rencontrer une seule maison. A l'approche de la nuit, un orage furieux éclata; il plut à torrent; le pauvre François fut mouillé jusqu'aux os. Il se trouvoit bien embarrassé, lorsqu'il aperçut dans le lointain une lumière, vers laquelle il dirigea les pas de son cheval; mais en approchant, il découvrit une misérable chaumière qui ne lui promettoit pas grand secours, car elle ressembloit plus à une

étable qu'à une habitation humaine. L'homme impitoyable qui y demeuroit lui refusa le feu et l'eau comme à un banni. Il étoit prêt à aller s'étendre sur la paille au milieu de ses bestiaux, et sa paresse l'empêchoit d'allumer du feu pour un étranger. François tâcha vainement d'émouvoir la pitié du paysan; celui-ci ne se laissa pas toucher, et souffla sa chandelle le plus tranquillement du monde, sans s'embarrasser de François. Cependant, comme le voyageur l'empêchoit de dormir, parce qu'il ne cessoit, ni ses lamentations ni ses prières, il chercha à s'en débarrasser. « Ami, lui dit-il, si vous voulez être commodément, ce ne sera pas ici; mais traversez le petit bois à main gauche, vous trouverez le château du chevalier Eberhard Bronkhorst; il donne l'hospitalité aux voyageurs; mais il a une

singulière manie, c'est de rosser ceux qu'il a reçus : prenez votre parti sur cela. »

François, après avoir considéré un instant ce qu'il avoit à faire, se résolut à tenter l'aventure. « Ma foi, dit-il, ce n'est pas, au bout du compte, une grande différence d'avoir le dos brisé par le mauvais gîte du paysan ou par le chevalier Bronkhorst : les frictions chassent la fièvre ; elle pourra bien me visiter et me secouer terriblement, si je suis obligé de garder sur mon corps mon habit mouillé. » Il donna des éperons à son cheval, et ne tarda pas à arriver devant un château gothique. Il frappa assez fort à la porte revêtue en fer : on lui répondit par un *qui vive ?* Dès qu'il se fût fait reconnoître, on lui ouvrit ; mais ensuite il fallut qu'il attendît patiemment, dans la première cour, qu'on vînt lui

annoncer si le seigneur châtelain étoit d'humeur à rosser un voyageur, ou à l'envoyer passer la nuit à la belle étoile.

Le seigneur châtelain avoit servi, dès sa tendre jeunesse, dans les armées impériales, sous les ordres de George de Frunsberg, et commandé contre les Vénitiens une compagnie d'hommes d'armes à pied. Fatigué de la guerre, il s'étoit retiré dans ses terres, où, pour expier les péchés qu'il avoit commis dans ses campagnes, il faisoit beaucoup de bien dans tous les genres. Mais ses manières avoient conservé toute la rudesse de son ancienne profession. Le nouvel arrivé, quoique disposé, pour la bonne réception qu'on lui feroit, à se soumettre aux usages de la maison, n'éprouva pas moins un certain effroi en entendant le fracas des verroux lorsqu'on vint lui ouvrir.

Les portes, en gémissant sur leurs gonds, sembloient lui présager la catastrophe qu'il redoutoit. Il lui prit une sueur froide en passant la dernière porte; il se remit pourtant un peu en voyant les attentions qu'on lui témoigna. Des domestiques l'aidèrent à descendre de cheval, et défirent sa valise; les uns menèrent son cheval à l'écurie, d'autres, précédant François avec des flambeaux, le conduisirent à leur maître, qui l'attendoit dans un appartement bien éclairé.

François fut saisi de terreur en voyant l'air martial et les formes athlétiques du seigneur châtelain. Celui-ci vint au-devant de lui, et lui serra la main avec tant de force qu'il fut sur le point de lui arracher un cri; et, d'une voix à le rendre sourd, lui dit qu'il étoit le bien arrivé. François trembloit de

tous ses membres. « Qu'avez-vous donc, « mon jeune camarade, lui cria le cheva« lier de Bronkhorst, avec sa voix de ton« nerre, qui vous fait trembler comme « une feuille d'arbre, et vous rend pâle « comme si la mort vous prenoit au collet? » — François se remit, et sachant que ses épaules devoient payer la carte, sa timidité se changea en une espèce d'audace. « Seigneur, lui répondit-il avec assurance; « vous voyez que la pluie m'a tellement « mouillé que j'ai l'air d'avoir traversé le « Weser à la nage. Faites-moi donner des « vêtemens secs au lieu des miens, et bu« vons ensuite un coup de vin chaud, afin « de prévenir les accès de la fièvre, qui « pourroit bien venir me châtouiller. Cela « me donnera du cœur. » — « A mer« veille, repartit le chevalier, demandez « ce qu'il vous faut, vous êtes ici chez vous. »

François se fit servir comme un haut baron, renvoya les habits qui ne lui convinrent pas, s'en fit donner d'autres, enfin en usa à son aise. Le chevalier, bien loin de témoigner aucun mécontentement de ses manières *libres*, ordonnoit à ses gens d'exécuter promptement ce qui leur étoit commandé, et les traitoit de lourdauds qui ne savoient pas servir un étranger. Lorsque la table fut mise, le chevalier s'y assit avec son hôte ; ils burent ensemble un coup de vin chaud. « Desirez-vous manger un « morceau ? demanda le châtelain à Fran- « çois. » — « Faites apporter ce que vous « avez, répondit celui-ci, que je voye si « votre cuisine est bonne. » — Aussi-tôt le maître d'hôtel parut, et servit un repas exquis. François n'attendit pas qu'on le priât pour y faire honneur. Après avoir bien mangé, il dit au châtelain : « Votre

« cuisine n'est pas mauvaise; si la cave y « répond, je ne pourrai que faire l'éloge « de la manière dont vous traitez. » Le chevalier fit signe au sommelier, qui apporta du vin ordinaire, et en versa un très-grand verre à son maître. Celui-ci le vida à la santé de son hôte. François lui ayant sur-le-champ fait raison: « Eh bien, « jeune homme, que dites-vous de mon « vin? demanda le chevalier. » — « Ma foi, « répondit François, je dis qu'il est mau- « vais, s'il est le meilleur que vous ayez « dans votre cave, et qu'il est bon, s'il est « votre plus mauvais. » — « Vous êtes un « gourmet, répliqua le chevalier; som- « melier, apporte-nous un échantillon du « plus vieux. » — Ses ordres ayant été exécutés, François le goûta. « Voilà, dit-il, « du vrai vin vieux. Nous nous y tien- « drons. »

On en apporta une grande cruche. Le chevalier, qui étoit de bonne humeur, commença à boire joyeusement avec son hôte, puis se mit à parler de ses prouesses dans la guerre contre les Vénitiens. Son récit l'échauffa jusqu'à l'enthousiasme; il renversa les bouteilles et les verres, agita le couteau à découper, en guise de lame, et rasa de si près le nez et les oreilles de son hôte, que celui-ci eut peur de les perdre dans l'action.

La nuit avançoit, et le chevalier ne manifestoit pas du tout l'envie de dormir. Il étoit dans son véritable élément, quand il parloit de la guerre contre les Vénitiens. La vivacité de la narration augmentoit à chaque verre qu'il vidoit; François craignit que ce ne fût le prologue de la tragédie où lui-même devoit jouer le premier rôle.

Voulant savoir s'il passeroit la nuit dans le château, ou au dehors, il demanda un dernier coup de vin pour l'aider à bien dormir. Il pensoit que l'on commenceroit par lui verser le vin, et que s'il ne consentoit pas à continuer à boire, on en prendroit prétexte pour le faire sortir du château, avec le viatique accoutumé. Contre son attente, le châtelain interrompit le fil de sa narration, et lui répondit : « Bien, « mon ami, chaque chose a son temps. « Demain, nous reprendrons l'entretien. » — « Excusez-moi, seigneur chevalier, re- « partit François ; demain, avant le lever « du soleil, je serai en route. Il y a encore « loin d'ici en Brabant ; je ne puis rester « ici plus long-temps. Permettez-moi de « prendre congé de vous en ce moment, « afin de ne pas vous déranger demain « matin. » — « Tout comme il vous plaira ;

« mais vous ne me quitterez pas avant que
« je sois levé. Nous déjeûnerons ensemble ;
« ensuite je vous accompagnerai jusqu'à la
« porte, et je vous ferai mes adieux, sui-
« vant l'usage. »

François n'eut pas besoin de commentaire pour comprendre ces paroles. Il eut volontiers dispensé le seigneur châtelain de l'accompagner jusqu'à la porte ; mais celui-ci ne sembloit nullement disposé à s'écarter du cérémonial accoutumé. Il donna ordre à ses domestiques d'aider à l'étranger à se déshabiller, et d'avoir soin de lui jusqu'à ce qu'il fût couché. François trouva son lit très-bon ; et avant de s'endormir, il convint qu'une aussi bonne réception n'étoit pas achetée trop chère au prix d'une légère bastonnade. Les songes les plus agréables, où Méta tenoit la pre-

mière place, l'occupèrent pendant son sommeil, qui se seroit prolongé jusqu'à midi, si la voix sonore du chevalier et le cliquetis de ses éperons ne l'en eussent tiré.

François fut obligé de faire un grand effort sur lui-même pour sortir de ce lit où il se trouvoit si bien et où il étoit en sûreté; il se tourna de côté et d'autre; la voix terrible du chevalier lui serroit le cœur. Enfin, il prit son parti. Plusieurs domestiques lui aidèrent à s'habiller. Le chevalier l'attendoit auprès d'une petite table bien servie. Mais François, qui voyoit approcher le moment de l'épreuve, n'avoit pas grande envie de manger. Le châtelain l'encourageoit à prendre un morceau, lui disant que cela étoit bon contre les brouillards du matin. « Seigneur, lui répondit

« François, mon estomac est encore ras-
« sasié de votre bon souper d'hier; mais
« mes poches sont vides, je voudrois bien
« les remplir pour la faim à venir. » Le chevalier lui ayant fait un signe d'approbation, il mit dans ses poches tout ce qu'il put emporter. Lorsqu'on lui eut amené son cheval, qu'il trouva bien pansé et bien étrillé, il but le verre de liqueur d'adieu, en pensant qu'à ce signal le chevalier le prendroit au collet et lui feroit payer sa bien-venue. Mais à son grand étonnement, le châtelain se contenta, comme à son arrivée, de lui serrer fortement la main. Dès que la porte fut ouverte, François sortit sain et sauf.

Il ne pouvoit concevoir pourquoi son hôte l'avoit exempté de payer son compte, suivant la manière usitée, et croyoit que le

paysan avoit simplement voulu l'effrayer : curieux de savoir si sa conjecture étoit fondée ; il retourna sur ses pas. Le châtelain n'avoit pas encore quitté la porte, il s'entretenoit avec ses gens de l'allure du cheval de François, qui lui paroissoit avoir le trot bien dur. Voyant revenir le voyageur, il crut que c'étoit parce qu'il avoit oublié quelque chose, et sembla, par ses regards, accuser ses domestiques de négligence. « Que vous manque-t-il,
« jeune homme ? s'écria-t-il ; pourquoi
« revenir, vous qui étiez si pressé de con-
« tinuer votre route ? » — « Permettez-
« moi, noble chevalier, lui répondit Fran-
« çois, de vous faire une question. Il court
« des bruits qui entachent votre réputa-
« tion. On dit qu'après avoir bien reçu
« les étrangers, vous leur faites, à leur
« départ, sentir la vigueur de votre bras.

« Tout en ajoutant ſoi à cette rumeur, je
« n'ai rien épargné pour mériter cette
« marque de votre attention. Cependant
« vous me laissez partir en paix sans la
« plus petite gourmade. Vous m'en voyez
« surpris. De grace, dites-moi si le bruit
« est fondé, ou s'il faut que je châtie le
« menteur impudent qui m'a débité une
« fausseté. » — « Jeune homme, répliqua
« Bronkhorst, on ne vous a dit que la
« vérité ; mais elle a besoin de quelques
« explications. Je donne l'hospitalité à
« tout étranger qui se présente, et je le
« fais asseoir à ma table, uniquement
« pour l'amour de Dieu. Mais je suis un
« homme sans façon, je dis ce que j'ai
« sur le cœur, et je desire que mes hôtes
« demandent avec assurance et franchise
« ce qui leur fait plaisir. Il y a malheu-
« reusement une foule de gens qui me

« fatiguent par leurs courbettes et leurs
« cérémonies sans fin, me lassent par leur
« dissimulation, m'étourdissent par des
« propos dépourvus de sens, ou ne se
« conduisent pas avec bienséance pendant
« le repas. Ma foi! la patience m'échappe
« quand ils portent leur sottise à l'excès;
« j'use du droit qui m'appartient d'être
« maître chez moi; je les prends au collet,
« je les secoue un peu fortement, et je
« les mets à la porte. Mais un homme de
« votre sorte, mon jeune ami, est tou-
« jours le bien-venu chez moi. Vous dites
« rondement ce que vous pensez; voilà
« les gens qui me conviennent. Si à votre
« retour vous passez dans ce canton, pro-
« mettez-moi de revenir chez moi. Adieu.
« N'ajoutez jamais une foi entière aux
« choses qui pourroient vous effrayer;
« croyez seulement qu'elles peuvent con-

« tenir un grain de vérité. Soyez toujours « franc, et vous réussirez. Que la béné- « diction du ciel vous accompagne. »

François continua gaîment sa route vers Anvers, en souhaitant de trouver partout une aussi bonne réception que chez le chevalier Eberhard Bronkhorst. Il ne lui arriva rien de remarquable durant le reste de son voyage. A son entrée dans la ville, les espérances les plus flatteuses vinrent bercer son imagination. Dans toutes les rues, l'image de la richesse le frappoit. « Il est vraisemblable, se disoit-il, que « quelques-uns des débiteurs de mon père « auront réussi à se relever, et qu'ils s'ac- « quitteront aussitôt que je leur présen- « terai ma réclamation légitime. » — Après s'être remis des fatigues du voyage, il prit des informations sur le compte de ses dé-

biteurs, et apprit que la plupart étoient devenus riches et faisoient d'excellentes affaires. Ces nouvelles rehaussèrent ses espérances; il mit ses papiers en ordre, et rendit visite à chacun de ceux à qui il avoit des comptes à présenter. Mais les choses n'allèrent pas comme il s'en étoit flatté. Quelques débiteurs prétendoient qu'ils s'étoient entièrement libérés; d'autres disoient qu'ils n'avoient jamais entendu parler de Melchior de Brême; d'autres, enfin, produisoient des comptes contradictoires qui prouvoient qu'ils étoient créanciers; bref, avant qu'il se fût écoulé trois jours, François étoit enfermé dans la prison des débiteurs. Il n'en devoit sortir qu'après avoir payé jusqu'au dernier liard les dettes de son père.

Quelle position pour le pauvre François!

Le souvenir de Méta vint ajouter à l'horreur de sa prison. Dans son désespoir, il vouloit se laisser mourir de faim. Heureusement qu'à vingt-sept ans on n'en vient pas aisément à cette extrémité.

L'intention de ceux qui l'avoient fait enfermer n'étoit nullement d'exiger de lui le paiement des dettes prétendues. Ils vouloient simplement ne lui pas payer ce qu'il demandoit; aussi, soit que les prières que l'on faisoit à Brême pour le pauvre François eussent produit leur effet, ou que ses soi-disant créanciers ne fussent pas disposés à le nourrir pendant sa vie, après une détention de trois mois, on fit sortir François de sa prison, avec l'injonction expresse de vider dans les vingt-quatre heures le territoire de la ville d'Anvers, et de n'y jamais remettre les pieds. On lui donna en

même temps cinq florins pour ses frais de route. On devine bien que son cheval et son bagage avoient été vendus pour faire face aux dépens de la procédure.

Le cœur gros d'affliction, il quitta Anvers dans un état bien différent de celui où il y étoit entré. Découragé, irrésolu, il suivoit machinalement la route que le hasard lui avoit fait prendre. Il ne saluoit aucun voyageur, et ne s'informoit de rien que lorsque la fatigue ou la faim le forçoit de lever les yeux pour apercevoir un clocher ou quelqu'autre signe qui annonçât des habitations humaines. Il marcha ainsi plusieurs jours sans but; mais heureusement un instinct secret lui avoit fait prendre la route de son pays.

Tout-à-coup il se réveilla comme d'un

profond sommeil, et reconnut l'endroit où il se trouvoit. Il s'arrêta un instant pour considérer s'il devoit continuer sa route, ou retourner sur ses pas. Quelle honte de rentrer comme un mendiant dans sa ville natale, où autrefois il marchoit l'égal des hommes les plus riches! Comment pourroit-il, dans cet état, se présenter aux regards de Méta, sans la faire rougir du choix de son cœur? Il ne laissa pas à son imagination le temps d'achever ce triste tableau, et rebroussa chemin comme s'il eût déjà été devant la grande porte de Brème, poursuivi par les huées des enfans. Son parti fut bientôt pris; il résolut de gagner un port des Pays-Bas, de s'engager comme matelot sur un navire espagnol, d'aller au Nouveau-Monde, et de ne revenir dans sa patrie qu'après avoir acquis des richesses égales à celles qu'il avoit si inconsidéré-

ment dissipées. Dans ce projet, Méta ne s'offroit que dans un lointain prodigieux; mais François, content de la voir associée de nouveau aux plans de sa vie future, marcha à grands pas, comme s'il eût pensé que par sa célérité il pût arriver plutôt à la posséder.

Ayant ainsi atteint les frontières des Pays-Bas, il arriva, au coucher du soleil, dans un village situé près de Rheinberg, mais entièrement détruit depuis, dans la guerre de trente ans. Une caravane de voituriers liégeois remplissoit l'auberge, de sorte que l'hôtelier dit à François qu'il ne pouvoit le loger, ajoutant qu'il trouveroit un gîte au prochain village. Ce qui le portoit surtout à en agir ainsi, étoit la tournure de François, qui, dans son accoutrement actuel, ne ressembloit pas mal à un vagabond.

L'hôtelier le prit pour l'espion d'une bande de voleurs, envoyé pour guetter les voituriers liégeois. Il fallut donc que le pauvre François, malgré sa lassitude extrême, reprit son sac sur son dos et se remît en route. Ayant, en partant, laissé échapper entre ses dents des plaintes amères et des malédictions contre la dureté de l'hôtelier, celui-ci parut touché de compassion pour le pauvre étranger, et lui cria de la porte de sa maison : « Jeune homme, un mot !
« Si vous voulez absolument passer la nuit
« ici, je vous procurerai un gîte, dans ce
« château que vous voyez là haut ; il n'y
« manque pas de chambre pour vous,
« pourvu que vous ne craigniez pas la soli-
« tude, car personne ne l'habite. Voyez,
« j'ai les clefs. » — François accepta la proposition de l'hôtelier, et l'en remercia comme d'une œuvre de charité. « Peu im-

« porte, dit-il, où je passe la nuit, pourvu « que je sois à l'abri, et que j'aie un mor- « ceau de pain. » — Mais l'hôtelier étoit un sournois. Voulant se venger des invectives que François avoit vomies contre lui, il l'envoyoit dans ce château pour qu'il y fût tourmenté par les esprits.

Ce château, situé sur un rocher escarpé, n'étoit séparé du village que par le grand chemin et un petit ruisseau. Sa position agréable le faisoit entretenir en bon état et bien meublé, parce que le possesseur s'en servoit comme d'un rendez-vous de chasse; mais dès que la nuit venoit, il le quittoit, afin d'éviter l'apparition des revenans. Pendant le jour, tout y étoit tranquille.

A la nuit noire, François, une lanterne

à la main, s'achemina vers le château. Il étoit accompagné de l'hôtelier, qui portoit des provisions dans un panier, et y avoit joint une bouteille de vin, qui, disoit-il, passeroit pardessus le marché, ainsi que deux chandelles et deux cierges pour la nuit. François, croyant qu'il n'auroit pas besoin de tant de choses, qu'il seroit pourtant obligé de les payer, demanda à quoi tout cela serviroit. « La lumière de ma lan- « terne, dit-il, me suffira jusqu'à l'instant « où je me mettrai au lit; et quand j'en « sortirai, le soleil sera déjà levé; car je « suis bien fatigué. » — « Je ne vous ca- « cherai pas, lui répondit l'hôtelier, que, « suivant les bruits qui courent, ce château « est hanté par les esprits. Mais que cela « ne vous effraie pas. Vous voyez que je « demeure assez près pour que vous puissiez « m'appeler s'il vous arrivoit quelque chose

« d'extraordinaire. Je serai prêt, avec mes
« gens, pour vous porter secours. Chez
« moi, il y a du mouvement pendant toute
« la nuit, et quelqu'un veille constamment.
« Je demeure dans cet endroit depuis trente
« ans, et je ne puis pas dire que j'aie ja-
« mais rien vu ; je crois que s'il y a du
« tapage pendant la nuit dans le château,
« il est dû aux chats et aux belettes qui
« parcourent les greniers. C'est par pré-
« caution que je vous ai fourni tout ce
« qu'il faut pour conserver de la lumière ;
« car, enfin, la nuit n'est amie de per-
« sonne. Au reste, ces chandelles sont bé-
« nites, et leur lueur écartera indubita-
« blement les esprits, s'il s'en trouve dans
« le château. »

L'hôtelier ne mentoit pas en disant qu'il n'avoit jamais vu de revenans dans ce

château ; car il se seroit bien gardé d'y mettre le pied pendant la nuit, et en ce moment le coquin ne se risqua pas davantage à y entrer. Après avoir ouvert la porte, il remit le panier à *François*, lui indiqua le chemin, et lui souhaita une bonne nuit. Ce dernier, persuadé que toute cette histoire de revenans n'étoit qu'une fable, entra gaîment. Il se rappela tout ce qu'on lui avoit débité à tort sur le chevalier Bronkhorst, mais oublia ce que ce brave châtelain lui avoit recommandé en partant.

Conformément aux indications de l'hôtelier, il monta l'escalier et arriva devant une porte fermée. L'ayant ouverte avec la clef, il entra dans une galerie longue et sombre où ses pas résonnoient. Elle le conduisit dans une grande salle. Il traversa ensuite une file d'appartemens richement meublés,

et choisit, pour y passer la nuit, celui qui lui sembla le plus gai. Les fenêtres donnoient sur la grande route, et on pouvoit entendre tout ce qui se disoit devant l'auberge. Il alluma deux chandelles, mit le couvert, mangea de bon appetit, et très à son aise. Tant que le repas dura, François ne pensa pas aux esprits; mais lorsqu'il se fut levé de table, il commença à ressentir quelques accès de frayeur.

Pour se mettre en sûreté, il ferma bien la porte, tira les verroux, regarda par la fenêtre, ne découvrit rien. Tout étoit tranquille le long du grand chemin et dans l'auberge, où, malgré la forfanterie de l'hôtelier, on n'apercevoit pas une lumière. Le son du cornet du garde de nuit interrompoit seul ce silence universel.

François ferma la fenêtre, visita encore

une fois la chambre, et après avoir mouché les chandelles pour qu'elles brûlassent mieux, il se jeta sur le lit, qu'il trouva très-bon. Quoique bien fatigué, il ne put pas s'endormir aussi promptement qu'il l'eût desiré. Un léger battement de cœur, qu'il attribua à l'agitation de son sang, produite par la chaleur de la journée, le tint éveillé assez long-temps. Mais, enfin, le sommeil l'emporta. Après avoir, à ce qu'il crut, dormi environ une heure, il s'éveilla en sursaut et avec un mouvement de terreur assez ordinaire quand le sang est agité. Cette réflexion l'enhardit, il écouta attentivement si tout étoit bien tranquille, et n'entendit que l'horloge qui sonna minuit. François écouta encore un instant, et se tourna de l'autre côté. Il alloit se rendormir, lorsqu'il lui sembla que dans le lointain une porte grondoit sur ses gonds, et

puis se fermoit avec un bruit sourd. Il fut d'abord effrayé par l'idée de l'approche de l'esprit; mais il se rassura en se disant que c'étoit le vent. Bientôt le bruit approche de plus en plus. Il ressemble à celui que font des chaînes ou un gros paquet de clefs.

La frayeur de François étoit extrême; il se mit la couverture par-dessus la tête. Les portes continuoient à s'ouvrir avec un bruit affreux. Enfin, il entendit que l'on essayoit différentes clefs pour entrer dans sa chambre. L'une d'elles entroit parfaitement dans la serrure, mais les verroux tenoient la porte fermée; un choc violent, semblable à un coup de tonnerre, les fit sauter. Alors entra un long fantôme maigre, avec une barbe noire, l'air sombre et chagrin. Vêtu à l'antique, il portoit sur l'épaule

gauche un manteau rouge, et sur la tête un chapeau pointu. Il fit trois fois, à pas lents, le tour de la chambre, examina les chandelles bénites, et les moucha. Ensuite il se débarrassa de son manteau, déplia une trousse de barbier, en tira tous les ustensiles, et se mit à repasser un rasoir sur une large courroie qui pendoit à sa ceinture.

Il seroit difficile de se faire une idée des angoisses de François. Il se recommandoit à la sainte Vierge, et tâchoit, dans son inquiétude mortelle, de deviner quels étoient les desseins du spectre sur sa personne. Vouloit-il lui couper la gorge, ou simplement lui faire la barbe? Le pauvre voyageur se tranquillisa un peu en voyant le spectre prendre un pot d'argent, verser de l'eau dans un bassin du même

métal, l'agiter avec sa main décharnée de manière à faire mousser le savon, puis avancer une chaise. Mais une sueur froide couvrit tout le corps de François, quand le fantôme, d'un air grave, lui fit signe de venir s'asseoir sur la chaise.

Il n'y avoit pas d'objection à opposer pour se dispenser d'obéir à un signe si clair. Le plus prudent étoit de céder à la nécessité, et de faire contre mauvaise fortune bonne mine. François obtempéra donc à l'ordre qu'on lui donnoit, sauta lestement hors du lit, et prit la place indiquée.

Le fantôme lui mit le linge à barbe autour du cou, prit ensuite un peigne et des ciseaux, et lui coupa les cheveux et la barbe; ensuite il lui savonna, suivant les règles de l'art, la barbe, les sourcils et la

tête, et le rasa complétement depuis le menton jusqu'à la nuque. Après avoir terminé cette opération, il lui lava la tête, l'essuya et le sécha très-proprement, lui fit un salût, replia sa trousse, remit son manteau sur l'épaule, et s'achemina vers la porte pour s'en aller. Les chandelles bénites avoient brûlé parfaitement pendant toute l'opération. Graces à leur clarté, François vit, en se regardant dans le miroir, qu'il ne lui restoit pas un seul poil sur la tête. Il regretta amèrement la perte de ses beaux cheveux bruns. Mais il reprit courage en remarquant que, moyennant ce sacrifice, tout étoit fini, et que l'esprit n'avoit plus de pouvoir sur lui.

En effet, le fantôme marchoit vers la porte aussi sérieusement qu'il étoit entré; cependant après avoir fait quelques pas,

il s'arrêta, regarda François d'un air triste, et en se frottant la barbe. Il répéta ce geste pour la troisième fois, lorsqu'il étoit sur le point de sortir de la chambre. François supposa que le fantôme desiroit quelque chose; et par un rapprochement d'idées assez prompt, il pensa qu'il réclamoit le même service qu'il avoit rendu.

Comme le spectre, malgré son aspect sinistre, sembloit plutôt porté à la raillerie qu'à la gravité, et que son procédé envers François étoit plutôt une espèce d'espiéglerie qu'un mauvais traitement, celui-ci n'éprouvoit presque plus de crainte. En conséquence il veut tenter l'avanture, et fait signe au fantôme de venir s'asseoir sur la chaise. Le spectre obéit à l'instant, revient sur ses pas, se débarrasse de son manteau, déplie la trousse, la pose sur la

table, et se place sur la chaise, dans l'attitude d'un homme prêt à se faire raser. François imita ponctuellement ce qu'il lui avoit vu faire. Il lui coupa les cheveux et la barbe, puis lui savonna la tête. L'esprit ne remua pas plus qu'une souche. L'apprenti barbier ne manioit pas le rasoir adroitement; aussi ayant pris la barbe de l'esprit à contrepoil, celui-ci fit une grimace épouvantable. Cela ne rassura pas beaucoup François; cependant il se tira d'affaire aussi bien qu'il put, et rendit la tête du fantôme aussi complètement nue que la sienne.

Jusqu'alors la scène entre les deux acteurs s'étoit passée dans le plus profond silence. En ce moment il fut interrompu. « Etranger, dit le fantôme d'un air riant, je « te remercie du service éminent que tu

« m'as rendu. Grâces à toi, je suis enfin « délivré de ma longue captivité. Depuis « trois cents ans je suis prisonnier dans ces « murs. Mon âme a été condamnée à subir « ce châtiment, en punition de ses crimes, « jusqu'à ce qu'un être vivant exerçât sur « moi le droit de représailles, et me fît ce « que j'avois fait aux autres durant ma « vie.

« Ici demeuroit autrefois le comte « Hartmann, homme dur et arrogant, qui « ne reconnoissoit ni loi, ni supérieur, « commettoit toutes sortes de méchan- « cetés, et violoit les droits sacrés de l'hos- « pitalité. Il jouoit des tours malicieux à « l'étranger qui venoit chercher refuge sous « son toit ; au pauvre qui lui demandoit « la charité. J'étois son barbier, et je faisois « tout ce qui lui plaisoit. Aussitôt que

« j'apercevois un pieux pélerin, je l'en-
« gageois, d'un ton affectueux, à entrer
« dans le château, je lui préparois un bain;
« et tandis qu'il pensoit que l'on alloit
« avoir soin de lui, je le tondois et lui rasois
« entièrement la tête, puis je le mettois
« à la porte, avec des huées et des rail-
« leries. Le comte Hartmann regardoit
« tout cela par la fenêtre, et voyoit, avec
« un plaisir diabolique, les enfans se ra-
« masser autour de l'étranger baffoué, et
« le poursuivre de leurs cris de dérision. »

« Un jour arriva un saint homme qui
« venoit des pays lointains. Il portoit,
« comme un pénitent, une croix sur le
« dos, et s'étoit, par dévotion, imprimé
« des stigmates aux pieds, aux mains et
« au côté. Sa tête étoit rasée, à l'exception
« d'une couronne de cheveux qui imitoit

« la couronne d'épine du Sauveur du « monde. Il demanda, en passant, de « l'eau pour se laver les pieds, et un peu « de pain. Je le mis aussitôt dans le bain, « et je ne respectai pas sa tête vénérable. « Alors le pélerin prononça sur moi une « malédiction terrible. « Homme dépravé, « me dit-il, sache qu'après ta mort les « portes redoutables du ciel, de l'enfer « et du purgatoire, seront fermées à ton « âme pécheresse. Elle sera errante dans « ce château, sous la forme d'un fantôme, « jusqu'à ce qu'un homme, sans y être « invité ni contraint, te fasse ce que tu « as fait aux autres. »

« Depuis ce moment la moelle de mes « os se dessécha, et je devins comme une « ombre : mon âme quitta mon corps « exténué, et resta errante dans ces murs,

« suivant la prédiction du saint homme.
« Je m'étois attendu, mais en vain, à être
« délivré des chaînes pénibles qui m'atta-
« choient encore à la terre; car, apprends-
« le, lorsque l'âme se sépare du corps,
« elle aspire au lieu du repos; ce vif desir
« lui fait paroître les années aussi longues
« que des siècles, tant qu'elle languit dans
« un élément étranger. Pour châtiment,
« je continuai le métier que j'avois exercé
« pendant ma vie; mais, hélas! bientôt
« mes apparitions nocturnes rendirent ce
« château désert. Il n'y entroit que bien
« rarement un pauvre pélerin, pour y
« passer la nuit. Je les ai tous traités comme
« toi; mais aucun ne m'a compris, et ne
« m'a rendu le service qui seul pouvoit
« délivrer mon âme de cette triste servi-
« tude. Dorénavant, aucun esprit ne se
« montrera dans ce château, car je vais

« jouir du repos que je desirois depuis si « long-temps. Reçois encore une fois mes « remercîmens, brave jeune homme. Si « j'étois le gardien de trésors cachés, « tous seroient à toi; mais pendant ma « vie, la richesse ne fut pas mon lot, et « ce château ne renferme pas de trésor. « Ecoute cependant un bon conseil. Reste « ici jusqu'à ce que tes cheveux soient « repoussés. Alors retourne dans ta patrie; « et à l'époque où les jours sont égaux « aux nuits, vas sur le pont du Weser, « et restes-y jusqu'à ce qu'un ami, que « tu y rencontreras, te dise ce qu'il faut « que tu fasses pour jouir des biens ter- « restres. Quand tu nageras dans l'opu- « lence et dans la prospérité, souviens-toi « de moi; et tous les ans, au jour anni- « versaire de celui où tu m'as dégagé du « poids de la malédiction qui m'accabloit,

« fais dire une messe pour le repos de « mon âme. Adieu, je me sépare de toi. »

En finissant ces mots le fantôme disparut, et laissa son libérateur dans un étonnement extrême de cette aventure étrange. François resta long-temps immobile, et se demanda si tout ce qu'il avoit vu s'étoit réellement passé, ou s'il avoit été dupe de l'illusion d'un songe; mais sa tête, complètement rasée, le convainquit promptement de la réalité de l'événement. Il se recoucha, et dormit profondément jusqu'à midi. Le malicieux hôtelier avoit guêté, dès le grand matin, le moment où le voyageur tondu se montreroit, afin d'avoir le plaisir de rire à ses dépens, en feignant un grand étonnement de l'aventure de la nuit. Mais après avoir long-temps attendu, voyant que midi approchoit, il

commença à craindre que l'esprit n'eût étranglé l'étranger, ou ne lui eût occasionné une frayeur à le faire mourir. Il appela ses domestiques, courut avec eux au château, et traversa les appartemens jusqu'à la chambre où la veille au soir il avoit remarqué de la lumière. Il trouva à la serrure une clef qu'il ne connoissoit pas ; mais la porte étoit fermée aux verroux, François les ayant remis après la disparition de l'esprit. L'hôtelier inquiet frappa très-fort. François, en se réveillant, crut que le fantôme venoit lui faire une seconde visite ; mais ayant reconnu la voix de l'hôtelier, il se leva et lui ouvrit.

« Bon Dieu, et tous les saints du paradis, s'écria l'hôtelier, en joignant les mains et affectant la plus grande surprise ; le manteau rouge est donc venu

« ici, et vous a rasé complètement? Je vois « bien que l'on ne faisoit pas un conte en « l'air. Mais racontez-moi quelle mine avoit « cet esprit, comment il s'y est pris pour « vous tondre de la sorte, et ce qu'il vous « a dit? » — François, qui avoit deviné le fripon, lui répondit: « L'esprit ressembloit « à un homme vêtu d'un manteau rouge; « vous savez comment il s'y est pris pour « son opération. Quant à son discours, je « m'en souviens exactement; écoutez bien: « Etranger, m'a-t-il dit, ne te fie pas à « un hôtelier qui a la malice pour en- « seigne; le coquin savoit bien ce qui « devoit t'arriver. Adieu, je quitte ce sé- « jour, parce que mon temps est fini. A « l'avenir, aucun esprit n'y apparoîtra. Je « vais me transformer en cochemar, et « je tourmenterai constamment l'hôtelier « s'il ne fait pas pénitence de sa faute, en

« te logeant, te nourrissant, et te four-
« nissant tout ce qui t'est nécessaire, jus-
« qu'à l'instant où tes cheveux retomberont
« en boucles sur tes épaules. »

A ces mots, l'hôtelier fut pris d'un tremblement violent : il fit un grand signe de croix, et promit à la Sainte-Vierge de bien soigner *gratis* le jeune voyageur aussi long-temps qu'il voudroit rester chez lui. Il le mena à l'instant dans sa maison, et fut fidèle à sa promesse.

L'esprit ne s'étant plus fait entendre, peu s'en fallut que François n'eût la réputation d'un conjurateur. Il passa plusieurs fois la nuit au château, et un des braves du village l'y accompagna un soir sans perdre sa chevelure. Le seigneur du château ayant appris que le terrible manteau rouge

ne se montroit plus, en fut très-content, et donna ordre d'avoir bien soin de l'étranger qui l'en avoit délivré.

Dans les premiers jours du mois de septembre, les cheveux de François commençant à se boucler, il se prépara à partir, car toutes ses pensées étoient dirigées vers le pont du Weser, pour y chercher l'ami qui, d'après la prédiction du barbier nocturne, devoit lui indiquer le moyen de faire fortune. Lorsque François prit congé de l'hôtelier, celui-ci lui amena un beau cheval bien équipé et chargé d'une grosse valise derrière la selle, et lui remit en même temps une somme d'argent assez considérable pour faire sa route. C'étoit un présent que lui faisoit le seigneur du château, pour le remercier d'avoir rendu ce lieu habitable.

François arriva très-gai dans sa patrie. Il retourna à son logis dans la petite rue, et y vécut très-retiré, en se contentant de prendre sous main des renseignemens sur Méta. Ceux qu'il reçut furent très-satisfaisans; mais il ne voulut pas l'aller voir, ni lui faire connoître son retour avant que son sort fût décidé.

Il attendoit le jour de l'équinoxe avec la plus vive impatience. Combien, jusqu'à ce moment, le temps lui parut long! Il ne put fermer l'œil durant la nuit qui précéda le jour marqué. Afin de ne pas manquer cet ami, qu'il ne connoissoit pas encore, il s'établit avant l'aurore sur le pont du Weser, où il ne se trouvoit encore personne. Plein de l'espoir de son bonheur futur, il faisoit des projets sur la manière dont il emploieroit sa fortune. Il s'étoit

déjà promené seul, pendant une heure à-peu-près, en donnant carrière à son imagination; le pont commençoit à devenir très-vivant. Beaucoup de mendians, entre autres, se plaçoient à leur poste pour mettre à contribution la charité des passans. Le premier de cette troupe qui vint demander l'aumône à François, fut un pauvre diable avec une jambe de bois. Cet homme; assez bon physionomiste, jugea à l'air gai et content du jeune homme, que sa demande auroit un plein succès; en effet, celui-ci lui jeta dans son chapeau un demi florin.

François, persuadé que l'ami qui lui avoit été annoncé appartenoit aux classes les plus distinguées de la société, ne fut pas surpris de ne pas le voir de si bonne heure, et attendit patiemment. Mais vers

l'heure de la bourse et de l'audience des tribunaux, ses yeux furent dans un mouvement continuel; il épioit de loin les gens bien mis qui venoient sur le pont, et son sang bouillonnoit à mesure qu'ils approchoient, parce qu'il espéroit trouver chez l'un d'eux l'auteur de son bonheur. Mais il eut beau regarder les gens sous le nez, personne ne fit attention à lui. Les mendians qui, à midi, s'étoient assis à terre pour prendre leur repas, remarquant que le jeune homme qu'ils avoient vu dès le matin, restoit seul avec eux sur le pont, sans avoir parlé à personne et sans avoir rien fait, le prirent pour un fainéant vagabond; et quoiqu'ils eussent reçu des marques de sa bienfaisance, ils commencèrent à se moquer de lui, et par dérision l'appelèrent le prévôt du pont. Le physionomiste à la jambe de bois observa que sa

figure n'étoit plus aussi gaie que le matin. Il sembloit fortement occupé de quelque chose, avoit son chapeau très-abaissé sur le front, se promenoit lentement et rongeoit une pomme sans avoir l'air d'y penser. L'observateur résolut de tirer parti de ce qui l'avoit frappé; il alla à l'extrémité du pont, examina bien le songe-creux, vint à lui comme un nouvel arrivé, réclama sa charité, et réussit au gré de ses desirs. François, sans détourner la tête, lui donna encore un demi-florin.

L'après-midi une foule de visages nouveaux s'offrirent aux regards de François, qui commençoit à se lasser du retard de son ami; mais l'espérance soutenoit encore son attention. Cependant le soleil s'approchoit de la fin de sa carrière, sans que la plupart des personnes qui passoient l'eus-

sent remarqué : quelques-unes pourtant lui avoient rendu son salut ; mais aucune ne lui avoit sauté au cou, comme il s'en flattoit. Enfin, le jour diminua sensiblement, le pont devint presque désert, et jusqu'aux mendians le quittèrent. Une tristesse profonde s'empara du cœur de François, quand il vit ses espérances déçues ; livré à un désespoir sombre, il se seroit précipité dans le Weser, si le souvenir de Méta ne l'eût retenu. Il voulut, avant de terminer ses jours d'une manière aussi tragique, la voir encore une fois lorsqu'elle iroit à la messe, et se rassassier du plaisir de contempler ses attraits.

Il se disposoit à quitter le pont, lorsqu'il fut accosté par le mendiant à la jambe de bois, qui s'étoit creusé inutilement la tête pour deviner ce qui avoit pu engager ce

jeune homme à ne pas quitter le pont depuis le matin jusqu'au soir. Le pauvre estropié y étoit resté, à cause de lui, plus tard que de coutume, pour attendre qu'il s'en allât. Comme François tardoit beaucoup trop à son gré, la curiosité le poussa à s'adresser directement à lui pour être instruit de ce qu'il brûloit de savoir. « Excusez-moi, mon « bon monsieur, lui dit-il, et permettez-moi « de vous faire une question. » — François, qui n'étoit pas trop en train de parler, et qui entendoit sortir de la bouche d'un mendiant les paroles qu'il avoit si impatiemment attendues de la part d'un ami, lui répondit d'un ton un peu grondeur : « Eh bien ! qu'est-ce, vieux bonhomme ? » — « Monsieur, nous sommes, aujourd'hui, « vous et moi, arrivés les premiers sur ce « pont ; nous y restons les derniers. Quant « à moi et aux gens de ma sorte, il est

« clair que nous n'y venons que pour
« recueillir des aumônes. Mais vous n'ap-
« partenez pas à notre profession ; et ce-
« pendant vous n'avez, de tout le jour,
« quitté le pont. Mon cher monsieur, pour
« l'amour de Dieu, dites-moi si ce n'est
« pas un secret, ce que vous y êtes venu
« faire, où quel est le chagrin qui vous
« ronge le cœur? » — « Eh! que t'importe,
« vieux papa, de savoir où le soulier me
« blesse, ou bien ce que j'ai sur le cœur? »
— « Mon bon monsieur, je vous veux du
« bien ; vous m'avez donné deux fois l'au-
« mône, que Dieu vous le rende. Mais ce
« soir, votre visage n'étoit pas aussi gai
« que ce matin. Tenez, cela me chagrine. »
L'intérêt affectueux que témoignoit le vieillard plut à François. « Eh bien, ré-
« pliqua-t-il, puisque tu attaches tant d'im-
« portance à savoir pourquoi j'ai resté ici

« toute la journée à m'ennuyer, apprends
« que je cherchois un ami qui, m'ayant
« donné rendez-vous sur ce pont, m'a fait
« attendre inutilement. » — « Avec votre
« permission, je vous dirai que votre ami
« est un coquin de s'être ainsi moqué de
« vous. S'il m'en faisoit autant, je lui ap-
« pliquerois un coup de ma béquille quand
« je le rencontrerois. Dans le cas où quel-
« qu'obstacle l'auroit empêché de tenir sa
« parole, il devoit vous le faire savoir, et
« ne pas vous tenir ainsi toute une journée
« sur vos pieds. » — « Je ne puis pourtant
« pas me fâcher de ce qu'il n'est pas venu,
« car il ne m'a rien promis. C'est un rêve
« qui m'a dit que je rencontrerois ici mon
« ami. » — François parla d'un rêve, parce
que l'histoire du revenant étoit trop longue
à raconter. « Cela est différent, reprit le
« vieillard; puisque vous fondez vos espé-

« rances sur des rêves, je ne m'étonne pas
« qu'elles soient déçues. J'ai aussi dans
« ma vie eu bien des rêves, mais je n'ai
« pas été assez fou pour m'y arrêter. Si
« j'avois tous les trésors qui m'ont été
« donnés en songe, je pourrois acheter la
« ville de Brême. Mais je n'y ai jamais
« ajouté foi, et je n'ai pas fait un pas pour
« essayer s'ils étoient vrais ou faux ; car je
« sais bien que ce seroit peine inutile. Je
« suis réellement surpris que pour un rêve
« vide de sens, vous ayez perdu un si beau
« jour, que vous auriez pu mieux em-
« ployer. » — « L'événement prouve que
« tu as raison, vieux papa, et que les songes
« sont souvent trompeurs. Mais il y a un
« peu plus de trois mois, un rêve très-
« circonstancié m'a indiqué si clairement
« qu'aujourd'hui, sur ce pont, je rencon-
« trerois un ami qui me diroit des choses

« de la plus haute importance, que j'ai « cru à propos d'essayer si ce songe se « trouveroit d'accord avec la vérité. » — « Ah, monsieur, personne n'a des rêves plus « clairs que les miens. Il en est un que je n'ou- « blierai de ma vie. Je rêvai, il y a je ne sais « combien d'années, que mon bon ange « se tenoit au chevet de mon lit, sous la « figure d'un jeune homme, et me parloit « ainsi : Berthold, écoute les paroles de « ma bouche, et n'en laisse perdre aucune. « Un trésor t'est accordé, vas le prendre « afin de vivre heureusement le reste de « tes jours. Demain au soir, quand le soleil « sera sur son déclin, prends une pioche « et une bèche sur ton épaule, et sors de « la ville par la porte de Hambourg. Arrivé « en face du couvent de saint Nicolas, tu « trouveras un jardin dont l'entrée est dé- « corée de deux colonnes. Reste caché

« tout auprès, jusqu'à ce que la lune se
« lève. Alors pousse fortement la porte,
« elle cédera à tes efforts. Entre sans crainte
« dans le jardin, suis une allée couverte
« par une treille. A gauche, tu verras un
« grand pommier. Place-toi au pied de cet
« arbre, le visage tourné vers la lune. Tu
« apercevras, à quinze pieds de distance,
« deux rosiers touffus. Fouille entre ces
« deux arbustes, à la profondeur de six
« pieds, tu rencontreras une grande dalle
« de pierre : elle recouvre le trésor ren-
« fermé dans un coffre de fer. Quoiqu'il
« soit lourd et difficile à manier, ne regrette
« pas le travail qu'il te coûtera pour le
« retirer du trou où il est. Tu seras bien
« récompensé de ta peine, si tu cherches
« la clef cachée sous le coffre. »

François resta stupéfait à ce récit; il

n'auroit pas même pu cacher son étonnement et son trouble, si l'obscurité qui commençoit à régner, ne fût venue à son secours. A tous les indices cités par le mendiant, il reconnut un *petit jardin qu'il avoit hérité de son père, et qui étoit le lieu* de prédilection de ce brave homme; mais par la même raison il ne plaisoit pas au fils. Melchior l'avoit fait arranger à sa fantaisie, et le fils, lors de ses extravagances, l'avoit vendu à vil prix.

Le mendiant à la jambe de bois étoit devenu un être bien intéressant pour François, qui s'aperçut que c'étoit l'ami auquel le revenant du château de Rummelsbourg l'avoit adressé. Dans le premier mouvement de sa joie, il l'auroit volontiers embrassé; mais il se contint, et trouva plus convenable de ne lui rien dire sur l'avis

qu'il venoit d'en recevoir. « Eh bien, bon-
« homme, lui dit-il ; que fis-tu en t'éveil-
« lant? Ne suivis-tu pas l'avis de ton bon
« ange? » — « Eh! pourquoi entreprendre
« un travail sans but? Ce n'étoit qu'un
« vain songe. Si mon bon ange vouloit
« m'apparoître, il pouvoit choisir une nuit
« où je ne dormois pas, comme cela m'est
« arrivé plusieurs fois ; mais il ne s'est pas
« beaucoup inquiété de moi, sans cela je ne
« serois pas réduit, ce qui ne lui fait pas
« honneur, à venir mendier mon pain. » —
François prit une pièce de monnoie et la
donna au vieillard, en lui disant : « Reçois
« encore ceci pour aller boire une chopine
« de vin avant de t'aller coucher. Ton en-
« tretien a dissipé mes idées chagrines. Ne
« manque pas de venir assidûment sur ce
« pont. J'espère que nous nous reverrons. »
— Le vieil estropié qui, depuis long-temps,

n'avoit pas fait une si bonne journée, combla François de bénédictions ; ils s'en allèrent chacun de leur côté. Ce dernier, au comble de la joie de voir enfin ses espérances prêtes à se réaliser, regagna promptement son logis dans la petite rue.

Le lendemain, il courut chez l'acquéreur du petit jardin, et lui proposa de le lui revendre. Celui-ci, à qui cette propriété ne rapportoit rien, et qui commençoit à s'en dégoûter, y consentit. Ils furent bientôt d'accord sur les conditions du marché ; allèrent sur-le-champ passer le contrat, et François paya la moitié du prix avec l'argent qu'il avoit trouvé dans la valise dont le seigneur de Roumelsbourg lui avoit fait don. Ensuite il prit les outils nécessaires pour creuser un trou en terre, les porta au jardin, attendit que la lune fût levée, se

conforma à ce que le vieil invalide lui avoit indiqué, se mit à l'ouvrage, et retira le trésor sans aventure malencontreuse.

Son père, en enfouissant, par une sage précaution, cette ressource en cas de nécessité, n'avoit nullement eu l'intention de frustrer son fils de cette portion considérable de son héritage. Mais étant mort subitement, il avoit emporté son secret avec lui. Il avoit fallu bien des occurences heureuses pour que ce trésor revînt à l'héritier légitime.

Le côffre, rempli de pièces d'or, étoit beaucoup trop lourd pour que François pût l'emporter chez lui à l'instant, sans employer l'assistance de quelqu'un. Mais ne voulant pas devenir l'objet des entretiens du public, il aima mieux le cacher dans

la maisonnette qui appartenoit au jardin, et le venir chercher à plusieurs fois. Le troisième jour tout étoit transporté dans la petite rue. François s'habilla le mieux qu'il put, alla à l'église pour demander qu'on substituât aux prières que l'on avoit faites précédemment, les actions de grâces d'un voyageur de retour dans sa patrie, après avoir heureusement terminé ses affaires. Il se cacha dans un coin, d'où, sans être aperçu, il put contempler Méta. Sa vue lui causa un ravissement inexprimable. Lorsque le prêtre lut l'action de grâces, les yeux de Méta brillèrent de joie, une rougeur aimable colora ses joues. La rencontre secrète eut lieu comme à l'ordinaire; elle émut tellement Méta, que si quelqu'un l'eût regardée avec attention dans ce moment, il eût deviné la cause de son trouble.

François reparut à la bourse, reprit les affaires, et en peu de temps en fit d'assez considérables. Sa fortune devenant de jour en jour plus évidente, ses voisins jugèrent qu'il avoit eu plus de bonheur que de bon sens dans sa tournée pour recueillir ses vieilles créances. Il loua une grande maison, dans le beau quartier, prit des commis, continua les affaires avec une assiduité infatigable, se conduisit très-sagement, et s'abstint de toutes les folles dépenses qui l'avoient jadis ruiné.

Le rétablissement de la fortune de François faisoit, dans Brême, le sujet de toutes les conversations. On étoit bien surpris de ce que sa tournée dans les pays étrangers lui avoit été si profitable. Mais à mesure que le bruit de sa richesse croissoit, le bonheur et la tranquillité de Méta dimi-

nuoient. Il lui sembloit que son silencieux ami étoit actuellement en état de se déclarer hautement; mais son amour restoit constamment muet, et ne se manifestoit que par la rencontre accoutumée au sortir de l'église. Cette espèce de rendez-vous devint même moins fréquent, ce qui sembloit un décroissement d'amour. La jalousie vint déchirer le cœur de Méta; elle imagina que le volage François adressoit ses vœux à une autre beauté. Elle avoit éprouvé de secrets transports de joie en apprenant le changement de fortune de l'homme qu'elle aimoit, non par des vues intéressées et par le desir de partager une fortune considérable, mais par affection pour sa mère, qui, depuis que le mariage avec le riche brasseur avoit manqué, désespéroit absolument de jouir du bonheur sur la terre. Lorsqu'elle crut François infi-

dèle, elle souhaita que les prières que l'on avoit faites pour lui à l'église n'eussent pas été exaucées, et que son voyage n'eût pas aussi complétement réussi, parce que réduit au plus strict nécessaire, il l'eût partagé avec elle.

Mère Brigitte ne tarda pas à s'apercevoir du chagrin de sa fille; elle en devina facilement le sujet. Elle avoit appris le retour surprenant de son ancien voisin; elle savoit qu'il passoit actuellement pour un commerçant actif, intelligent et rangé. Elle connoissoit les sentimens de sa fille pour lui. Elle pensoit que si l'amour de François étoit véritable, il ne devoit pas attendre si long-temps sans le déclarer. Cependant pour ménager la sensibilité de sa fille, elle ne lui en parloit pas. Mais celle-ci ne pouvant plus concentrer en

elle-même sa douleur, l'épancha dans le sein de sa mère, et lui en confia la cause. Mère Brigitte ne fit pas de reproche à sa fille sur sa conduite passée. Elle employa toute son éloquence à la consoler et à l'exhorter à supporter avec courage la perte de ses espérances. « Il faut y renoncer, lui « dit-elle ; tu as dédaigné ton bonheur, « lorsqu'il est venu te chercher ; résigne- « toi à présent qu'il s'éloigne. L'expérience « m'a appris que les espérances qui sem- « blent le mieux fondées, sont celles qui « trompent le plus. Suis mon exemple, « n'y livre plus ton cœur. Ne compte pas « sur l'amélioration de ton sort, tu seras « contente de ta position. Honore ce rouet « qui te nourrit; que t'importe la fortune « et les richesses? tu peux t'en passer. » En finissant ces mots, mère Brigitte fit tourner son rouet avec une vélocité redou-

blée, afin de réparer le temps perdu dans la conversation. Elle parloit à sa fille avec sincérité ; car depuis la perte de l'occasion qui lui avoit fait entrevoir comme possible le rétablissement de son ancienne aisance, elle avoit tellement simplifié les projets de sa vie future, que le destin ne pouvoit pas y apporter un dérangement considérable. Mais Méta n'étoit pas encore arrivée à ce haut degré de philosophie ; voilà pourquoi les exhortations, les consolations et la doctrine de sa mère produisirent sur elle un effet absolument opposé à celui que celle-ci en attendoit. Méta se regarda comme la destructrice des espérances flatteuses que sa mère avoit conçues. Quoiqu'elle n'eût pas adopté précédemment le projet de mariage qui lui étoit proposé, et qu'elle n'eût compté alors que sur un établissement où elle ne trouveroit que le strict nécessaire,

cependant, depuis qu'elle avoit appris la nouvelle de la fortune brillante de l'homme que son cœur adoroit, ses vues s'étoient agrandies; elle pensoit avec plaisir que, par son choix, *elle réaliseroit les desirs* de sa mère.

Ce beau rêve s'étoit évanoui; François ne se montroit plus. On commençoit même à parler dans la ville de son alliance prochaine, avec une demoiselle d'Anvers très-riche. Cette nouvelle porta la désolation dans le cœur de Méta. Elle jura de le bannir de ses pensées; elle mouilla son ouvrage de ses pleurs.

Dans un moment où, parjure à son serment, elle pensoit à l'infidèle, parce que toutes les fois qu'elle garnissoit son rouet, elle se rappelait le dicton suivant, que lui

avoit souvent répété sa mère pour l'encourager au travail :

> File, fillette, file bien,
> Voici le prétendu qui vient ;

on frappa doucement à la porte ; mère Brigitte alla regarder ce que c'étoit. François entra paré comme pour un jour de fête. La surprise coupa la parole à mère Brigitte. Méta, rouge et tremblante, se leva sans proférer un mot. François seul eut la force de parler, pour déclarer son amour, et demander à mère Brigitte la main de sa fille. La bonne mère, toujours fidèle au cérémonial, demanda huit jours pour prendre la chose en considération, quoique les larmes de joie qu'elle versoit, indiquassent de sa part un prompt consentement ; mais François impatient ne voulut pas entendre parler de délai. Alors, pour

se conformer à l'usage auquel sa qualité de mère l'obligeoit et satisfaire l'ardeur de François, elle prit un terme moyen et laissa la décision à sa fille. Celle-ci suivit le mouvement de son cœur, et se rangea du côté de l'objet de sa tendre affection. François, transporté de joie, la remercia par un baiser.

Les deux amans s'entretinrent alors avec délices du temps où, ne pouvant se communiquer leurs pensées que par signes, ils s'étoient si bien compris. François eut beaucoup de peine à cesser l'entretien, et à s'arracher d'auprès de Méta ; mais il avoit un devoir sacré à remplir.

Il dirigea ses pas vers le pont du Weser pour aller trouver le vieillard à la jambe de bois, qu'il n'avoit pas oublié, quoiqu'il



eût différé la visite qu'il lui avoit promise. Celui-ci, qui se souvenoit bien de François, ne l'eut pas plutôt aperçu du bout du pont, qu'il vint au-devant de lui, et lui témoigna beaucoup de plaisir de le revoir. « Peux-tu, mon ami, lui dit François, « après lui avoir rendu ses politesses, venir « avec moi dans la ville neuve, pour une « commission ? Tu seras bien payé de ta « peine. » — « Pourquoi pas ? avec ma « jambe de bois, je trotte tout aussi bien « qu'un autre ; et j'ai un avantage, c'est « qu'elle ne se fatigue jamais. Je vous « prie cependant, mon bon monsieur, de « vouloir bien attendre l'arrivée de l'homme « à la redingotte grise. » — « Qu'est-ce que « cet homme à la redingotte grise a à « faire avec toi ? » — « Tous les jours il « vient ici aux approches de la soirée, et « me donne un quart de florin, je ne sais

« de quelle part. Il n'est pas convenable « non plus de s'informer de tout ; ainsi je « ne souffle mot. Je suis quelquefois tenté « de croire que c'est le diable qui veut « m'acheter mon âme ; mais peu m'im- « porte. Je n'ai pas consenti au marché, « il ne peut être valable. » — « Je crois « bien que cette redingotte grise a quelque « malice en tête. Au reste, suis-moi, tu « auras ton quart de florin par-dessus le « marché. »

. . . .

François conduisit son homme dans un quartier éloigné, près des remparts de la ville, s'arrêta devant une maison neuve, et frappa à la porte. Lorsqu'on l'eut ouverte, il parla ainsi au vieillard : « Tu m'as « procuré dans ma vie une soirée bien « agréable ; il est juste que je répande « l'agrément sur le déclin de tes jours.

« Cette maison, et tout ce qui en dépend,
« t'appartient. La cuisine et la cave sont
« bien garniés; une personne prendra soin
« de toi, et chaque jour à dîner tu trou-
« veras le quart de florin sous ton assiette.
« Il est bon que tu saches, à présent, que
« l'homme à la redingotte grise est mon
« domestique. Je l'envoyois, tous les jours,
« te porter mon aumône, en attendant
« que cette maison fût prête. Tu peux, si
« tu veux, me prendre pour ton ange
« gardien, puisque ton bon ange ne s'est
« pas acquis des droits à ta reconnois-
« sance. »

Là dessus il fit entrer le vieillard dans la maison. Tout ce dont ce dernier pouvoit avoir besoin s'y trouvoit; la table étoit mise. Le vieillard, surpris d'un bonheur si inespéré, croyoit rêver; il ne pouvoit

concevoir comment un homme riche avoit pu prendre tant d'intérêt à un misérable mendiant. François lui ayant assuré de nouveau que tout ce qu'il voyoit étoit à lui, un torrent de larmes exprima sa reconnoissance. Avant qu'il eût pu se remettre de sa surprise et témoigner sa gratitude par des paroles, François disparut.

Le lendemain, la maison de mère Brigitte étoit remplie de marchands et d'ouvrières que François envoyoit à Méta, afin qu'elle achetât et se fît faire tout ce dont elle avoit besoin pour paroître dans le monde avec l'éclat convenable. Trois semaines après, il la conduisit à l'autel. La pompe de ses noces effaça celle que le roi du houblon avoit déployée aux siennes. Mère Brigitte jouit de la satisfaction de parer le front de sa fille de la couronne

nuptiale; elle obtint l'accomplissement de tous ses vœux, et la récompense de sa vie active et vertueuse. Elle jouit du bonheur de sa fille, et fut pour son gendre la meilleure belle-mère qui se soit jamais vue.

LES PORTRAITS
DE FAMILLE.

LES PORTRAITS

DE FAMILLE.

Le crépuscule avoit insensiblement fait place à la nuit ; la voiture de Ferdinand continuoit à rouler lentement à travers la forêt ; le postillon faisoit entendre, sur le mauvais état des routes, des plaintes mille fois répétées ; et Ferdinand employoit le loisir que lui laissoit la lenteur du mouvement de sa voiture, à se livrer aux réflexions et aux sentimens que réveilloit en lui le but de son voyage. Comme tous les jeunes gens de son rang, il avoit visité quelques universités ; et, après avoir par-

couru les principaux pays de l'Europe, il revenoit dans sa patrie pour y recueillir la succession de son père, mort pendant son absence.

Ferdinand étoit fils unique, et le dernier rejeton de l'ancienne famille de Panner; aussi sa mère insistoit-elle fortement pour qu'il fît une alliance brillante, à laquelle l'appeloient sa naissance et sa fortune. Lorsqu'elle s'entretenoit avec lui sur ce sujet, elle lui répétoit que Clotilde de Hainthal étoit la personne qu'elle verroit avec le plus de plaisir devenir sa belle-fille, et donner au monde un héritier du nom et des biens des Panner. Elle n'avoit d'abord fait mention d'elle, qu'en parlant de plusieurs autres partis distingués qu'elle recommandoit à l'attention de son fils; bientôt elle la nomma presque seule; enfin, elle

déclara assez positivement qu'elle mettoit son bonheur à voir cette alliance s'effectuer, et qu'elle espéroit que son fils approuveroit son choix.

Mais Ferdinand sembloit ne penser qu'à regret à cette union ; et les remontrances pressantes que sa mère ne cessoit de lui adresser, ne contribuoient pas à rendre plus aimable à ses yeux cette Clotilde qui lui étoit entièrement étrangère ; il finit pourtant par se résoudre à faire un voyage à la capitale, où le carnaval avoit attiré M. de Hainthal et sa fille. Il vouloit, au moins, connoître celle-ci avant de condescendre aux prières de sa mère, et se flattoit en secret de trouver l'occasion d'opposer à cette union projetée quelque motif plus réel qu'un pur caprice, nom que sa mère donnoit à sa répugnance.

Tandis qu'il traversoit seul dans sa voiture, à l'approche de la nuit, la forêt silencieuse, son imagination lui rappela ses jeunes ans, temps heureux que des souvenirs agréables embellissoient encore. Il lui sembloit que l'avenir ne lui offroit rien qui pût égaler ce que le passé avoit eu de charmes pour lui, et plus il prenoit plaisir à se rappeler ce temps qui n'étoit plus, moins il sentoit de penchant à jeter un regard sur l'existence à venir qu'il étoit destiné à se préparer contre son inclination. Aussi, malgré la lenteur avec laquelle sa voiture rouloit sur un sol inégal, trouvoit-il qu'il approchoit avec trop de rapidité du terme de son voyage. . . . . . .

. . . .

La postillon commençoit à se consoler; la moitié de la route étoit à-peu-près faite, et ce qui en restoit encore à parcourir se

trouvoit en très-bon état; mais Ferdinand donna ordre à son chasseur de faire arrêter dans le prochain village, parce qu'il y vouloit passer la nuit.

Des jardins bordoient la rue du village qui conduisoit à l'auberge. Le son de divers instrumens de musique donna lieu à Ferdinand de supposer que les villageois célébroient une fête. Il se faisoit d'avance un plaisir d'y assister, et espéroit que cette distraction dissiperoit ses idées mélancoliques. Mais en prêtant un peu plus d'attention, il remarqua que la musique ne ressembloit pas à celle que l'on a coutume d'entendre dans les auberges, et la grande lumière qu'il aperçut aux fenêtres d'une jolie maison d'où partoient les sons qui le frappoient, ne lui permit pas de douter qu'une compagnie plus choisie que celle

qui a coutume d'habiter les villages dans la mauvaise saison, ne s'amusât à exécuter un concert.

La voiture s'arrêta devant une petite auberge, d'assez chétive apparence. Ferdinand, qui comptoit n'y trouver que peu d'agrémens et beaucoup d'incommodités, demanda qui étoit le seigneur du village. On lui répondit qu'il habitoit un château situé dans un village voisin; notre voyageur fut donc obligé de se contenter du meilleur appartement que l'hôte put lui donner. Pour se distraire, il prit le parti d'aller se promener dans le village. Il dirigea ses pas vers l'endroit où il avoit entendu de la musique; les sons harmonieux ne tardèrent pas à le guider; il s'approcha doucement, et se trouva au pied de la maison où se donnoit le concert. Une jeune fille,

assise à la porte, jouoit avec un petit chien qui se mit à japper. Ferdinand, que ce singulier accompagnement tira de sa rêverie, pria la jeune fille de lui dire qui demeuroit dans cette maison. « C'est mon « père, répondit-elle, en souriant. Entrez, « monsieur. » En finissant ces mots, elle monta lestement l'escalier.

Ferdinand hésita un instant à se rendre à cette invitation un peu brusque. Mais le maître de la maison descendit, en lui disant, d'un ton amical : « Monsieur, notre « musique seule vous a probablement « attiré en ce lieu; n'importe, c'est la de« meure du pasteur, soyez-y le bien-venu. « Mes voisins et moi, continua-t-il, en « faisant monter Ferdinand, nous nous « réunissons alternativement chez l'un « d'entre nous, une fois la semaine, pour

« faire de la musique : c'est aujourd'hui
« mon tour. Voulez-vous prendre part au
« concert ou simplement l'écouter? asseyez-
« vous dans cet appartement. Etes-vous
« accoutumé à entendre de meilleure mu-
« sique que celle de simples amateurs, et
« préférez-vous une réunion où l'on passe
« le temps à converser? entrez dans la
« pièce voisine, vous y trouverez ma femme
« au milieu d'un petit cercle ; ici on joue
« des instrumens; là on jase. » En disant
ces mots, il ouvrit une porte, fit une lé-
gère inclination à Ferdinand, et s'assit
devant son pupitre. Notre voyageur vou-
loit faire des excuses; mais la société reprit
à l'instant le morceau qu'elle avoit inter-
rompu. En même temps l'épouse du pas-
teur, jeune et jolie femme, engagea Fer-
dinand, de la manière la plus gracieuse,
à suivre entièrement son goût, soit en res-

tant dans l'appartement des musiciens, soit en venant se joindre au cercle réuni dans l'autre appartement. Ferdinand, après lui avoir adressé quelques mots de politesse, l'y suivit.

Des chaises y formoient un demi-cercle, qui venoit aboutir au sofa. Elles étoient occupées par plusieurs femmes et par des hommes. Tout le monde se leva lorsque Ferdinand entra, et parut un peu contrarié de ce dérangement. Au milieu du demi-cercle se trouvoit une chaise plus basse que les autres, où étoit assise, le dos tourné à la porte, une demoiselle jeune et enjouée, qui, voyant chacun se lever, changea de position, et à la vue de l'étranger rougit et eut l'air embarrassé. Ferdinand supplia la compagnie de ne point interrompre l'entretien. On se rassit. La

maîtresse de la maison invita le nouveau venu à prendre place sur le sofa auprès de deux dames âgées, et mit sa chaise auprès de lui. « La musique, lui dit-elle, vous a « attiré parmi nous, et pourtant on n'en « fait pas dans cet appartement. Je l'en« tends néanmoins avec plaisir; mais je « ne puis partager l'enthousiasme de mon « mari pour de simples quatuors et des « symphonies. Plusieurs de mes amies sont « du même goût que moi. Voilà pourquoi, « quand nos maris sont occupés de leur « art favori, nous faisons ici la conversa« tion, qui est quelquefois montée sur un « ton trop haut pour les virtuoses nos « voisins. Je donne aujourd'hui un thé, « promis depuis long-temps. Chacun doit « raconter une histoire de revenans, ou « quelque chose qui y ressemble. Vous « voyez que mon auditoire est plus nom-

« breux que la réunion des musiciens. »

« Permettez-moi, Madame, d'augmenter « le nombre de vos auditeurs, » reprit Ferdinand, « quoique je ne sois pas d'une « très-grande force pour expliquer les his- « toires merveilleuses..... »

« Cela ne vous nuira en rien ici, » repartit une petite brune très-jolie ; « car il est « convenu entre nous que l'on ne cher- « chera aucune explication, quand même « elle seroit de la vraisemblance la plus « frappante. L'explication ôte tout le plaisir « que cause une histoire de revenant. »

« Je partage cet avis, répondit Ferdi- « nand ; mais, sans doute, j'ai interrompu « un récit intéressant ; oserai-je prier.... »

La demoiselle aux cheveux blonds, qui s'étoit levée de la petite chaise, rougit de nouveau; mais la maîtresse de la maison la tira par le bras, en riant, et la mena au milieu du cercle. « Allons, enfant, lui dit-elle, « ne fais pas de façons; assieds-« toi, et raconte ton histoire. Ce monsieur « nous fera aussi entendre la sienne. »

« Nous le promettez-vous, » dit la demoiselle à Ferdinand. Il répondit par une inclination; elle reprit la place destinée à la personne qui devoit parler, et commença ainsi: « Une de mes amies, nommée « Julienne, passoit, avec sa famille, tous « les étés à la terre de son père. Le château « étoit dans un canton romantique; des « montagnes formoient une ceinture dans « le lointain; des forêts de chêne, des bos-« quets d'agrément l'entouroient. C'étoit

« un édifice antique, habité par la longue
« suite des aïeux du père de Julienne. Voilà
« pourquoi ce dernier, loin d'y faire le
« moindre changement, ne s'appliquoit, à
« l'exemple de ses ancêtres, qu'à con-
« server tout dans le même état où ils le
« lui avoient été laissé.

« Au nombre des antiquités qui avoient
« le plus de prix à ses yeux, étoit au pre-
« mier rang la salle de famille, pièce
« voûtée, sombre, élevée, d'architecture
« gothique, et dont les portraits de ses
« aïeux, de grandeur naturelle, couvroient
« les murs noircis par le temps. Confor-
« mément à une habitude immémoriale,
« on mangeoit dans cette salle, et Julienne
« me répétoit souvent qu'elle ne pouvoit
« se défendre, surtout au souper, d'un
« sentiment de crainte et de répugnance,

« et que souvent elle avoit prétexté une « indisposition, pour ne pas venir dans « cette salle redoutable.

« Parmi les portraits, on voyoit celui « d'une femme qui, peut-être, n'apparr« tenoit pas à la famille; car le père de « Julienne ne pouvoit dire qui il repré« sentoit, ni comment il se trouvoit rangé « avec ceux de ses ancêtres : mais comme « il y tenoit probablement sa place depuis « long-temps, le père de mon amie ne le « dérangeoit pas.

« Julienne ne considéroit point ce por« trait sans un frisson involontaire, et elle « me racontoit que, depuis son enfance, « elle avoit éprouvé cette terreur secrète « sans être en état d'en dire la cause pré« cise. Son père traitoit ce sentiment de « crainte puérile, et l'obligeoit quelquefois

« à rester seule dans cette salle. Mais à
« mesure que Julienne grandissoit, la
« frayeur que lui occasionnoit ce singulier
« portrait augmentoit, et souvent elle sup-
« plioit son père, les larmes aux yeux, de
« ne pas la laisser seule dans la salle. — Ce
« portrait, disoit-elle, me lance des regards
« non pas sombres ni terribles, mais pleins
« d'une mélancolie singulièrement douce.
« Il semble qu'il veut m'attirer à lui et
« ouvrir ses lèvres pour me parler. Il sera
« certainement la cause de ma mort.

« Le père de Julienne renonça enfin à
« l'espoir de vaincre les terreurs de sa fille.
« Un soir, en soupant, la peur lui ayant
« occasionné des convulsions, parce qu'elle
« prétendoit avoir vu le portrait remuer
« les lèvres, le médecin enjoignit au père
« de mettre, à l'avenir, sa fille à l'abri de

« pareilles causes de frayeur. En consé-
« quence, le terrible portrait fut ôté de la
« salle, et on le plaça au-dessus de la
« porte d'une chambre inhabitée de l'étage
« supérieur.

« Julienne, après ce changement, passa
« deux ans sans éprouver d'alarmes. Son
« teint bientôt prit un éclat qui surprit
« généralement ; car, ses craintes conti-
« nuelles l'avoient rendue pâle et défaite ;
« mais le portrait et les terreurs qu'il
« produisoit, tout avoit disparu, et
« Julienne..... »

« Eh bien, » s'écria la maîtresse de la
maison, en souriant, quand elle s'aperçut que celle qui parloit sembloit hésiter à continuer, « avoue-le, ma chère

« enfant, Julienne trouva un admirateur « de sa beauté, n'est-ce pas ? »

« Cela est vrai, » repartit la demoiselle, qui rougit bien fort; « elle fut promise « en mariage. Son prétendu étant venu « la voir avant le jour fixé pour la noce, « elle le conduisit dans tout le château, « et lui fit admirer, de l'étage supérieur, « la belle vue, qui s'étendoit jusqu'aux « montagnes. Elle se trouvoit, sans s'en « douter, dans la chambre où l'on avoit « placé le malheureux portrait. Il étoit « naturel qu'un étranger, surpris de le voir « là tout seul, demandât qui il représen- « toit. Le regarder, le reconnoître, pousser « un cri perçant, se précipiter vers la porte, « fut, de la part de Julienne, l'affaire d'un « clin-d'œil. Mais soit que, par un effet « de la violence avec laquelle elle ouvrit

« la porte, le tableau eût été trop fortement « ébranlé, soit que le moment fût arrivé « où il devoit exercer sa funeste influence « sur Julienne, à l'instant où cette infor- « tunée veut sortir pour fuir sa destinée, « le portrait tombe. Julienne, renversée à « terre par sa frayeur et le poids accablant « du cadre, ne s'est plus relevée. »

Un long silence suivit ce récit. Il ne fut interrompu que par les exclamations qu'arrachoient la surprise et l'intérêt que l'on prenoit à la malheureuse Julienne. Ferdinand seul sembloit ne point partager l'émotion générale. Enfin, une des dames qui étoient assises près de lui rompit le silence, en disant : « Ce récit est littérale- « ment vrai. Je connois la famille à la- « quelle le fatal portrait a enlevé une jeune « personne charmante. J'ai aussi vu ce

« portrait. Il a, comme mademoiselle l'a « observé avec raison, un je ne sais quel « air de bonté qui pénètre tellement, que « je n'en ai pu long-temps supporter la « vue, et cependant son regard, plein « d'une douce mélancolie, dont vous avez « aussi parlé, a un attrait infini; il semble « que ses yeux ont la vie et le mouvement. »

« En général, » reprit la maîtresse de la maison, en éprouvant un certain frémissement, « je n'aime pas les portraits; aussi « je n'en voudrois pas avoir dans l'appar« tement que j'habite. On dit qu'ils pâ« lissent quand l'original expire. Plus ils « sont ressemblans, plus ils me rappellent « ces figures de cire, que je ne puis voir « sans aversion. »

« Voilà pourquoi, » repartit la jeune per-

sonne qui avoit raconté l'histoire, « je « préfère les portraits où l'on peint l'indi- « vidu occupé d'un objet quelconque. « Alors la figure représentée est entière- « ment étrangère à ceux qui la regardent; « au lieu que dans le simple portrait, elle « fixe ses yeux inanimés sur ce qui se « passe autour d'elle. De tels portraits me « semblent aussi contraires aux lois de « l'illusion, que les statues peintes. »

« Je partage cet avis, » répliqua Ferdinand; « car le souvenir de l'impression « terrible produite à l'époque de ma jeu- « nesse, par un portrait de ce genre, ne « s'effacera jamais de mon esprit. »

« Ah! racontez-nous cela, » dit la demoiselle aux cheveux blonds, qui n'avoit pas encore quitté la petite chaise. « Vous

« êtes, d'ailleurs, suivant votre promesse, « tenu de prendre ma place. » Elle se leva aussitôt, et força Ferdinand, en badinant, de changer de place avec elle.

« Cette histoire, dit-il, ressembleroit « un peu trop à celle que vous venez de « raconter. Permettez-moi donc..... »

« Cela ne fait rien, » répliqua la maîtresse de la maison. « On ne se rassasie jamais « de récits de ce genre ; et autant j'ai de « répugnance à regarder ces funestes por- « traits, autant j'ai de plaisir à entendre « raconter qu'ils ont remué les pieds ou « les yeux. »

« Mais sérieusement, répondit Ferdinand, qui eût bien voulu rétracter sa promesse, « mon histoire est trop hor-

« rible pour une si belle soirée. Je vous « avoue que je n'y puis songer sans fris« sonner, quoique depuis l'évènement il « se soit écoulé plusieurs années. »

« Tant mieux, tant mieux! » s'écrièrent la plupart de ceux qui étoient présens. « Comme vous excitez notre curiosité ! « La chose vous étant arrivée, nous en« tendrons enfin raconter un fait qui ne « pourra faire l'objet d'un doute. »

« Cela ne m'est pas arrivé personnelle« ment, » repartit Ferdinand, qui s'étoit trop avancé, « mais à un de mes amis, « dont la parole est aussi sûre pour moi « que ma propre expérience. »

On réitéra les instances, et Ferdinand commença en ces mots :

« Un jour que je disputais doucement « avec l'ami dont je viens de vous parler, « sur les apparitions et les pronostics, il « me raconta l'histoire suivante. J'avais « été invité, me dit-il, par un de mes « camarades de l'université, à aller passer « les vacances avec lui dans une terre de « son père. Le printemps, retardé cette « année-là par un hiver long et triste, n'en « parut que plus gai et plus agréable, ce « qui secondoit merveilleusement nos pro- « jets. Nous arrivâmes chez le père de mon « ami, dans les beaux jours d'avril, animés « de toute la gaîté que la saison inspiroit.

« Mon camarade, dont je n'avois pas « coutume de vivre séparé à l'université, « avoit recommandé, par ses lettres, de « tout disposer pour que chez son père « nous ne fussions pas non plus séparés.

« Nous occupions deux chambres voisines.
« On y jouissoit de la vue du jardin et
« d'un beau paysage, borné au loin par
« des forêts et des vignobles. Peu de jours
« après mon arrivée, j'étois tellement ha-
« bitué dans la maison, et familiarisé avec
« chacun, que personne, soit dans la fa-
« mille, soit parmi les domestiques, ne
« faisoit de différence entre mon ami et
« moi. Ses jeunes frères, qui me quittoient
« pendant le jour, passoient souvent la
« nuit dans ma chambre, ou dans celle de
« leur aîné. Leur sœur, fille charmante,
« âgée de douze ans, jolie et fraiche comme
« un bouton de rose, m'appeloit son frère,
« et prétendoit qu'en vertu de ce titre,
« elle devoit me faire connoître tous les
« endroits qu'elle affectionnoit dans le
« jardin, et me fournir à table et dans
« mon appartement tout ce qui m'étoit

« nécessaire. Ses prévenances, ses soins, ne « s'effaceront pas de mon souvenir ; ils y « vivront bien plus encore que les scènes « d'effroi que ce château rappellera tou- « jours à ma mémoire.

« Dès le jour de mon arrivée, j'avois « aperçu un grand portrait fixé dans le « mur d'une salle où j'étois obligé de passer « pour aller à ma chambre. Mais trop oc- « cupé des objets nouveaux qui, de tous « côtés, attiroient mon attention, je ne « l'avois pas bien considéré. Cependant, « lorsque les deux jeunes frères de mon « ami se furent si tendrement attachés à « moi, je remarquai qu'en venant m'ac- « compagner le soir dans ma chambre, « ils témoignoient une frayeur extraordi- « naire en traversant la salle où étoit le « portrait. Ils se pressoient autour de moi,

« en me caressant, pour que je les prisse « dans mes bras, et celui que j'étois obligé « de continuer à tenir par la main, cachoit « son visage, afin que ses yeux ne ren- « contrassent pas le moindre trait du « tableau.

« Sachant que la plupart des enfans ont « peur des figures colossales, ou même de « grandeur naturelle, je cherchai à donner « du courage à mes deux petits amis; « cependant, en considérant plus attenti- « vement le portrait qui les effrayoit *si* « fort, je ne pus me défendre d'un mou- « vement de crainte. Ce portrait repré- « sentoit un chevalier, dans le costume des « siècles les plus reculés. Un ample man- « teau de couleur grise lui descendoit des « épaules jusqu'aux genoux; un de ses » pieds, posé en avant, sembloit vouloir

« quitter la toile; son visage avoit une
« expression qui glaçoit d'effroi. Je n'avois
« encore rien vu de semblable parmi les
« vivans. C'étoit un mélange affreux de
« l'immobilité de la mort et des restes
« d'une passion pénible et violente, que
« la cessation même de la vie n'avoit pu
« faire disparoître. On auroit dit que le
« peintre avoit emprunté les traits effrayans
« d'un homme sorti du tombeau, pour
« peindre ce portrait épouvantable.

« J'étois saisi d'une frayeur égale à celle
« des enfans toutes les fois que je voulois
« contempler ce portrait. Son aspect étoit
« désagréable à mon ami, mais ne lui
« causoit pas de terreur. Sa sœur regar-
« doit seule cette figure hideuse en riant,
« et me disoit, d'un air compatissant,
« quand je témoignois mon aversion : Cet

« homme n'est pas méchant ; mais il est
« certainement bien malheureux.

« Mon ami me dit que ce portrait étoit
« celui de l'auteur de sa race, et que son
« père y attachoit un grand prix. Il avoit
« probablement été placé là dès l'époque
« la plus reculée, et il n'étoit guère pos-
« sible de l'ôter sans faire perdre à cette
« ancienne salle de cérémonie quelque
« chose de sa régularité.

« Cependant le temps de nos vacances
« se passoit insensiblement au milieu des
« plaisirs de la campagne. Leur terme ap-
« prochoit. Le vieux comte, qui avoit
« remarqué la répugnance que nous éprou-
« vions à quitter et lui et son aimable fa-
« mille, et son château et le beau pays
« qui l'entouroit, s'étoit appliqué, avec

« un soin admirable, à faire du jour qui « précédoit notre départ, une suite conti- « nuelle de petites fêtes champêtres ; l'une « succédoit à l'autre sans la moindre appa- « rence d'apprêt, elle en sembloit une « suite nécessaire. L'éclat dont brilloient « les yeux de la sœur de mon ami, lors- « qu'elle apercevoit la satisfaction de son « père ; la joie qui se peignoit dans les « regards d'Emilie (c'est ainsi que se nom- « moit cette charmante personne), lorsque « son père étoit lui-même surpris par les « dispositions qu'elle avoit prises, et qui « devançoient ses projets, me faisoient « quelquefois deviner l'intelligence qui « régnoit entre le père et la fille, et la part « active que prenoit Emilie à diriger l'en- « semble qui régnoit dans les fêtes de cette « journée.

« La soirée arriva, la société se dispersa

« dans le jardin ; mais mon aimable com-
« pagne ne quitta pas mes côtés. Les deux
« jeunes garçons sautoient gaîment devant
« nous, poursuivoient les hannetons, et
« secouoient les arbrisseaux pour les faire
« tomber. La rosée s'élevoit à la clarté de
« la lune, et formoit un réseau argenté
« sur les fleurs et sur le gazon. Emilie
« tenoit mon bras, et en sœur affectionnée
« me conduisit, comme pour en prendre
« congé, à tous les bosquets et à tous les
« endroits que j'avois coutume de visiter
« seul avec elle ou bien avec sa famille.

« Revenant à la porte du château, je
« fus obligé de lui réitérer la promesse que
« son père m'avoit fait prononcer, de venir
« passer avec eux quelques semaines de
« l'automne. Cette saison, dit-elle, est
« aussi belle que le printemps. Il ne s'agit

« que de comprendre ce qu'elle veut faire « entendre par la couleur bigarrée qu'elle « donne aux feuilles, et de conserver, « dans toute sa pureté, le sentiment qu'ins- « pire la nature. Avec quel plaisir je promis « d'éluder, pour celle-là, toutes les autres « invitations! Emilie se retira dans son ap- « partement; et, suivant ma coutume, je « montai au mien avec les deux enfans; ils « couroient gaîment dans l'escalier, et en « traversant la file des appartemens foible- « ment éclairés. A mon grand étonnement, « le terrible portrait ne troubla pas leur « joie bruyante.

« J'avois, moi-même, la tête et le cœur « pleins de la journée qui venoit de s'écou- « ler, et de la manière agréable dont mon « temps s'étoit passé dans le château du « comte. Les images variées de ces jours

« heureux se pressoient dans mon souve-
« nir ; mon imagination, qui avoit alors
« toute la vivacité de la jeunesse, fut tel-
« lement agitée, que je ne pus goûter le
« sommeil auquel mon ami étoit déjà livré.
« L'image d'Emilie, si intéressante par sa
« grâce naïve, par son affection pure pour
« moi, se présenta à mes yeux tel qu'un
« fantôme aimable brillant de beauté. Je
« me mis à la fenêtre pour jeter de nou-
« veau un coup-d'œil sur ce paysage que
« j'avois si souvent parcouru avec elle, et
« récemment encore pour la dernière fois.
« Je reconnus chaque endroit à la lumière
« blanchâtre de la lune.

« Les rossignols chantoient dans les bo-
« cages où nous aimions à nous asseoir ;
« la petite rivière, sur laquelle nous vo-
« guions souvent en faisant entendre les

« chants de la gaîté, rouloit en murmurant
« ses flots argentés.

« Absorbé dans une rêverie profonde,
« je me disois : Il sera peut-être évanoui
« avec les fleurs du printemps, ce charme
« aimable et gracieux d'une affection
« douce, paisible et innocente ; et de
« même que dans l'arrière-saison, une en-
« veloppe rude recouvre quelquefois le
« fruit qui succède à la fleur, de même la
« réserve et la froideur me fermeront peut-
« être, à l'automne prochain, ce cœur
« tendre qui aujourd'hui aime à s'épancher
« dans le mien.

« Attristé par ces réflexions, je me retirai
« de la fenêtre ; et livré à une agitation
« pénible, je traversai l'appartement voisin.
« Je me trouvai tout-à-coup devant le

« portrait de l'aïeul de mon ami. La clarté
« de la lune le frappoit de la manière la
« plus singulière, de sorte qu'il sembloit
« se mouvoir tel qu'un spectre hideux. La
« réflexion de la lumière lui donnoit l'ap-
« parence d'un corps réel prêt à quitter
« le fond obscur qui l'entouroit. L'immo-
« bilité de ses traits s'étoit comme anéantie
« pour faire place à la mélancolie la plus
« profonde, et la sévérité morne et glaciale
« de son œil fixe, paroissoit seule em-
« pêcher sa bouche de s'ouvrir pour
« exhaler sa douleur.

« Mes genoux s'entrechoquèrent, et d'un
« pas mal assuré je regagnai ma chambre.
« La fenêtre en étoit encore ouverte. Je
« m'y replaçai, pour que la fraîcheur de
« l'air de la nuit et l'aspect du beau pay-
« sage, dissipassent la terreur que je venois

« d'éprouver. Je portai mes regards sur
« une large allée de tilleuls antiques, qui
« s'étendoit depuis ma fenêtre jusqu'aux
« ruines d'une vieille tour, et qui avoit
« été le théâtre ordinaire de nos plaisirs
« et de nos jeux champêtres. Le souvenir
« du hideux portrait se dissipoit déjà,
« lorsqu'il me sembla qu'un brouillard
« épais, sorti des ruines de la tour, par-
« couroit l'allée de tilleuls pour venir à
« moi.

« Je regardai ce nuage avec une cu-
« riosité inquiète ; il s'approcha, mais il
« étoit caché par le feuillage touffu des
« arbres.

« Soudain j'aperçus dans un endroit
« de l'allée, plus éclairé que les autres, la
« figure dont le portrait représentoit les
« traits formidables, enveloppée du man-

« teau gris qui m'étoit si connu; elle « s'avançoit vers le château, comme en « hésitant. Aucun bruit ne décéloit sa « marche sur le sol pierreux; elle passa « devant ma fenêtre sans y jeter les yeux, « et gagna une porte latérale qui menoit « aux appartemens de la façade du châ- « teau.

« Tremblant, saisi d'effroi, je m'élançai « vers mon lit. Je vis, avec plaisir, que « les deux enfans couchés de chaque côté « dormoient profondément. Le bruit que « je fis les éveilla; ils sourirent, et se ren- « dormirent aussitôt. L'agitation m'ôta le « sommeil; je me tournai pour éveiller un « des enfans et causer avec lui...... Qui « pourra dépeindre mon épouvante, quand « je vis devant le lit de l'enfant l'effroyable « figure?

« Le saisissement, l'horreur me gla-
« cèrent; je n'osai ni remuer, ni même
« fermer les yeux. Je vis le spectre se
« pencher vers l'enfant, et lui baiser dou-
« cement le front. Il se pencha ensuite
« par dessus mon lit, et baisa le front de
« l'autre enfant.

« Je perdis connoissance en ce moment;
« et le lendemain matin, les enfans m'ayant
« réveillé par leurs caresses, je fus dis-
« posé à regarder cette scène comme un
« rêve.

« Cependant, l'instant du départ étoit
« proche. Nous déjeûnâmes encore tous
« ensemble, pour la dernière fois, dans
« un bosquet de lilas en fleurs. Prenez un
« peu plus de soin de votre personne pen-
« dant le voyage, » me dit le vieux comte,

au milieu de la conversation; « hier au « soir, vous vous êtes promené un peu « tard au jardin, dans un habillement trop « léger. J'ai craint que cette imprudence « ne vous fît attraper la fièvre. Les jeunes « gens croyent que leur santé est inatta- « quable ; mais, je vous le répète, écoutez « le conseil d'un ami.

« En effet, lui répondis-je, je croirois « volontiers que cette nuit une fièvre mal- « faisante m'a tourmenté. Jamais je n'ai « été effrayé par des visions aussi épou- « vantables. Je conçois à présent comment « les rêves donnent sujet à une imagi- « nation vive de forger et de raconter les « apparitions les plus extraordinaires.

« Que voulez-vous dire? me demanda « le comte, d'un air un peu agité. Je lui

« racontai ce que j'avois vu pendant la
« nuit; à ma grande surprise, il me parut,
« non pas étonné, mais extrêmement
« ému.

« Le fantôme a baisé les deux enfans
« au front? me dit-il d'une voix trem-
« blante. » — Je lui répondis que c'étoit
« la vérité. Il s'écria alors avec l'accent de
« la douleur la plus profonde : « O ciel!
« ils mourront donc aussi tous deux! »

La compagnie avoit jusqu'à ce moment écouté Ferdinand avec la plus grande attention, aucun bruit ne l'avoit interrompu; mais lorsqu'il eut prononcé les derniers mots, la plupart de ses auditeurs frissonnèrent, et la demoiselle qui avoit occupé la chaise avant lui, jeta un cri perçant.

« Jugez, continua Ferdinand, à quel

« point cette exclamation inattendue sur-
« prit l'ami au nom duquel je parle. La
« vision de la nuit avoit causé à ses sens
« une agitation terrible, mais le ton la-
« mentable du comte lui perça le cœur,
« et bouleversa tout son être par l'idée re-
« doutable d'un monde spirituel et des
« terreurs secrètes qu'il produit. Ce n'étoit
« donc pas un rêve, une chimère, fruit
« d'une imagination exaltée! Un messager
« mystérieux, infaillible, sorti du monde
« surnaturel, avoit passé auprès de lui,
« s'étoit placé près de sa couche, et par
« son baiser fatal avoit insinué le germe de
« la mort dans le sein des deux enfans.

« Il pria vainement le comte de lui ex-
« pliquer cet événement prodigieux; vaine-
« ment le fils pressa son père de lui dévoiler
« un mystère qui étoit vraisemblablement

« une propriété de la famille. Tu es encore
« trop jeune, répondit le comte ; trop tôt
« hélas, pour ton repos, tu seras instruit
« des choses terribles que tu soupçonnes
« dans ce mystère! »

« Lorsque l'on vint avertir mon ami que
« tout étoit prêt pour le départ, il se rap-
« pela que durant son récit le comte avoit
« éloigné Emilie et ses deux jeunes fils. Pro-
« fondément ému, il prit congé du comte
« et des deux jeunes enfans qui revinrent
« vers lui, et qui ne vouloient pas s'en sépa-
« rer. Emilie placée à une fenêtre lui dit
« adieu par un signe. Trois jours après, le
« jeune comte reçut la nouvelle de la mort
« de ses deux frères. Leur carrière s'étoit
« terminée dans la même nuit. »

« Vous voyez, continua Ferdinand,

« d'un ton un peu plus gai, pour com-
« battre les impressions profondes de tris-
« tesse que son histoire avoit produites
« sur la compagnie, vous voyez que mon
« histoire est bien éloignée de donner l'ex-
« plication naturelle du merveilleux qu'elle
« contient, explication qui vous choque
« avec raison. Elle ne fait pas même con-
« noître entièrement ce merveilleux, ce
« que l'on est pourtant fondé à attendre
« de tout récit qui offre un prodige. Mais
« je n'ai rien pu apprendre de plus, et le
« vieux comte ayant fini ses jours sans
« révéler le mystère à son fils, je ne vois
« pas d'autre moyen de terminer l'histoire
« de ce portrait, qui n'est certainement pas
« dépourvue d'intérêt, qu'en inventant à
« plaisir un dénoûment qui en contienne
« l'explication. »

« Cela ne me paroît pas bien nécessaire, » dit un jeune homme ; « cette histoire, de « même que celle qui l'a précédée, est « réellement finie, et donne toute la sa- « tisfaction que doit procurer un récit de « ce genre. »

« Je ne partagerois pas votre opinion, » répondit Ferdinand, « si j'étois en état « d'expliquer la connexion mystérieuse « du portrait avec la mort des deux en- « fans, arrivée pendant la nuit, ou des « terreurs de Julienne à la vue de l'autre « portrait, avec sa mort, dont il fut la « cause. Je ne vous suis pas moins obligé « de la satisfaction que vous témoignez. » « Mais, » repartit le jeune homme, « qu'y « gagneroit votre imagination, si la con- « nexion dont vous parlez vous étoit con- « nue ? »

« Beaucoup assurément, » reprit Ferdinand, « car l'imagination exige autant de « fini dans les objets qu'elle se représente, « que le jugement exige de justesse et « d'accord dans les idées. »

La maîtresse de la maison qui n'aimoit pas les disputes savantes, se mit du côté de Ferdinand. « Nous autres femmes, » dit-elle, « nous sommes toujours curieuses: ne « trouvez donc pas extraordinaire que nous » nous plaignions de ce qu'une histoire « n'est pas terminée. Il me semble que ce « seroit comme si je voyois les dernières « scènes du Don-Juan de Mozart, sans « celles qui précèdent; vous n'en seriez « pas satisfait non plus, quoique ces der-« nières scènes aient un mérite émi-« nent. »

Le jeune homme garda le silence,

moins, peut-être, par conviction, que par politesse. Plusieurs personnes se préparoient à se retirer, et Ferdinand, qui avoit vainement cherché de tous ses yeux la demoiselle aux cheveux blonds, étoit déjà à la porte, lorsqu'un homme assez avancé en âge, qu'il se souvint d'avoir vu dans l'appartement des musiciens, lui demanda si l'ami dont il avoit raconté l'histoire, ne s'appeloit pas le comte Panner?

« C'est son nom, » répondit Ferdinand un peu interdit. « Comment devinez-« vous?..... Connoissez-vous sa famille? »

« Vous n'avez dit que la vérité pure, » repartit l'inconnu. « Où est le comte ac-« tuellement? »

« Il est en voyage, » reprit Ferdinand; « mais je suis surpris..... »

« Correspondez-vous avec lui ? » demanda l'inconnu.

« Oui, » répliqua Ferdinand ; « mais je « ne comprends pas..... »

« Eh bien, » continua le vieillard, « dites-« lui qu'Emilie pense encore à lui, et « qu'il vienne au plutôt, s'il prend quel-« qu'intérêt à un secret qui concerne très-« particulièrement sa famille. »

Là-dessus le vieillard monta dans sa voiture, et se trouvoit hors de la vue de Ferdinand, que celui-ci n'étoit pas encore revenu de son étonnement. Il regarda inutilement autour de lui, pour découvrir quelqu'un à qui il pût s'informer du nom de l'inconnu. Toute la société étoit déjà partie. Déjà il projetoit, au risque de passer

pour indiscret, de demander quelques informations au pasteur qui l'avoit accueilli si amicalement, lorsque l'on vint fermer la porte de la maison. Il fut obligé de reprendre tristement le chemin de l'auberge, et de remettre ses recherches au lendemain.

La scène effrayante de la nuit qui avoit précédé le départ de Ferdinand du château du père de son ami, avoit comme affoibli l'image d'Emilie dans son esprit; et la distraction, effet du voyage qu'il avoit entrepris peu après, n'avoit pas contribué à la lui rappeler bien vivement. Mais en ce moment le souvenir d'Emilie reprit tout-à-coup une vie nouvelle par le récit de la soirée et la conversation du vieillard; il se présenta même avec plus de force et de vivacité, que dans le temps où il avoit pai-

siblement pris naissance. Ferdinand crut avoir reconnu Emilie dans la jolie personne aux cheveux blonds. Plus il se rappeloit sa tournure, ses yeux, le son de sa voix, la grâce de tous ses mouvemens, plus la ressemblance lui paroissoit frappante. Le cri d'effroi qui lui étoit échappé lorsqu'il avoit parlé de l'explication que le vieux comte avoit donnée de l'apparition du fantôme, sa prompte disparition lorsque le récit avoit été terminé, sa liaison avec la famille de Ferdinand (car la demoiselle aux cheveux blonds, dans l'histoire de la mort de Julienne, avoit raconté l'accident funeste arrivé à la sœur de celui-ci), tout donnoit un degré de certitude à ses présomptions.

La nuit se passa à imaginer des projets et des plans, à résoudre des doutes et des

difficultés, et Ferdinand attendit bien impatiemment le jour qui devoit dissiper cette obscurité. Il alla chez le pasteur, qu'il trouva au milieu de ses cahiers de musique; et en donnant tout naturellement un autre tour à la conversation, il saisit l'occasion de s'informer de quelques-unes des personnes avec qui, la veille, il avoit passé la soirée.

Il ne recueillit, malheureusement, que des réponses peu satisfaisantes à ses questions, concernant la demoiselle aux cheveux blonds et le mystérieux vieillard; car le pasteur avoit tellement été absorbé par sa musique, qu'il n'avoit pas fait attention à beaucoup de personnes qui étoient venues chez lui; et Ferdinand eut beau lui décrire, de la manière la plus détaillée, l'habillement et d'autres particularités, il

lui fut impossible de faire comprendre au pasteur quels étoient les individus dont il vouloit savoir les noms. « Il est fâcheux, » dit le pasteur, « que ma femme soit sortie; « elle vous donneroit tous les éclaircisse- « mens que vous desirez. Cependant, « d'après la description que vous faites, il « me semble que la jeune personne aux « cheveux blonds est mademoiselle de « Hainthal; mais..... »

« Mademoiselle de Hainthal! » reprit Ferdinand un peu brusquement; mais il ne tarda pas à se remettre.

« Oui, je le crois, » répondit le pasteur. « Connoissez-vous cette demoiselle? »

« Je connois sa famille, » répliqua Ferdinand. « Mais, d'après quelques traits de

« ressemblance qui existent dans la même « famille, je croyois que ce pouvoit être « la jeune comtesse de Wartbourg, qui « ressemble beaucoup à son frère. »

« Cela est possible, » dit le pasteur. « Vous « l'avez donc connu cet infortuné comte « de Wartbourg ? »

« Infortuné ! » s'écria Ferdinand extrêmement surpris.

« Vous ne savez donc rien, » continua le pasteur, « de l'évènement déplorable « qui a eu lieu récemment au château de « Wartbourg ? Le jeune comte qui, dans « ses voyages, avoit probablement vu « beaucoup de jardins parfaitement des- « sinés, voulut faire quelques changemens « pour embellir le superbe paysage qui

« entoure son château. Il lui sembla que « les ruines d'une vieille tour formoient un « obstacle à l'exécution de son plan, et « il donna ordre de l'abattre. Son jardi- « nier lui représenta en vain que, vues « d'une des ailes du château, ces ruines « offroient à l'extrémité d'une antique et « majestueuse allée de tilleuls, un coup- « d'œil magnifique, et que d'ailleurs elles « donneroient une apparence plus roman- « tique aux nouvelles parties que l'on alloit « arranger. Un vieux domestique, blanchi « au service de ses pères, le supplia, les « larmes aux yeux, d'épargner les restes « vénérables des siècles passés. On répétoit « même qu'une ancienne tradition, con- « servée dans le pays, annonçoit que la « durée de la maison de Wartbourg avoit « jadis été liée, par un enchantement, à « l'existence de cette tour.

« Le comte, en homme éclairé, ne fit
« aucune attention à tous ces discours ;
« peut-être même le confirmèrent-ils
« davantage dans sa résolution. Les ou-
« vriers se mirent au travail. Les murs,
« construits avec des quartiers de rochers
« énormes, résistèrent long-temps aux
« efforts réunis des outils et de la poudre.
« L'architecte de cet édifice sembloit avoir
« bâti pour l'éternité.

« Enfin, la persévérance du travail l'em-
« porta. Un morceau de rocher, en se
« détachant, se précipita dans une ouver-
« ture que des décombres et des brous-
« sailles avoient long-temps cachée, et
« tomba dans une caverne profonde. On
« découvrit, aux derniers rayons du jour,
« une immense voûte souterraine, sou-
« tenue par d'énormes piliers. Avant de

« pousser plus loin les recherches, on « alla instruire le jeune comte de cette « découverte.

« Il vint, et curieux de connoître ce « séjour ténébreux, il y descendit avec « deux domestiques. Il y trouva des chaînes « couvertes de rouille, qui, fixées dans le « roc, désignoient l'ancienne destination « de ce caveau; d'un autre côté, un « corps revêtu de l'habillement d'une « femme, comme on le portoit aux âges « les plus reculés; il avoit résisté, d'une « manière étonnante, aux ravages du « temps. Tout auprès étoit étendu un sque- « lette humain presque détruit. Les deux « domestiques ont raconté que le jeune « comte, à l'aspect de ce corps, s'étoit « écrié, avec l'accent de la plus profonde « terreur : Grand Dieu! c'est celle dont

« le portrait a tué ma future. En finissant « ces mots il tomba, sans connoissance, « auprès du corps. La secousse que sa « chute occasionna, réduisit le cadavre « en poussière.

« On reporta le comte dans son châ- « teau. Les soins des médecins le firent « revenir à la vie; mais il ne recouvra pas « ses sens. Il est probable que cet évène- « ment tragique fut occasionné par l'air « du caveau long-temps renfermé. Peu de « jours après, le comte mourut com- « plètement aliéné. Il est singulier que « l'extinction de sa vie coïncide avec la « destruction de cette tour en ruine; il « n'existe plus, en effet, de branche mas- « culine de cette famille. Les actes relatifs « à sa succession, ratifiés et scellés par « l'empereur Otton, sont encore dans les

« archives de la maison. Leur contenu n'a,
« jusqu'à présent, été transmis que verba-
« lement du *père à son fils*, comme un
« secret héréditaire. Maintenant, il va être
« connu. Il est également vrai que la
« fiancée du comte fut tuée, il y a en-
« viron six mois, par la chute d'un por-
« trait. »

« Hier, j'entendis raconter cet évène-
« ment funeste par la jeune demoiselle aux
« cheveux blonds », reprit Ferdinand.

« Il est bien possible que cette jeune
« personne soit la comtesse Emilie, »
répliqua le pasteur; « elle étoit l'amie
« intime de la pauvre fiancée. »

« La comtesse Emilie ne réside-t-elle
« donc pas au château de Wartbourg? »
demanda Ferdinand.

« Depuis la mort de son frère, » répondit le pasteur, « elle demeure chez une pa-
« rente de sa mère, au château de Lilienfels,
« peu éloigné d'ici. Comme on ne sait pas
« encore avec certitude à qui appartiendra
« le château de Wartbourg, il est pro-
« visoirement en séquestre. »

Ferdinand en avoit appris assez pour abandonner le projet d'un voyage à la capitale. Il remercia le pasteur des renseignemens qu'il lui avoit donnés, et se fit conduire au château où demeuroit Emilie.

Il étoit encore grand jour quand il y arriva. Pendant toute la route, il eut présente à la pensée la figure aimable que la veille il avoit reconnue trop tard. Il se rappeloit chacune de ses paroles, le son de sa voix, ses mouvemens; et ce qui ne

se présentoit pas à sa mémoire, son imagination le lui offroit avec la vivacité des sensations du jeune âge, et tout le feu d'un amour renaissant. Déjà il adressoit de secrets reproches à Emilie de ce qu'elle ne l'avoit pas reconnu, comme lui l'avoit reconnue; et, pour éprouver si ses traits étoient devenus entièrement étrangers à celle qu'il idolâtroit, il se fit annoncer, sans dire son nom, comme un étranger qui desiroit l'entretenir des affaires de sa famille.

Tandis qu'il attendoit impatiemment dans l'appartement où on l'avoit fait entrer, il reconnut parmi les portraits dont il étoit décoré, la personne dont la veille les traits l'avoient de nouveau enchanté. Il le contemploit avec ravissement, lorsque la porte s'ouvrit, et Emilie entra. Elle reconnut à l'instant Ferdinand, et avec l'ac-

cent le plus doux, elle le nomma l'ami de son enfance.

La surprise rendoit Ferdinand incapable de répondre convenablement à un accueil aussi gracieux : ce n'étoit pas la charmante personne aux cheveux blonds, ce n'étoit pas une figure semblable à celle qu'il s'étoit imaginée, qui se montroit en ce moment à ses yeux. C'étoit Emilie, brillante d'un éclat de beauté que l'imagination de Ferdinand n'avoit pu deviner. Il reconnut cependant chacun des traits qui l'avoient charmé jadis, mais revêtus de toute la perfection que la nature départit aux objets de son affection particulière (1).

(1) Pour donner au lecteur une idée du style emphatique que les Allemands prennent quelque-

Ferdinand fut comme ébloui pendant quelques instans ; il n'osa point parler de son amour, et encore moins faire mention du portrait et des autres prodiges du château de Wartbourg. Emilie parla des jours heureux de son enfance, et ne dit que quelques mots de la mort de son frère.

Le soir, la jeune personne aux cheveux blonds entra avec le vieillard inconnu.

---

fois pour le sublime, voici le reste de la phrase, traduit littéralement.

« .... dans ces momens rares où elle paroît vouloir
« vaincre l'art qui s'efforce de s'élever au monde
« idéal, et où elle cherche, en produisant des
« images visibles des beautés éternelles, à apaiser
« le génie désolé de l'anéantissement de ce qu'il
« a imaginé. »

Emilie les présenta tous deux à Ferdinand comme le baron de Hainthal et sa fille Clotilde. Ils reconnurent l'étranger qu'ils avoient vu la veille. Clotilde plaisanta sur l'incognito que Ferdinand avoit voulu garder, et celui-ci se trouva tout d'un coup, par une suite peu nombreuse d'évènemens inattendus, mais très-naturels, entre la personne que sa mère lui destinoit pour épouse, l'objet de son amour qu'il venoit de retrouver, et l'étranger mystérieux qui lui avoit promis des éclaircissemens sur les portraits merveilleux.

La société ne tarda pas à être augmentée par la dame du château, en qui Ferdinand reconnut une de celles qui, la veille, étoient assises à côté de lui. Par égard pour Emilie on ne traita aucun des sujets qui intéressoient le plus Ferdinand;

mais après le souper, le baron se rapprocha de lui.

« Je ne doute pas, » lui dit-il, « que vous
« ne désiriez vivement recevoir quelques
« lumières sur des évènemens dont, sui-
« vant votre récit d'hier au soir, vous
« avez été témoin. Je vous ai reconnu dès
« le premier abord, et je savois que le
« récit que vous disiez tenir de l'un de vos
« amis, étoit votre propre histoire. Je ne
« puis, au reste, vous faire connoître que ce
« que je sais; mais cela suffira, peut-être,
« pour préserver de chagrins et de désa-
« grément Emilie, que j'aime comme ma
« fille, et à laquelle, d'après votre récit,
« je vois que vous prenez un vif intérêt. »

« Préserver Emilie de désagrément! » reprit Ferdinand avec chaleur: « expli-
« quez-vous; que faut-il que je fasse? »

« Nous ne pouvons ici parler à notre « aise, » répondit le baron; « demain « matin, j'irai vous voir dans votre appar- « tement. »

Ferdinand lui demandoit un entretien pour la nuit, mais le baron fut inflexible. « Il ne s'agit pas, » lui dit-il, « d'émouvoir « votre imagination par un récit merveil- « leux, mais de conférer avec vous sur « les intérêts très - importans de deux « familles distinguées. Voilà pourquoi la « fraîcheur du matin convient parfaite- « ment pour adoucir l'horreur que vous « feront éprouver mes récits. Attendez- « moi donc, si cela ne vous gêne pas, « demain matin de bonne heure. J'aime « à devancer le lever du soleil; aussi n'ai-je « jamais trouvé le temps trop court jus- « qu'à midi pour faire mes affaires, » ajou-

ta-t-il en riant et en se tournant à moitié vers le reste de la société, comme s'il eût été question d'objets indifférens.

Ferdinand passa une nuit très-agitée, en songeant à l'entretien qu'il devoit avoir avec le baron; celui-ci le trouva à sa fenêtre, quoique l'aurore parût à peine.

« Vous savez », dit le baron, « que j'avois « épousé la sœur du vieux comte de « Wartbourg. Cette alliance fut moins la « cause que la suite de notre intime ami- « tié. Nous connoissions réciproquement « nos pensées les plus secrètes, et l'un « n'entreprenoit rien que son ami n'eût « autant de part que lui-même au projet « qu'il formoit. Le comte avoit pourtant « un secret pour moi; mais je n'en aurois « rien su, si le hasard ne me l'eût dé- « couvert. »

« Le bruit se répandit tout-à-coup que
« l'on avoit aperçu le fantôme de la Roche
« de la None ; c'est ainsi que les paysans
« appellent l'endroit où étoient les ruines
« de cette vieille tour que vous avez connue.
« Les gens de bon sens ne firent que rire de
« ce bruit. Je voulois, la nuit qui devoit
« suivre, arracher le masque au prétendu
« spectre, et je me réjouissois d'avance de
« mon triomphe ; mais, à mon grand éton-
« nement, le comte me détourna de ce
« dessein. Comme j'y persistois, ses repré-
« sentations devinrent plus sérieuses ; et
« enfin, il me conjura, au nom de l'amitié,
« de me désister de ce projet.

« Son ton grave excita mon attention.
« Je lui adressai des questions ; je regardai
« même ses craintes comme l'effet d'une
« maladie, et je le priai de faire les remèdes

« convenables. Mais il me répondit d'un air « chagrin : Mon frère, tu connois ma sin- « cérité pour toi ; mais il s'agit ici d'un « secret qui est une propriété sacrée de ma « famille. Mon fils seul doit en être ins- « truit, et seulement à mon lit de mort. « Ne me questionne donc pas davan- « tage. »

« Je me tus ; mais je recueillis secrètement « toutes les traditions qui s'étoient conser- « vées parmi les paysans. Le bruit le plus « généralement répandu étoit que le fan- « tôme se montroit à la Roche de la None, « quand quelqu'un de la famille du comte « devoit mourir. En effet, peu de jours après « le plus jeune fils du comte expira. Le « comte sembloit le pressentir ; il recom- « manda cet enfant de la manière la plus par- « ticulière à la femme qui en prenoit soin ; il « fit même, sous prétexte d'une indispo-

« sition, venir deux médecins, qui restèrent
« quelques jours au château; mais ces soins
« excessifs conduisirent précisément l'enfant
« au tombeau; car la garde, qui passoit par-
« dessus des pierres auprès des ruines de
« la tour, voulut, par précaution, porter
« l'enfant; elle glissa, et en tombant le
« blessa si fort, qu'il resta sur la place. Elle
« raconta qu'elle avoit cru voir l'enfant
« étendu tout ensanglanté au milieu des
« pierres, que la frayeur l'avoit fait tomber
« la face contre terre; et qu'en revenant à
« elle, l'enfant, baigné dans son sang, se
« trouvoit au même endroit où elle avoit
« aperçu son fantôme.

« Je ne vous rapporterai pas tous les ré-
« cits qu'une imagination grossière débita
« pour expliquer cette vision; car, lors d'un
« accident pareil, elle est vivement mise en

« jeu, et l'on invente plus que l'on ne ra-
« conte ce qui a eu lieu. Je ne pouvois pas
« attendre beaucoup plus de satisfaction des
« archives de la famille ; les documens les
« plus importans étoient conservés dans un
« coffre de fer, dont la clef ne sortoit pas des
« mains du possesseur du château. Je dé-
« couvris pourtant, dans les registres généa-
« logiques et dans des pièces du même
« genre, que jamais cette famille n'avoit eu
« de branches collatérales masculines. Mes
« recherches ne me firent rien trouver de
« plus.

« Enfin j'obtins, lorsque mon ami tou-
« choit à sa dernière heure, quelques éclair-
« cissemens qui cependant ne sont pas com-
« plets. Vous vous rappelez que lorsque le
« fils étoit en voyage, le père fut attaqué
« de la maladie qui l'enleva si prompte-

« ment. La veille de sa mort, il m'envoya
« chercher à la hâte; fit éloigner tous ceux
« qui étoient présens, et se tournant vers
« moi, il me dit : Je sens que ma fin ap-
« proche. Je suis le premier de ma famille
« que la mort surprend avant d'avoir pu
« communiquer à son fils un secret sur le-
« quel repose la durée de ma maison. Jure-
« moi de ne le découvrir qu'à mon fils.
« Cette assurance peut seule me faire
« attendre tranquillement ma dernière
« heure. »

« Je lui promis, au nom de l'honneur et
« de l'amitié, ce qu'il exigeoit de moi; il
« commença ainsi : L'origine de ma race,
« tu le sais, se perd dans la nuit des temps.
« Ditmar, le premier de mes ancêtres,
« dont les documens écrits fassent men-
« tion, accompagna l'empereur Otton en

« Italie. Son histoire est d'ailleurs très-
« obscure. Il avoit un ennemi, appelé le
« comte Bruno, dont, suivant les anciennes
« traditions, il tua par vengeance le fils
« unique. Puis, il le tint lui-même enfermé
« jusqu'à sa mort dans cette tour, dont les
« ruines, situées sur la Roche de la None,
« défient encore la main du temps. Ce
« portrait, que tu vois orner seul la salle
« de cérémonie, est celui de Ditmar. S'il
« faut en croire les traditions de la famille,
« les morts l'ont peint. Il est, en effet,
« presqu'impossible qu'un être vivant ait
« pu supporter l'aspect de traits aussi
« hideux, ou les représenter dans un ta-
« bleau. Mes aïeux ont plusieurs fois essayé
« de faire mettre un enduit sur cette épou-
« vantable figure; mais dans la nuit, les
« couleurs perçoient l'enduit, et l'affreuse
« image reparoissoit aussi distinctement

« qu'auparavant. Souvent, pendant la nuit,
« ce Ditmar erre çà et là, vêtu comme
« dans le tableau, et, en donnant un baiser
« à ses descendans, il les voue à la mort.
« Trois de mes enfans ont reçu ce baiser
« redoutable. Un moine, dit-on, lui im-
« posa cette pénitence en expiation de
« ses forfaits. Mais il ne peut pas tuer tous
« les enfans de sa race ; car aussi long-
« temps que les ruines de la vieille tour
« existeront, et qu'il en restera pierre
« sur pierre, la famille des comtes de
« Wartbourg subsistera ; mais aussi long-
« temps, de même, l'esprit de Ditmar
« sera errant, et tuera les rejetons de sa
« famille, sans pouvoir anéantir le tronc.
« Sa race ne s'éteindra, et son supplice ne
« finira que lorsque les ruines de la tour
« seront entièrement dispersées. Il éleva,
« il est vrai, avec un soin vraiment pa-

« ternel, la fille de son ennemi, et la maria
« à un chevalier riche et puissant; mais,
« malgré cela, le moine ne lui remit pas
« sa peine. Comme Ditmar prévoyoit que
« sa race périroit un jour, et que certaine-
« ment il souhaitoit dès-lors *avancer* un
« évènement auquel est attachée sa déli-
« vrance, il fit ses dispositions relative-
« ment à l'hérédité de ses biens après
« l'extinction de sa famille. L'acte qui
« contient sa volonté fut ratifié par l'em-
« pereur Otton; il n'a pas encore été
« ouvert, personne n'en a eu connoissance,
« il est déposé dans les archives secrètes.
« Mon ami avoit fait de grands efforts
« pour parler aussi long-temps. Il demanda
« prendre un peu de repos; mais bien-
« tôt il fut hors d'état d'articuler un seul
« mot. Je m'acquittai de la commission
« dont il m'avoit chargé pour son fils.

« Et celui-ci fit néanmoins? » reprit Ferdinand.....

« Oui, » répliqua le baron; « mais jugez « mieux votre excellent ami. Je l'ai vu « souvent seul, dans la grande salle de « cérémonie, regarder l'horrible portrait; « il alloit ensuite dans l'autre salle, où les « portraits de ses aïeux étoient rangés de- « puis dix siècles: il les contemploit; puis, « avec tous les signes d'un violent combat « intérieur, il retournoit à celui du chef « de sa maison. Des discours interrompus, « d'autres qu'il s'adressoit à lui-même, et « que j'entendois par hasard, ne m'ont « pas laissé douter qu'il ne fût cet homme « magnanime parmi ceux de sa race, qui, « le premier, prit la résolution d'affranchir « l'esprit de Ditmar de sa pénitence, et « de détourner, par son propre malheur,

« la malédiction qui pesoit sur sa maison.
« Peut-être fut-il confirmé dans cette réso-
« lution par la douleur qu'il ressentoit en-
« core de la mort de sa bien-aimée. »

« Oh ! que cela est bien le caractère de
« mon ami ! » s'écria Ferdinand profon-
dément ému.

« Il a pourtant, dans l'ardeur de son
« enthousiasme, oublié de ménager la
« sensibilité de sa sœur, » dit le baron.

« Comment donc ? » demanda Fer-
dinand.

« C'est, » répondit le baron, « ce qui m'a
« engagé à m'adresser à vous, et à vous
« révéler ce secret. Je vous ai dit que
« Ditmar avoit témoigné une affection pa-

« ternelle à la fille de son ennemi, lui avoit « donné une riche dot, et l'avoit mariée « à un valeureux chevalier. Or, ce che- « valier étoit Adalbert de Panner, dont « les comtes de ce nom descendent en « ligne directe. »

« Est-il possible? » dit Ferdinand, « l'au- « teur de ma race! »

« Lui-même, » répondit le baron; « et, « suivant toutes les apparences, Ditmar a « désigné la famille de Panner pour lui « succéder à l'extinction de la sienne. « Hâtez-vous donc, pour que votre droit « probable à l'hérédité..... »

« Jamais..... » dit Ferdinand..... « tant « qu'Emilie..... »

« Voilà ce qne j'attendois de vous, »

reprit le baron; « mais n'oubliez pas « qu'au temps de Ditmar on ne s'occu« poit guère des filles dans des actes de ce « genre. Votre générosité irréfléchie se« roit préjudiciable à Emilie; car les « agnats qui prétendent au *fief, n'auroient* « probablement pas des intentions très « galantes. Comme parent, quoique ce « ne soit que par la ligne féminine, j'ai « pris les mesures nécessaires, et je trouve « convenable que vous soyez présent au « château de Wartbourg quand on levera « les scellés; que vous vous fassiez sur« le-champ reconnoître comme l'unique « héritier d'Adalbert, et que vous vous « mettiez immédiatement en possession de « l'héritage. »

« Et Emilie? » demanda Ferdinand.

« Quant à ce que vous ferez pour elle, »

reprit le baron, « je m'en rapporte à vos « sentimens. Je la crois assurée d'un avenir « convenable, puisque son sort est dans « les mains d'un homme dont la naissance « égale la sienne, qui sait apprécier le « rang où elle est placée, et veut faire « voir qu'il mérite l'estime et la considé- « ration. »

« Dois-je donc, » dit Ferdinand, « me « borner à espérer d'Emilie qu'elle voudra « bien me permettre de lui rendre ce qui « est actuellement sa propriété légitime? »

« Consultez Emilie là-dessus, » dit le baron : la conversation finit là.

Ferdinand enchanté courut à Emilie. Elle répondit, avec la même franchise qu'autrefois, aux sentimens qu'il lui ma-

nifesta ; leurs bouches ne tardèrent pas à se prodiguer les expressions de l'amour le plus tendre.

Quelques jours se passèrent dans cette aimable ivresse. Les habitans du château prenoient part à la joie des jeunes amans. Ferdinand écrivit à sa mère, pour lui annoncer le choix qu'il avoit fait.

On s'occupoit des préparatifs pour aller au château de Wartbourg, quand une lettre vint détruire la joie de Ferdinand. Sa mère refusoit de consentir à son mariage avec Emilie. Son époux lui avoit, disoit-elle, imposé, en mourant, l'obligation d'unir son fils avec la fille du baron de Hainthal, et de refuser son aveu à tout autre mariage. Il avoit découvert un secret de famille, qui le forçoit à exiger impérieu-

sementce point, sur lequel reposoit le bonheur de son fils et la félicité de sa maison ; elle avoit donné sa parole et devoit la tenir, quoique très-affligée de se voir forcée de contrarier l'inclination de son fils.

Ferdinand conjura en vain sa mère de changer de résolution ; il lui protesta en vain qu'il seroit le dernier de sa race, plutôt que de renoncer à Emilie. Elle ne désapprouva pas ses plaintes ; mais elle resta inébranlable.

Le baron ne tarda pas à voir, à l'agitation et à l'inquiétude de Ferdinand, que son bonheur étoit détruit. Comme il possédoit toute sa confiance, il apprit le sujet de son chagrin. Il écrivit, en conséquence, à la comtesse de Panner, et témoigna son étonnement de la singulière disposition

que le comte avoit faite en mourant; mais il ne put obtenir d'elle que la promesse de venir au château de Wartbourg, pour y voir la prétendue qu'elle destinoit à son fils, et celle qu'il avoit lui-même choisie, et peut-être pour y éclaircir, par sa présence, une affaire si singulière et si embarrassée.

Le printemps vint rendre la gaîté à la nature. Ferdinand, accompagné d'Emilie, du baron et de sa fille, arriva au château de Wartbourg.

Les dispositions préparatoires qu'exigeoit l'affaire principale, remplirent les premiers jours. Ferdinand et Emilie se consoloient par l'espoir que la présence de la comtesse de Panner lèveroit tous les obstacles qui s'opposoient à leur amour.

et qu'en voyant les deux amans, elle surmonteroit ses scrupules.

Elle arriva peu de jours après, embrassa Emilie de la manière la plus affectueuse, et l'appela sa fille chérie, dont elle se séparoit à son grand regret, pour remplir la promesse faite à un époux mourant.

Le baron sut l'engager enfin à révéler le motif de cette disposition singulière. Après avoir un peu balancé, elle s'exprima ainsi: « Le secret dont vous me demandez l'ex-« plication concerne votre famille, M. le « baron. Par conséquent, si vous me dé-« gagez de l'obligation de me taire, je « puis bien abandonner mes scrupules. « Un portrait funeste m'a, vous le savez, « privé de ma fille. Mon mari, après ce

« triste accident, se décida à éloigner
« entièrement ce malheureux portrait ; il
« donna ordre de le placer au milieu d'un
« tas de vieux meubles, où personne ne
« l'iroit chercher ; et pour désigner plus
« sûrement un endroit bien caché, il *fut*
« présent quand on l'emporta. Il aperçut
« un morceau de parchemin derrière le
« cadre, que la chute avoit un peu en-
« dommagé : l'en ayant retiré, il vit que
« c'étoit un vieux document, d'une écri-
« ture singulière. L'original du portrait,
« disoit cet acte, s'appeloit Berthe de
« Hainthal. Elle fixe ses regards sur ses
« descendantes, afin que si l'une d'elles
« recevoit la mort par ce portrait, ce fût
« un sacrifice expiatoire qui la réconciliât
« avec Dieu. Alors, elle verroit les familles
« de Hainthal et de Panner unies par
« l'amour, et se trouvant délivrée se ré-

« jouiroit de la naissance de ses arrières-
« neveux. Voilà le motif qui faisoit dé-
« sirer à mon époux de remplir, par le
« mariage projeté, les vœux de Berthe;
« car, la mort de sa fille, dont Berthe étoit
« cause, la lui avoit rendue très-redoutable.
« Vous voyez donc que, par la même
« raison, je ne puis refuser de tenir la
« promesse que j'ai faite à mon époux
« mourant. »

« Le comte n'a-t-il, » demanda le baron,
« allégué rien de plus positif pour faire
« cette demande? »

« Rien de plus, bien certainement; »
répondit la comtesse.

« Eh bien! » reprit le baron, « dans le
« cas où l'écrit dont vous parlez pourroit

« s'expliquer d'une manière toute diffé-
« rente et si claire que le défunt lui-même
« ne le contesteroit pas, suivriez-vous
« plutôt le sens que la lettre de cet écrit ? »

« Nul doute à cela, » repartit la comtesse ; « car personne ne prend plus d'in-
« térêt que moi à voir cette malheureuse
« promesse réduite au néant. »

« Sachez donc d'abord, » dit le baron, « que le corps de cette Berthe, qui a oc-
« casionné la mort de votre fille, repose
« ici à Wartbourg, et que nous obtien-
« drons des éclaircissemens sur ce sujet, de
« même que sur tous les autres mystères
« de ce château. »

Le baron ne voulut pas s'expliquer davantage ; il dit à la comtesse que les

documens contenus dans les archives du château fourniroient les lumières nécessaires, et recommanda à Ferdinand de hâter, le plus possible, tout ce qui étoit relatif à la succession.

Il falloit, conformément au désir du baron, avant de s'occuper de toute autre recherche, ouvrir les actes secrets qui devoient se trouver dans les archives. Les commissaires et les agnats présens, qui se promettoient peut-être une ample moisson pour leur curiosité du contenu des autres pièces des archives, vouloient faire quelques objections; mais le baron leur représenta que les secrets de la famille étoient aussi une propriété de l'héritier inconnu, et que, par conséquent, l'on ne devoit pas s'en emparer avant de savoir si l'on y avoit droit.

Ces raisons produisirent leur effet. On suivit le baron dans le vaste caveau où étoient déposées les archives de la famille. On voyoit, au fond, un coffre en fer, qui n'avoit pas été ouvert depuis près de mille ans. Une chaîne en faisoit *plusieurs fois le* tour, et étoit solidement fixée au sol et à la muraille. Mais le grand sceau de l'Empire étoit pour le dépôt sacré une plus sûre défense que les chaînes et les serrures. Il fut unanimement reconnu intact, et on le leva. Les fortes serrures finirent aussi par céder, et l'on tira du coffre le vieux parchemin, qui avoit résisté à l'action du temps. Cette pièce contenoit, ainsi que le baron l'avoit présumé, les dispositions qui assuroient le droit d'hérédité de la maison de Panner, dans le cas d'extinction de la maison de Wartbourg; et comme Ferdinand, d'après l'avis du baron, tenoit prêtes les pièces

justificatives qui le faisoient reconnoître comme héritier légitime de la famille Panner, on le laissa à regret, mais on ne put s'y opposer, prendre possession de l'héritage. Le baron lui ayant fait signe, il scella à l'instant le coffre avec son cachet, traita splendidement les étrangers, et le soir se trouva seul dans son château avec sa mère, Emilie, le baron et sa fille.

« Il seroit assez dans l'ordre, » dit le baron, « de consacrer cette soirée qui in« troduit un nom nouveau dans ce châ« teau, à la mémoire de ceux qui l'ont « jadis possédé. Nous nous acquitterons « le plus convenablement de ce devoir, en « lisant dans la salle des archives les do« cumens qui, sans doute, sont destinés « à expliquer, comme actes supplémen« taires, les dispositions de Ditmar. »

Cette disposition fut unanimement adoptée. Le cœur d'Emilie et celui de Ferdinand étoient partagés entre l'espérance et la crainte, car ils attendoient impatiemment et redoutoient en même temps le dénouement de l'histoire de *Berthe, qui, après* une si longue suite de siècles, venoit d'une manière si incompréhensible contrarier leur amour. On illumina la salle, Ferdinand ouvrit la caisse de fer, et le baron examina les vieux parchemins.

« Ceci nous instruira, » s'écria-t-il, après avoir un peu cherché. Il tira en même temps du coffre quelques feuilles de parchemin. Sur celle qui servoit d'enveloppe, on voyoit la représentation d'un chevalier d'une figure agréable, et vêtu comme au dixième siècle. L'inscription qui étoit au bas, lui donnoit le nom de Ditmar; mais à peine

remarquoit-on la ressemblance la plus éloignée entre ce portrait et la figure épouvantable de la salle de cérémonie.

Le baron s'offrit de traduire, en le lisant, le document écrit en latin, pourvu qu'on lui passât les licences qu'il pourroit prendre dans une version faite ainsi à la hâte; la curiorité de ses auditeurs étoit si vivement excitée, que l'on y consentit sans peine. Il lut ce qui suit :

« Je soussigné Tutilon, moine de Saint-
« Gall, ai, avec le consentement du seigneur
« Ditmar, écrit la relation suivante; je
« n'y ai rien mis ni inséré de mon propre
« mouvement. Ayant été appelé à Metz,
« pour y sculpter en pierre l'image de la
« sainte Vierge, et cette mère de béné-
« diction de notre Sauveur ayant ouvert

« mes yeux et dirigé mes mains de sorte « que je pus contempler son visage céleste, « et le représenter en pierre pour être « vénérée par les fidèles, le seigneur Ditmar « vint me trouver, et m'engagea à le suivre « dans son château, afin de faire son por- « trait pour ses descendans. Je me mis à « le peindre dans la salle de cérémonie de « son château ; et étant revenu le lende- « main pour continuer mon ouvrage, je « vis qu'une main étrangère y avoit tra- « vaillé, et avoit donné au portrait un « autre visage qui étoit horrible à voir, « car il ressembloit à celui d'un mort qui « a subi le jugement de Dieu. J'en fris- « sonnai d'horreur ; cependant, j'effaçai « ces traits hideux, et je peignis de nouveau « la figure du seigneur Ditmar, d'après « mes idées. Mais le jour suivant, je « reconnus encore le travail de la nuit

« effectué par une main étrangère. Je fus
« saisi d'une terreur plus grande; mais je
« résolus de veiller pendant la nuit, et je
« recommençai à peindre la figure du
« chevalier telle qu'elle étoit dans la réa-
« lité. A minuit, je pris une torche, et je
« m'avançai tout doucement dans la salle
« de cérémonie pour examiner le portrait.
« J'aperçus un spectre, semblable au
« squelette d'un enfant; il tenoit un pin-
« ceau, et travailloit à donner à l'image
« de Ditmar les traits hideux de la mort.
« Lorsque j'entrai, le spectre tourna len-
« tement la tête vers moi, pour que je
« pusse voir son visage affreux. Mon épou-
« vante étoit extrême; je n'allai pas plus
« avant, et je me retirai dans ma cham-
« bre, où je restai en prière jusqu'au matin,
« car je ne voulois pas troubler le travail
« qui se faisoit dans le calme de la nuit.

« Ayant trouvé le lendemain le même
« visage étrange au portrait de Ditmar
« que la veille et l'avant-veille, je ne me
« hasardai plus à effacer l'ouvrage du
« peintre de la nuit. J'allai trouver le che-
« valier; je lui racontai ce *que j'avois vu*,
« et je lui montrai le *portrait*. Il en frémit
« d'horreur, et me confessa ses fautes, dont
« il me demanda l'absolution. Ayant, pen-
« dant trois jours consécutifs, invoqué tous
« les saints pour qu'ils m'éclairassent, je
« lui imposai, pour pénitence du meurtre
« de son ennemi, qu'il m'avoit avoué, de
« se soumettre aux plus rudes mortifica-
« tions, dans une caverne, pendant le reste
« de ses jours. Mais je lui dis que, pour
« l'assassinat d'un enfant innocent, son
« esprit ne jouiroit du repos que lorsqu'il
« auroit vu l'anéantissement de sa race;
« car le Seigneur puniroit la mort de cet

« enfant sur les enfans de la famille de
« Ditmar, qui seroient tous, à l'exception
« d'un seul par génération, enlevés à leurs
« parens dans leur bas âge; que, quant à
« lui, son esprit seroit errant pendant la
« nuit, sous l'apparence que la main de
« l'enfant mort avoit donnée à son por-
« trait, et qu'il dévoueroit à la mort, par
« un baiser, ses enfans victimes de ses for-
« faits, de même qu'il en avoit donné un
« au fils de son ennemi avant de le tuer;
« enfin, que sa race ne s'éteindroit pas
« tant qu'il resteroit pierre sur pierre de
« la tour où il avoit laissé périr de faim
« son ennemi. Alors, je lui donnai l'abso-
« lution; puis, il remit sa seigneurie à
« son fils, et maria la fille de son ennemi,
« qu'il avoit prise chez lui, au brave che-
« valier Adalbert. Il légua tous ses biens,
« dans le cas d'extinction de sa race, aux

« descendans de ce chevalier, et fit ratifier
« cette disposition par l'empereur Otton.
« Après quoi, il se retira dans une grotte
« près de la tour, et son corps y est en-
« terré ; car il mourut comme un pieux
« reclus, et expia ses forfaits par de grandes
« mortifications. Lorsqu'il fut étendu dans
« le cercueil, il ressembloit au portrait de
« la salle de cérémonie ; mais durant sa
« vie, il étoit tel que le montre cette
« feuille de parchemin que j'ai pu peindre
« sans obstacle, après lui avoir donné
« l'absolution. J'ai, à sa demande, écrit
« et signé ce document après sa mort, et
« je l'ai déposé, avec les lettres patentes
« de l'empereur, dans un coffre de fer
« que j'ai fait sceller. Veuille le Seigneur
« donner à son âme une prompte déli-
« vrance, et faire ressusciter son corps
« pour l'éternelle félicité! »

« Il a trouvé la délivrance, » s'écria Emilie très-émue, « et son image ne ré-« pandra plus la terreur. Mais, je l'avoue, « à voir cette figure, et même celle de son « portrait, qui est si terrible, je ne me « serois jamais attendu aux forfaits affreux « que rapporte le moine Tutilon. Il faut « que son ennemi lui ait mortellement « blessé l'âme, sans cela il n'auroit certai-« nement pas été capable de commettre « des crimes si horribles. »

« Peut-être trouverons-nous aussi des « éclaircissemens sur ce point, » dit le baron, qui continuoit à chercher.

« Il nous en faut de même sur Berthe, » reprit tout bas Ferdinand, en jetant un regard timide sur Emilie et sur sa mère.

« La soirée, » répliqua le baron, « est

« consacrée à la mémoire de ceux qui ont « été ; oublions donc ce qui nous con« cerne, puisque la voix des temps anciens « nous parle. »

« Certainement, » dit *Emilie*, « l'in« fortuné qui renferma ces feuilles dans « ce coffre, souhaitoit ardemment l'ins« tant où elles en seroient tirées ; n'en né« gligeons aucune. »

Le baron, après en avoir examiné quelques-unes, lut tout haut ces mots : « Confession de Ditmar ; » et continua ainsi : « Paix et salut. Quand *tu tireras* « cette feuille de l'obscurité qui la couvre, « mon âme, comme je l'espère fermement « en Dieu et en tous ses saints, goûtera « le repos de l'éternité. Mais j'ai, pour ton « bien, fait mettre par écrit la cause de

« mon châtiment, afin que tu apprennes « d'abord que la vengeance appartient au « Seigneur seul, et point aux hommes; « car le plus juste d'entre eux ne connoît « pas la mesure; et ensuite pour que, dans « ton cœur, tu ne me condamnes pas, « mais plutôt que tu me plaignes; car « ma misère a presque égalé mes crimes, « et mon esprit n'auroit pas songé au « mal, si les hommes n'avoient pas dé- « chiré mon cœur. »

« Eh bien! » s'écria Ferdinand, « la « sagacité d'Emilie n'a-t-elle pas deviné « tout cela? »

Le baron continua : « Mon nom est « Ditmar; l'on m'a surnommé le Riche. « Je n'étois d'abord qu'un pauvre cheva- « lier, et je ne possédois qu'un château

« peu considérable. Lorsque l'empereur « Otton partit pour l'Italie, appelé par la « belle Adélaïde, qui reçut sa main, je l'y « suivis, et je gagnai l'affection de la « plus charmante dame de Pavie. Je la con- « duisis, comme mon épouse future, au « château de mes pères; *déjà le jour* « de la bénédiction nuptiale approchoit; « l'empereur m'appela à lui. Son favori, « le comte Bruno de Hainthal, avoit vu « Berthe...... »

« Berthe! » s'écrièrent tous les assistans; mais le baron, sans se laisser interrompre, poursuivit sa lecture.

« Un jour que l'empereur lui promit « de lui accorder telle récompense de ses « services qu'il désiroit, il lui demanda « ma prétendue. Otton resta muet d'éton-

« nement; mais il avoit donné sa parole
« impériale. Je me présentai devant l'em-
« pereur; il m'offrit des richesses, des
« terres, des honneurs, pour que je con-
« sentisse à céder Berthe au comte; mais
« elle m'étoit plus chère que tous les biens du
« monde. L'empereur entra en courroux,
« il m'enleva ma prétendue par force, or-
« donna de raser mon château, et me fit
« jeter dans une prison. Je maudis sa puis-
« sance et ma destinée; mais dans la nuit,
« l'image aimable de Berthe m'apparut
« en songe, et je me consolai pendant le
« jour par le souvenir des douces illusions
« de la nuit. Enfin, mon gardien me dit:
« Tu me fais compassion, Ditmar; tu
« expies ta fidélité dans une prison, et
« Berthe t'a abandonné. Demain, elle de-
« vient la femme du comte. Cède donc à
« la volonté de l'empereur, pendant qu'il

« en est temps, et demande-lui ce que tu
« voudras pour te dédommager de la perte
« de cette infidèle. Ces mots me glacèrent
« le cœur. La nuit suivante, au lieu de
« l'image gracieuse de Berthe, le génie
« affreux de la vengeance se montra à moi.
« Le lendemain, je dis à *mon gardien* :
« Vas trouver l'empereur ; je cède Berthe
« à son Bruno, mais je demande en ré-
« compense cette tour, et autant de terre
« qu'il m'en faut pour bâtir un nouveau
« château. L'empereur fut satisfait ; car
« souvent il se repentoit de ses accès de
« colère, mais il ne pouvoit changer ce
« qu'il avoit décidé. Voilà pourquoi il me
« donna la tour où j'avois été renfermé,
« et toutes les terres à quatre lieues à la
« ronde. Il me donna aussi plus d'or et
« d'argent qu'il n'en falloit pour bâtir un
« château plus magnifique que celui qu'il

« avoit fait raser. Je pris une épouse, afin « de perpétuer ma race ; mais Berthe « régnoit toujours seule dans mon cœur. « Je me bâtis aussi un château, que je fis « communiquer par des passages souter- « rains et secrets avec la tour, mon an- « cienne prison, et avec le château de « Bruno, mon ennemi mortel. Lorsque « l'édifice fut achevé, j'allai dans la forte- « resse par le chemin secret, et j'apparus, « comme l'esprit d'un de ses ancêtres, de- « vant le lit de son fils, de l'héritier que « Berthe lui avoit donné. Les femmes qui « étoient couchées auprès de lui ayant été « saisies de frayeur, je me penchai vers « l'enfant, qui étoit la vivante image de sa « mère, je le baisai au front; mais ce baiser « lui donna la mort, par l'effet d'un poison « caché. Bruno et Berthe reconnurent « alors la vengeance du ciel, qui les pu-

« nissoit du tort qu'ils m'avoient fait, et « vouèrent leur premier enfant au service « de Dieu. Comme ce fut une fille, je « l'épargnai. Berthe n'ayant plus eu d'autres « enfans, Bruno, irrité de voir que sa race « alloit s'anéantir, répudia sa femme « comme s'il se fût repenti de l'injustice « qu'il avoit commise en la prenant, et « prit une autre épouse. L'infortunée « Berthe se réfugia dans un monastère, « et se consacra au ciel; mais sa raison « s'égara, et une nuit elle quitta sa retraite, « vint à cette tour dans laquelle j'avois « été enfermé à cause de sa perfidie, y « pleura sa faute, et le chagrin y termina « ses jours. Voilà ce qui a fait donner à « cette tour le nom de Roche de la None. « J'entendis, pendant la nuit, ses sanglots; « et, en allant à la tour, je trouvai Berthe « immobile le long du mur; le froid de la

« nuit l'avoit saisie ; elle étoit morte. Je « résolus alors de la venger. Je plaçai son « cadavre dans un caveau profond, au-« dessous de la tour ; et ayant, par le « moyen de mon souterrain, épié les dé-« marches du comte, je l'attaquai à l'im-« proviste, je l'entraînai jusque dans le « caveau qui renfermoit le corps de sa « femme, et je l'y abandonnai. L'empereur, « irrité contre lui de ce qu'il avoit répudié « Berthe, m'ayant donné ses biens en « dédommagement de l'injustice que « j'avois autrefois éprouvée, je fis boucher « tous les passages souterrains. Je pris avec « moi sa fille nommée Hildegarde, et je « l'élevai comme mon enfant. En gran-« dissant, sa beauté acquit un éclat remar-« quable ; elle aima le chevalier Adalbert « de Panner. Mais une nuit l'esprit de sa « mère lui apparut, et lui rappela qu'elle

« étoit consacrée au Seigneur : cette vision
« ne put la détourner d'épouser Adalbert.
« La nuit de son mariage, le fantôme se
« présenta de nouveau devant son lit, et
« lui adressa ces paroles : « Puisque tu as
« enfreint le vœu que *j'avois fait*, mon
« esprit ne pourra jouir du repos jusqu'à
« ce qu'une de tes descendantes reçoive
« de moi la mort. » Ce discours m'engagea
« à faire venir le vénérable Tutilon, moine
« de Saint-Gall, qui jouit d'une grande
« célébrité, pour qu'il fît le portrait de
« Berthe, comme elle l'avoit peint elle-
« même dans le monastère, durant *sa folie*,
« et je le donnai à sa fille. Tutilon cacha
« derrière ce portrait un écrit sur du par-
« chemin, dont voici le contenu : « Je suis
« Berthe ; je regarde mes filles, pour voir
« si l'une d'elles trouvera la mort par moi
« en expiation de mes fautes, et me recon-

« ciliera avec Dieu. Alors, je verrai les « deux familles de Panner et de Hainthal « réunies par l'amour, et je me réjouirai « de la naissance de leurs descendans. »

« Voilà donc, » s'écria Ferdinand, « l'écrit fatal qui devoit me séparer de mon « Emilie, et qui, actuellement, m'unit « plus fortement à elle! Berthe, délivrée « de ses peines, bénit cette alliance; car, « la descendance de Berthe se réunit à « celle de Ditmar par mon mariage avec « Emilie. »

« Croyez-vous, » demanda le baron à la comtesse, « que cette explication puisse « donner lieu à la moindre difficulté? »

La comtesse, pour toute réponse, embrassa Emilie, dont elle mit la main dans celle de son fils.

La joie étoit générale. Clotilde même avoit l'air extrêmement satisfaite, et son père la gronda plusieurs fois, en riant, de ce qu'elle manifestoit trop vivement sa joie. Le lendemain, on leva les scellés de la salle de cérémonie, afin de contempler l'horrible portrait un peu moins tristement qu'à l'ordinaire ; mais on trouva qu'il avoit singulièrement pâli, et les couleurs, auparavant si dures, s'étoient fondues en masses d'une teinte plus douce.

Peu après, on vit arriver le jeune homme qui avoit voulu contester, avec Ferdinand, sur l'explication des mystères relatifs aux portraits. Clotilde ne cacha pas qu'il ne lui étoit point indifférent; et on reconnut que la joie qu'elle avoit témoignée en voyant la tournure favorable que prenoit l'amour d'Emilie, n'étoit pas l'effet d'un attache-

ment désintéressé, mais du plaisir que lui causoit la perspective de son propre bonheur. Son père, en effet, n'avoit pas voulu approuver ses sentimens, que la comtesse Panner n'eût renoncé à toutes ses prétentions sur Clotilde.

« Maintenant ne nous pardonnez-vous « pas d'avoir cherché la connexion de cer« tains mystères avec ce qui nous con« cerne ? » demanda Ferdinand au prétendu de Clotilde.

« Entièrement, » répondit celui-ci, « mais non moins par intérêt qu'aupara« vant, lorsque je soutenois une opinion con« traire. Je dois à présent vous avouer que « j'étois présent à l'accident funeste qui « causa la mort de votre sœur, et que je « découvris alors l'écrit caché derrière le

« portrait. Je l'expliquai naturellement de « la même manière que votre père l'a ex- « pliqué plus tard. Mais je gardai le silence ; « car la suite a fait voir ce que la décou- « verte de cet écrit pouvoit me donner « lieu de craindre pour mon amour. »

« Les explications incomplètes sont, par « conséquent, mauvaises, » reprit Ferdi- nand en riant.

L'heureuse issue de ces découvertes ré- pandit parmi les habitans du château une allégresse générale, augmentée en quelque sorte par la beauté de la saison. Les amans voulurent accomplir leurs mariages avant que les fleurs eussent perdu leurs feuilles. Lorsqu'au printemps suivant la primerose annonça le retour des beaux jours, Emilie donna la naissance à un enfant charmant.

La mère de Ferdinand, Clotilde et

son mari, tous les amis de la famille, au nombre desquels se trouvoit le pasteur, si grand ami de la musique, et sa jolie petite femme, étoient réunis pour la fête donnée à l'occasion du baptême du nouveau né. Lorsque le prêtre qui conféroit le sacrement, demanda quel nom on donneroit à l'enfant, celui de Ditmar sortit de toutes les bouches, comme si l'on en fût convenu d'avance. Le baptême fini, Ferdinand, tout joyeux, accompagné de ses parens et de ses hôtes, porta son fils dans la salle de cérémonie, devant le portrait de son aïeul; mais on ne l'apercevoit plus. Les couleurs, les contours, tout avoit disparu : il n'en restoit pas la moindre trace.

LA TÊTE DE MORT.

LA TÊTE DE MORT.

LA beauté de la soirée, qui succédoit à un jour d'été très-chaud, avoit engagé le colonel Kielholm à s'asseoir, avec sa petite famille, sur le banc de pierre placé devant le manoir seigneurial de la terre qu'il venoit d'acheter. Afin de connoître peu à peu ses nouveaux vassaux, il prenoit plaisir à questionner sur leurs occupations et leur position, la plupart de ceux qui passoient, il allégeoit bien des peines par ses conseils, et même par ses bienfaits. Sa famille éprouvoit un plaisir singulier à voir que l'auberge, située en face du château, au lieu d'offrir un aspect malpropre et repoussant, comme sous le précédent maître,

devenoit de jour en jour meilleure et plus décente. On s'en réjouissoit d'autant plus, que le nouvel hôtelier, qui avoit resté long-temps au service de la famille, vantoit les suites heureuses de ses améliorations, et se plaisoit de ce *nouvel état, qui lui* promettoit pour lui, sa femme et sa famille, un avenir heureux. Auparavant, quoique la route fût très-fréquentée, personne ne se hasardoit à passer la nuit dans cette auberge, chaque jour actuellement y voyoit entrer des voyageurs. Des voitures constamment arrêtées dans la cour et devant la maison, et l'air généralement satisfait des personnes qui se remettoient en route, prouvoient d'une manière incontestable à l'hôtelier, toujours le bonnet à la main près de la portière des équipages à leur départ, que ses efforts pour contenter les voyageurs avoient complètement réussi.

Un tableau mouvant, de ce genre, venoit de disparoître et fournissoit matière à la conversation, lorsqu'un équipage bizarre, qui arrivoit d'un autre côté, attira l'attention du colonel et sa famille. Un long chariot, chargé de malles et de toutes sortes d'effets, et attelé de deux chevaux, dont la taille et la couleur offroient le contraste le plus grotesque, mais qui se ressembloient par leur épouvantable maigreur, étoit suivi d'un second chariot démesurément long et large, que l'on avoit, probablement, aux dépens de la forêt voisine, changé en un bosquet ambulant. Les quatre coursiers qui le traînoient ne cédoient en rien aux deux autres. Mais le colonel et sa famille furent encore plus frappés des individus qui remplissoient cette seconde voiture ; c'étoit un mélange singulier d'enfans et d'hommes faits, de

femmes et d'hommes étroitement rapprochés ; aucun des visages ne sembloit animé par un sentiment d'affection réciproque. Le mécontentement, l'aversion, la haine, se lisoient évidemment sur toutes ces figures basanées. Ce n'étoit pas une famille, c'étoit un ramas étrange d'individus que la crainte ou le besoin tenoit ensemble sans les réunir.

L'œil perçant du colonel fit cette découverte à une assez grande distance ; il vit aussi sortir du derrière de la voiture un homme mieux mis que les autres ; à un mot qu'il prononça, toute la bande tourna les yeux vers l'auberge, prit un air plus content, et tâcha de se rajuster un peu.

La première voiture étoit déjà arrêtée

à la porte de l'auberge, lorsque la seconde passa devant le château. Des saluts extrêmement soumis sembloient réclamer la bienveillance de la famille du colonel.

A peine la seconde voiture avoit cessé de marcher, que toute la bande étoit dehors. Chacun s'efforçoit de s'éloigner au plus vite du voisinage de celui près duquel il se trouvoit. La manière leste et adroite dont tous sautèrent hors de la voiture, fit connoître, à ne pas s'y méprendre, la profession de ces gens-là. Ce ne pouvoient être que des baladins.

Le colonel observa que, malgré le salut respectueux qu'ils avoient fait, il ne croyoit pas qu'ils fissent leurs tours dans cet endroit; et que, suivant toutes les apparences, ils partiroient sans délai pour la capitale;

car ; ce n'étoit pas la peine qu'ils retardassent seulement d'un jour la moisson abondante qui les y attendoit, pour le mince profit qu'ils pouvoient espérer en donnant une représentation dans le village. « Nous avons, » dit-il, « vu ces gens « sous leur mauvais côté, sans espoir de « connoître ce qu'ils peuvent avoir de « bon. »

Sa femme sembloit prête à manifester sa répugnance pour tous ces tours où l'on risque à se casser le cou, lorsque l'individu qui étoit mieux mis que les autres, s'avança, et, après un profond salut, demanda la permission de rester quelques jours dans cet endroit. Le colonel pouvoit d'autant moins rejeter cette requête, que l'étranger présenta en même temps un passeport parfaitement en règle.

« Je vous prie, » répondit le colonel, « de vouloir bien faire entendre très-positivement à vos gens, que toute action « équivoque est punie dans mes villages; « je veux éviter tout ce qui peut donner « lieu à des désagrémens. »

« N'ayez aucune inquiétude, monsieur; « une discipline extrêmement sévère sou- « tient l'ambition de ma troupe, qui est, « en quelque sorte, pour elle-même une « police secrète. Tous me répondent d'un « seul, et un seul me répond de tous. « Chacun est tenu de me découvrir la « mauvaise conduite de l'autre. Il est tou- « jours récompensé de cette révélation; « tandis, qu'au contraire, s'il ne la fait « pas, il est rigoureusement puni. »

La femme du colonel ne put cacher

son aversion pour des dispositions aussi barbares. L'étranger s'en aperçut, et dit, en levant les épaules : « Chacun doit chercher à s'accommoder à sa position. J'ai « trouvé que si l'on ne traitoit pas ainsi « les gens de cette espèce, il n'y avoit pas « moyen d'en venir à bout. Au reste, vous « pouvez compter d'autant plus sûrement « sur ma vigilance, que j'ai le bonheur « d'avoir reçu le jour dans cet endroit, et « que je me sens, par conséquent, dou- « blement obligé envers le lieu de ma « naissance et envers son seigneur. »

« Vous êtes né ici ? » répliqua, avec surprise, la femme du colonel.

« Oui, madame. Mon père étoit le « maître d'école Schurster, mort assez ré- « cemment. Quant à moi, je m'appelle

« Calzolaro, parce que j'ai trouvé que
« ma profession va mieux sous un nom
« italien que sous mon nom allemand. »

Ces mots redoublèrent l'intérêt que le colonel et sa femme prenoient déjà à cet homme, qui paroissoit assez bien élevé. On savoit que le maître d'école, dont la population nombreuse du village avoit rendu la profession assez lucrative, possédoit, en mourant, une certaine fortune; mais qu'il avoit réduit son fils unique à une mince légitime, et nommé pour héritière universelle une jeune parente éloignée.

« Mon père, » dit Calzolaro, « ne s'est
« pas conduit envers moi comme il le
« devoit. Aussi crois-je devoir user des
« moyens que m'offre la loi pour attaquer
« son testament. Il s'y trouve quelques dé-

« fauts de forme importans, et je suis dans « l'intention de faire casser cette prétendue « dernière volonté. Mais, je vous prie, « excusez-moi de vous étourdir d'objets « que la conversation a involontairement « amenés. J'ai encore une requête à vous « présenter. Permettez-moi, pour vous « remercier de votre accueil gracieux, « de vous faire voir quelques tours de ma « troupe. »

Le colonel accorda à Calzolaro sa demande, et l'on fixa le jour de la représentation.

Calzolaro alla, dans la soirée même, voir le pasteur du village, et lui communiqua ses intentions relativement au testament de son père. Le bon ministre se récria à ce discours. Il chercha à prouver à Calzo-

laro que la colère de son père étoit juste.
« Représentez-vous, jeune homme, » lui dit-il, « un père qui a vieilli dans une « profession honnête, et qui se réjouit « d'avoir un fils à qui il puisse la laisser; « ajoutez à cela que le fils a des talens, « des connoissances, de la bonne volonté. « Que doit faire le père ? employer tous « ses efforts pour, qu'après lui, ce fils ob- « tienne son emploi. Le fils est, en effet, « nommé pour lui succéder. Le père se « croit assuré contre tous les évènemens, et « se trouve heureux; voilà que le fils, « entraîné par des camarades étourdis, « abandonne tout-à-coup un avenir assez « peu brillant, mais certain et respectable. « Mon cher Schurster, si lorsque, secouant « tout frein salutaire et quittant votre vé- « nérable père pour courir le monde, vous « avez pu oublier, par légèreté, le chagrin

« qu'il en a conçu, vous devez aujourd'hui « vous comporter différemment, ou bien « je vous dirai nettement que vous êtes « un vaurien. Votre père n'a-t-il pas, par « la suite, fait tout ce qu'il a pu pour vous « ramener dans la bonne voie ? Mais vous « avez été sourd à ses remontrances. »

« Parce que les liaisons que j'avois con« tractées m'imposoient des obligations, « dont je ne pouvois pas me débarrasser « comme d'un vêtement dont on s'ennuie. « Si j'avois alors été mon maître, comme « à présent...... »

« Brisons là-dessus, s'il vous plaît ; je « n'ai qu'une prière à vous adresser. Vous « devez du respect aux cendres de votre « père, ne travaillez pas à faire casser son « testament. »

Ce discours et l'air respectable du pasteur avoient fait un peu chanceler les résolutions de Calzolaro; mais le lendemain, il y revint plus fortement, parce qu'il entendit dire à plusieurs personnes que son père, peu avant sa mort, avoit parlé de lui avec beaucoup d'aigreur. Ces propos l'indignèrent tellement, qu'il ne voulut pas même acquiescer à un accommodement avec l'héritière, lorsque le pasteur le lui proposa.

Le colonel essaya également, sans succès, de se rendre médiateur, et prit le parti de laisser l'affaire suivre son cours.

Il assista aux répétitions des baladins, et prit tant de plaisir à la représentation que Calzolaro avoit préparée pour lui et pour sa famille, qu'il l'engagea à en donner une

seconde, à laquelle il envoya inviter quelques-uns de ses voisins.

Calzolaro lui dit, à ce sujet : « Vous « n'avez vu jusqu'à présent presque aucune « preuve de mon adresse ; mais ne croyez « pas que je me tienne constamment au- « près de mes gens sans rien faire, et sim- « plement pour critiquer. J'ai, comme « eux, ma sphère d'activité ; et je me ré- « serve, avant notre départ, de vous faire « passer quelques momens agréables avec « des expériences d'électricité et de magné- « tisme. »

Le colonel raconta, à ce sujet, qu'il avoit vu récemment dans la capitale un homme faire des tours de ce genre, qui lui avoient beaucoup plu ; et que surtout la scène du ventriloque, que cet homme

exécutoit à merveille, l'avoit singulièrement surpris.

« C'est justement sur ce point, » reprit Calzolaro, « que je crois être en état de « me mesurer avec qui que ce soit. »

« J'en suis bien content, » répliqua le colonel. « Mais ce qui produiroit un effet « prodigieux sur les personnes qui n'au- « roient jamais entendu parler de ventri- « loques, seroit un dialogue entre l'acteur « et une tête de mort; l'homme dont je « parle nous en a donné un. »

« Si vous l'ordonnez, je pourrai l'es- « sayer. »

« Charmant! » s'écria le colonel; puis Calzolaro ayant donné des preuves non

équivoques de son talent comme ventriloque, il ajouta : « Il faudra augmenter la « terreur de la scène par toutes sortes de « moyens accessoires ; par exemple, tendre « l'appartement en noir, éteindre toutes « les lumières, choisir le milieu de la nuit. « Ce sera une espèce de dessert phantasmagorique après souper, un spectacle « tout-à-fait inattendu. Il faut que les spec« tateurs en éprouvent un peu de sueur « froide, afin que lorsque l'on en viendra « à l'explication, ils aient ample sujet de « rire de leur frayeur. Car, si tout réussit, « personne ne sera exempt d'un certain « frisson d'effroi. »

Calzolaro adopta le projet, et promit de ne rien négliger de ce qui pouvoit le faire réussir.

On démeubla un cabinet, on le tendit

de noir. La femme du colonel fut seule mise dans la confidence, parce qu'on pouvoit compter sur sa discrétion.

Son mari eut même avec elle une légère altercation à ce sujet. Elle demandoit que, pour la scène du ventriloque, on se servît d'un modèle de tête de mort en plâtre, d'après lequel son fils aîné dessinoit; le colonel soutenoit qu'il falloit une tête de mort véritable; autrement, dit-il, l'illusion des spectateurs seroit trop aisément détruite; mais après qu'ils auront entendu parler la tête de mort, on la leur fera passer, pour qu'ils se convainquent par leurs yeux que c'en est bien réellement une.

« Et où prendre cette tête? » demanda la femme du colonel.

« Le fossoyeur se chargera de ce soin. »

« Et quel est le mort dont on troublera « ainsi le repos, pour un amusement fri- « vole ? »

« Comme cela est *sentimental!* » repartit Kielholm, qui ne prenoit pas la chose aussi gravement, « on voit bien que tu n'as pas « vu un champ de bataille, où l'on ne « s'occupe de respecter le repos des morts « qu'autant que cela convient au laboureur « dans les champs de qui ils sont en- « terrés. »

« Dieu me préserve d'un pareil coup- « d'œil! » s'écria la femme du colonel en s'éloignant, parce qu'elle s'aperçut que son mari étoit insensible à ses représen- tations.

D'après les ordres qu'il donna, le fossoyeur apporta un soir une tête de mort bien conservée.

Le matin du jour destiné à la représentation, Calzolaro alla dans la forêt voisine pour repasser le dialogue qu'il devoit avoir avec la tête de mort. Il songeoit à la manière de placer cette tête, pour écarter tout soupçon que les réponses qu'elle feroit vinssent d'une personne cachée. Sur ces entrefaites arriva le pasteur, qui revenoit d'un hameau voisin, où il avoit été appelé pour secourir un mourant. Croyant reconnoître le doigt de Dieu dans cette rencontre accidentelle, cet homme charitable s'arrêta, afin d'exhorter encore une fois Calzolaro à accepter un accommodement avec l'héritière. « Hier, » dit-il, « j'en ai reçu une lettre. Elle déclare que

« pour éviter que l'on n'attaque en rien
« la dernière volonté de votre père, elle
« vous offre la moitié du bien qui doit lui
« revenir. Ne devriez-vous pas préférer
« ce moyen à un procès dont l'issue est
« douteuse, et qui ne vous fera nullement
« *honneur ?* »

Calzolaro persista à dire que les lois en décideroient entre lui et le testateur. Le pauvre jeune homme n'étoit pas en état de juger, d'après le véritable point de vue, l'aversion de son père pour lui. Le pasteur voyant que toutes ses prières et ses représentations étoient inutiles, se retira. Calzolaro regagna lentement l'auberge pour assigner à chacun de ses gens leur emploi; il ajouta qu'il ne se trouveroit pas avec eux; mais que néanmoins, quoiqu'éloigné, il auroit l'œil ouvert sur leur conduite. Il ne vouloit pas se

montrer comme chef de ces saltimbanques, à la société rassemblée chez le colonel, parce qu'il pensoit qu'en paroissant, pour la première fois, dans la scène de la nuit, comme personnage entièrement inconnu, il ajouteroit encore au merveilleux.

Les tours de souplesse, la danse de corde, allèrent à merveille. Moins ceux des spectateurs qui demeuroient habituellement à la campagne étoient accoutumés à voir ces sortes de tours, plus ils se trouvèrent disposés à admirer et à vanter l'adresse de la troupe. Les petits enfans furent surtout très-applaudis. La compassion que faisoit éprouver leur triste sort, se mêla à l'approbation qu'on leur témoigna, et les dames s'efforcèrent à l'envi, par leurs largesses, de faire naître la satisfaction sur le visage de ces petits malheureux.

La dextérité de la troupe fit le sujet de la conversation pendant toute l'après-dînée. On en parloit même encore au souper, lorsque le maître de la maison dit à la compagnie : « Je me réjouis, mes « chers amis, de vous voir satisfaits du « petit spectacle que je vous ai donné. Ma « joie est d'autant plus vive, que j'entends « qualifier d'inconcevables des choses très « naturelles ; car je suis en état de sou- « mettre ce soir à votre examen quelque « chose de vraiment incompréhensible. Il « y a dans ce moment, chez moi, un « homme qui entretient avec le monde « spirituel un commerce si singulier, qu'il « sait obliger les morts à répondre à ses « questions. »

« Ah ! » dit une dame en souriant, « ne « nous faites pas peur. »

« Vous plaisantez actuellement, » reprit le colonel; « mais je gage que votre bonne « humeur sera un peu altérée lorsque la « scène aura lieu. »

« J'accepte le pari, » répondit la dame incrédule.

Toute la société se rangea de son parti, et se déclara si ouvertement et si hautement contre la vérité de ces scènes de terreur, que le colonel commença à être réellement inquiet de l'effet de celle qu'il préparoit. Il se seroit même désisté de son projet, si ses hôtes ne l'eussent pas pris au mot. Ils allèrent encore plus loin; ils le pressèrent de ne pas leur faire attendre long-temps les grandes choses qu'il leur avoit promises. Mais le colonel soutenant son rôle, et feignant de ne pas s'aper-

cevoir qu'ils ne le poussoient ainsi que par moquerie, leur annonça sérieusement que l'expérience ne pouvoit avoir lieu avant minuit.

L'horloge sonna enfin minuit. Le colonel fit signe aux domestiques de placer des chaises en face de la porte d'un cabinet encore fermé; il invita la société à s'asseoir, et donna ordre d'éteindre toutes les bougies.

Pendant ces préparatifs, il parla ainsi: « Je vous prie, mes amis, de vous abstenir « de toute curiosité indiscrète. » Le ton grave et solemnel avec lequel il prononça ces paroles, fit une impression profonde sur l'assemblée, à qui le son de l'horloge et la cérémonie d'éteindre une lumière après l'autre avoient ôté une partie de son incrédulité.

Bientôt de l'appartement en face, on entendit les accens rauques et bizarres par lesquels on conjure les esprits ; des coups de marteau les interrompoient par intervalle. Tout-à-coup les portes du cabinet s'ouvrirent, et à mesure que le nuage d'encens dont il étoit rempli s'évanouit, on découvrit graduellement la tenture noire dont il étoit tapissé, et un autel au milieu, également drapé de noir. Une tête de mort, posée sur cet autel, lançoit des regards effrayans à toute la compagnie.

Cependant la respiration des spectateurs devenoit plus forte et plus difficile. L'embarras augmenta même à mesure que le nuage d'encens céda la place à la lumière éclatante d'une lampe d'albâtre suspendue au plafond. Plusieurs personnes tournèrent même la tête avec inquiétude,

en entendant un certain bruit derrière elles; mais il étoit tout simplement dû à quelques gens de la maison à qui le colonel avoit permis de regarder le spectacle à une certaine distance.

Après une minute du plus profond silence, Calzolaro se présenta. Une longue barbe avoit tellement changé sa figure, encore assez jeune, que quand même quelqu'un des spectateurs l'eût vu auparavant, il eût eu de la peine à le reconnoître. Le costume oriental dont il étoit revêtu ajouta au déguisement, de sorte que son entrée produisit un grand effet.

Pour que sa science imposât davantage par un certain ton hautain, le colonel lui avoit recommandé de s'adresser à la compagnie sans la saluer et sans employer au-

eune formule de politesse, et de s'énoncer surtout dans un langage qui s'éloignât sensiblement de celui que l'on emploie ordinairement dans la conversation. Tous deux pensèrent qu'un galimatias mystérieux ne seroit pas à dédaigner dans cette occasion.

En conséquence, Calzolaro parla ainsi, d'un ton sépulcral :

« La vie existe pour que nous nous en-
« gloutissions dans cet abîme obscur que
« nous nommons la mort, afin d'y être
« incorporés dans un règne entièrement
« nouveau et paisible. C'est à faire sortir
« la vie de ce règne que tendent toutes
« les hautes sciences ; que les sots et les
« têtes foibles s'égarent en disant que cela
« est impossible ! le sage les plaint parce

« qu'ils ne savent pas ce qui est possible « ou impossible, vrai ou faux, lumière ou « ombre; parce qu'ils ne connoissent et « ne comprennent pas les grands esprits « qui, du silence des caveaux et des sé- « pulcres, des ossemens poudreux des « morts, font entendre à l'oreille des vivans « une voix non moins redoutable que « vraie. Quant à vous qui êtes ici rassem- « blés, écoutez un mot d'avertissement : « Gardez-vous, par quelque question in- « discrète, de provoquer la vengeance de « l'esprit, qui, à ma première parole, va « planer invisiblement au-dessus de cette « tête de mort. Tâchez de modérer votre « frayeur; écoutez tout avec calme et sou- « mission : car je prends sous ma puissante « sauve-garde les hommes obéissans, et je « laisse les coupables seuls en proie à la « destruction qu'ils ont bien méritée. »

Le colonel remarqua, avec un plaisir secret, l'impression que ces grandes phrases, prononcées avec la pompe et la mesure requises, produisoient sur l'assemblée, naguère si incrédule.

« La chose réussit mieux que je n'aurois cru, » dit-il tout bas à sa femme, que cette scène paroissoit ne pas amuser, et qui n'étoit venue que pour plaire à son mari.

Cependant Calzolaro continua: « Considérez cette tête chétive et oubliée ;
« mon art magique a ouvert les verroux
« qui fermoient le caveau sépulcral, où
« reposoit une longue suite de princes.
« Actuellement il est là ce superbe, pour
« rendre, à l'interprête des esprits, un
« compte exact de sa vie entière. Ne vous
« effrayez pas quand même il éclateroit

« en menaces terribles contre moi, contre « vous : son impuissance cherchera en « vain, en se rappelant sa grandeur passée, « à résister à mon pouvoir sur lui; pourvu « que, de votre part, une précipitation « coupable ne vienne pas interrompre la « marche silencieuse de mes questions « graves. »

Il ouvrit ensuite une porte du cabinet, cachée à l'assemblée, apporta un réchaud rempli de charbons ardens, y jeta de l'encens, et fit trois fois le tour de l'autel, en prononçant à chaque coin des paroles inintelligibles; puis il tira du fourreau une épée qu'il portoit à la ceinture, la plongea dans la fumée de l'encens, et en faisant des contorsions affreuses, feignit d'essayer de fendre la tête, que pourtant il ne toucha pas : enfin il prit la tête avec

la pointe de son épée, la tint en l'air devant lui, et s'avança vers les spectateurs un peu émus.

« Qui es-tu, misérable poussière que « je tiens au bout de mon épée? » demanda Calzolaro, le regard assuré et la voix bien posée; mais à peine a-t-il proféré cette question, que soudain il pâlit; son bras tremble, ses genoux chancellent; ses yeux hagards fixés sur la tête, se troublent; il a à peine la force de poser l'épée et la tête sur l'autel; il tombe soudainement à terre avec tous les symptômes d'une épouvante extrême.

Les spectateurs, hors d'eux-mêmes, regardent le maître de la maison; celui-ci à son tour les regarde. Personne ne sait si cette chute fait partie de la scène, ni s'il est possible de l'expliquer.

La curiosité des spectateurs est excitée au plus haut degré : on attend encore long-temps, mais l'explication n'arrive pas ; enfin Calzolaro se relève à demi, et demande si l'ombre de son père a disparu.

La stupéfaction succède à l'étonnement ; le colonel veut savoir s'il a prétendu se jouer de la société, en promettant un dialogue avec la tête de mort.

Calzolaro répond qu'il se prêtera à tout, et qu'il supportera volontiers tous les châtimens qu'on voudra lui infliger pour son crime affreux ; mais il prie instamment que l'on reporte la tête à son lieu de repos.

Il avoit perdu entièrement contenance ;

et ne se releva que lorsque la femme du colonel eut acquiescé à sa prière, en donnant ordre qu'on reportât sur-le-champ cette tête de mort au cimetière, et qu'on la remît dans la fosse.

Durant ce dénoûment inattendu, tous les yeux étoient tournés sur Calzolaro, qui naguère parloit avec tant d'emphase; il avoit actuellement peine à reprendre haleine, et jetoit de temps en temps des regards supplians sur les spectateurs, comme pour les prier de vouloir bien attendre patiemment jusqu'à ce qu'il eût repris assez de force pour continuer le spectacle.

Le colonel les instruisit, sur ces entrefaites, de l'espèce de plaisanterie qui avoit été projetée, et qui venoit de manquer

d'une manière qu'il ne pouvoit pas encore expliquer. Enfin, Calzolaro parla ainsi d'un air abattu :

« Le spectacle que j'avois dessein de « donner s'est terminé, pour moi, d'une « manière terrible. Mais, par bonheur, il « me semble que l'honorable assemblée « n'a pas vu l'apparition affreuse qui de- « voit nécessairement me priver de l'usage « de mes sens. A peine avois-je soulevé « la tête de mort avec mon épée, et avois- « je commencé à lui parler, qu'elle m'a « apparu sous les traits de mon père. Est- « ce mon oreille qui a entendu son dis- « cours? Je l'ignore. Je ne sais pas non « plus comment le sens m'en est parvenu : « Tremble, parricide, qui ne te convertis « pas, et qui ne reprends pas la voie que « tu as abandonnée! »

L'effroi du souvenir oppressa tellement la respiration de Calzolaro, qu'il ne put continuer. Le colonel expliqua brièvement aux spectateurs ce qu'il y avoit d'obscur pour eux dans ces paroles, et dit ensuite au bateleur pénitent : « Puisque votre imagination vous a joué un tour aussi étrange, je vous exhorte à éviter à l'avenir des accidens de ce genre, et accepter l'arrangement proposé avec l'héritière nommée par votre père. »

« Non, Monsieur, » répondit-il ; « point d'accommodement ; autrement je ne remplirois mon devoir qu'à demi. Tout appartiendra à cette héritière, et le procès sera abandonné. »

Il déclara en même temps qu'il étoit las de son genre de vie passé, et que les désirs de son père seroient remplis en entier.

Le colonel lui dit qu'il avoit là une très-bonne pensée qui le consoloit de ce que la fête avoit manqué.

L'assemblée ne se lassoit cependant d'adresser à Calzolaro une foule de questions dont quelques-unes étoient assez bizarres. On désiroit savoir, entr'autres, si la tête qui lui avoit apparu ressembloit à celle d'un cadavre ou à celle d'un homme vivant.

« C'est probablement à la première, » répondit-il, « l'effet terrible de l'ensemble de l'apparition m'avoit comme « foudroyé ; de sorte que j'ai pu oublier « les détails. Représentez-vous un fils qui, « à la pointe d'une épée qu'il tient à la « main, aperçoit la tête de son père ! « L'idée seule peut faire perdre la raison. »

« Je ne croyois pas, » répartit le colonel après avoir long-temps considéré Calzolaro, « que la conscience d'un « homme qui, comme vous, a couru le « monde, pût encore être autant sou- « mise au pouvoir de l'imagination. »

« Mais, monsieur, vous doutez donc « de la réalité de l'apparition? Quant à « moi, je suis prêt à l'attester par les ser- « mens les plus redoutables. »

« Votre assertion se détruit d'elle-même. « Nous avons aussi tous des yeux pour « voir ce qui est réellement, et personne « n'a vu qu'une tête de mort ordinaire. »

« C'est ce que je ne puis expliquer; « mais je dirai quelque chose de plus. Je « suis fermement persuadé, quoique je

« ne puisse encore m'en rendre raison, je « suis persuadé, comme de ma propre « existence, que cette tête doit réellement « être celle de mon père; j'en ferois le « serment le plus solemnel. »

« Pour vous épargner un parjure, on « va à l'instant demander des informations « au fossoyeur. »

En finissant ces mots, le colonel sortit pour donner les ordres nécessaires. Il rentra un moment après, en disant : « Voici « un autre phénomène étrange. Le *fos-* « *soyeur* est ici, chez moi; mais il se « trouve hors d'état de répondre. Désirant « jouir du spectacle que je donnois à mes « amis, il s'est mêlé parmi mes gens. Ceux- « ci, par le même motif, avoient ouvert « doucement la porte par où l'on a ap-

« porté le réchaud. Mais à l'instant où le « conjurateur est tombé à terre, il en est « arrivé autant au fossoyeur, qui n'est pas « encore revenu à lui, quoiqu'on ait em- « ployé tous les moyens nécessaires pour « lui faire reprendre connoissance. »

Un des spectateurs annonça que, sujet lui-même aux évanouissemens, il portoit constamment sur lui une liqueur d'un effet admirable dans ces sortes d'accidens, et qu'il alloit l'essayer sur le fossoyeur. Tout le monde le suivit; mais le moyen ne réussit pas plus que les autres. « Cet homme « est sans doute mort, » dit la personne qui venoit de faire l'essai.

L'horloge de la tour ayant sonné une heure, chacun songeoit à se retirer. Les signes de vie qui commencèrent à se mani-

fester chez le fossoyeur, retinrent encore l'assemblée.

« Dieu soit loué ! » s'écria le fossoyeur en se réveillant, « le voici enfin rendu au « repos ! »

« Qui donc, vieux papa ? » dit le colonel.

« Feu notre maître d'école. »

« Quoi, cette tête étoit donc réelle- « ment la sienne ? »

« Hélas ! si vous daignez ne pas vous en « fâcher, je vous dirai qu'oui. Des es- « piègleries de la part des vieilles gens ! on « auroit peine à le croire ; cependant je « m'en suis avisé. Voilà ce qui en est ar- « rivé. »

Ces mots énigmatiques n'apprenoient pas grand chose. Le colonel demanda au fossoyeur pourquoi il avoit eu l'idée de prendre précisément la tête du maître d'école.

« Par une hardiesse diabolique. On dit « communément que lorsque les enfans « parlent à minuit sonné à la tête de leurs « parens défunts, cette tête reprend la vie. « J'ai voulu en voir l'épreuve; mais je n'y « reviendrai de mes jours. Par bonheur « la tête est actuellement rendue au re- « pos. »

On lui demanda comment il le savoit. Il répondit qu'il avoit vu tout cela dans sa léthargie; qu'au coup d'une heure sa femme avoit fini de remettre la tête dans la fosse. Et il décrivit dans le plus grand détail la manière dont elle s'y étoit prise.

L'assemblée avoit tellement repris sa curiosité en entendant toutes ces choses inexplicables, que l'on voulut attendre le retour d'un domestique dépêché par le colonel à la femme du fossoyeur. Tout s'étoit passé comme celui-ci l'avoit décrit; une heure sonnoit, quand la tête venoit d'être remise en terre.

Tous ces événemens avoient procuré aux spectateurs une nuit plus signalée par la terreur que celle que le colonel leur avoit préparée. L'imagination de celui-ci étoit même tellement exaltée, que le plus léger coup de vent, le moindre craquement lui sembloit être l'annonce d'une entrevue désagréable avec le monde spirituel.

Aussi quitta-t-il son lit aux premiers rayons du jour, pour examiner par la

fenêtre la cause du bruit qui se faisoit déjà entendre à la porte de l'auberge. C'étoit les baladins qui, assis dans leur voiture, se disposoient à partir. Calzolaro ne se trouvoit pas avec eux; il se montra bientôt près de la voiture. On prit congé de lui. Les enfans sur-tout paroissoient s'en séparer à regret.

Les voitures partirent. Le colonel fit signe à Calzolaro de venir lui parler.

« Je crains », lui dit-il, lorsqu'il entra, « que vous n'ayez aujourd'hui entièrement « quitté la troupe. »

« Mais, monsieur, ne le devois-je « pas ? »

« Il me semble que c'est une démarche « aussi peu réfléchie que celle qui vous a « jeté dans cet état. Vous auriez dû saisir

« une bonne occasion de retirer le petit
« capital que vous avez dans cette affaire.

« Oubliez-vous donc, M. le colonel, ce
« qui m'est arrivé, et que je n'aurois plus
« joui d'un seul instant de repos au milieu
« de tous ces individus, qui n'ont de
« l'homme que l'extérieur? Toutes les fois
« que je me rappelle la scène de la nuit
« dernière, mon sang se glace dans mes
« veines. Il faut que, dès-à-présent, je fasse
« tout pour appaiser l'ombre de mon père,
« si grièvement offensée. Je me suis, au
« reste, arraché, sans de grands sacri-
« fices, à une profession qui n'avoit rien
« d'agréable pour moi. Songez donc au
« malheur d'être le chef d'une troupe de
« gens qui, pour gagner un chétif morceau
« de pain, sont obligés à chaque instant
« de risquer leur vie! Encore ce pain leur

« manque-t-il quelquefois. D'ailleurs, je « sais que le Paillasse de la troupe, homme « dépourvu de tout sentiment, aspire, « depuis long-temps, à en devenir le chef. « Il s'est, je l'ai appris, occupé, d'une « manière ou d'une autre, de me faire dis- « paroître de ce monde. Il me semble donc « que je n'ai pas fait une démarche abso- « lument précipitée, en lui cédant mes « droits pour une mince somme d'argent. « Je ne regrette que les pauvres enfans. Je « les aurois volontiers achetés, pour les « arracher à une carrière aussi malheu- « reuse; mais on n'a voulu les céder à « aucun prix. Je n'ai qu'une consolation, « c'est que les mauvais traitemens qu'ils « éprouveront leur feront probablement « prendre la fuite, et embrasser un meil- « leur genre de vie. »

« Et vous, que comptez-vous faire? »

« Je vous l'ai dit : j'irai dans quelque « coin obscur de l'Allemagne, suivre la « profession à laquelle mon père m'avoit « destiné. »

Le colonel l'engagea à attendre encore un peu, parce qu'il se pourroit qu'il fût en état de faire quelque chose pour lui. Dans cet intervalle, l'héritière de son père arriva pour s'aboucher avec lui. Lorsqu'il lui eut fait connoître sa résolution, elle le pria de ne pas refuser la moitié de l'héritage, au moins, comme un don volontaire de sa part. La bonté, la douceur de cette jeune femme, qui d'ailleurs étoit jolie, plurent tellement à Calzolaro, que peu de temps après il lui demanda sa main. Elle consentit à la lui accorder. Le colonel s'intéressa alors bien plus volontiers au sort de l'homme qui avoit déjà gagné sa bien-

veillance. Il remplit ses desirs en l'envoyant, dans un bien appartenant à sa femme, suivre la vocation que son père lui avoit fixée. Calzolaro, avant de partir, reprit son nom allemand de Schuster. Le bon pasteur, à qui son obstination avoit récemment causé une indignation si vive, donna la bénédiction nuptiale à l'heureux couple, en présence du colonel et de sa famille, qui fit, à ce sujet, donner dans son château une jolie fête.

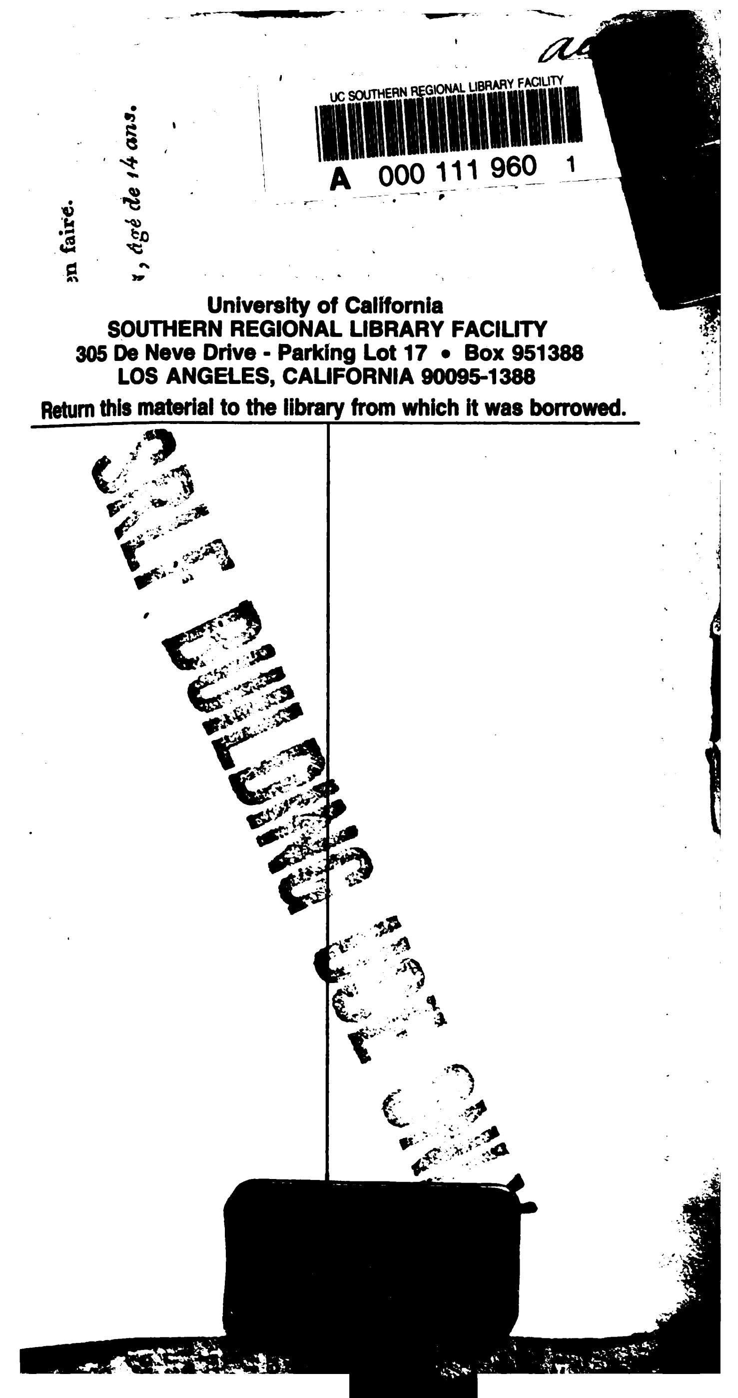
Le soir, un peu après le coucher du soleil, les deux époux se promenoient dans une allée du jardin, à quelque distance du reste de la compagnie, et paroissoient plongés dans une rêverie profonde. Tout-à-coup ils se regardèrent; il leur sembla que quelqu'un leur prenoit la main à chacun pour les unir. Ils assurèrent qu'au moins

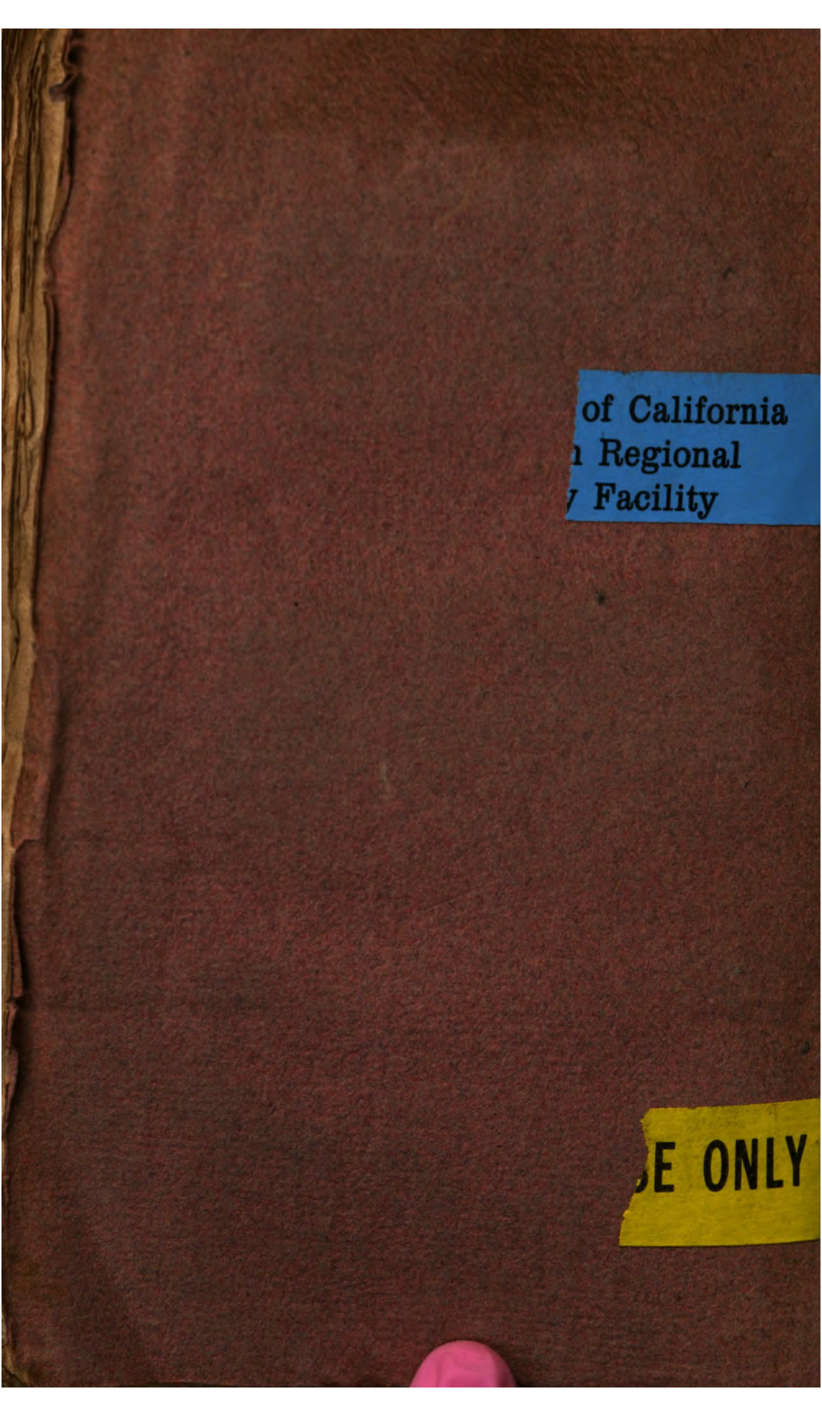
l'idée de cette action leur étoit venue à chacun si soudainement, et si involontairement, qu'ils en avoient été eux-mêmes étonnés.

Un instant après, ils entendirent aussi ces mots: « Que Dieu bénisse votre union! » proférés distinctement par la voix du père de Calzolaro.

Le nouveau marié dit au colonel, à quelque temps de là, que sans ces mots de consolation, l'image terrible qu'il avoit vue une certaine nuit, l'auroit assurément poursuivi pendant toute sa vie, et auroit empoisonné ses momens les plus heureux.

FIN DU PREMIER VOLUME.




of California
Regional
Facility
E ONLY